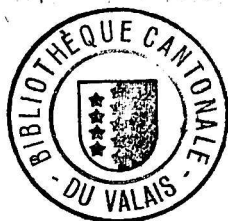


NOUVELLES SUISSES





2684

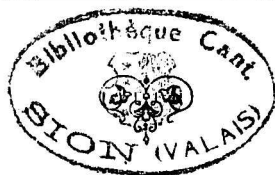
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

NOUVELLES
SUISSSES

PAR

[Louis]
CHARLES-LOUIS DE BONS, PIERRE SCIOBÉRET, L. FAVRAT
[Charles] DU BOIS-MEILLY, PAUL FEUILLAGE

LES REVENANS DE LA PORTE DU SCEX
MARIE LA TRESSEUSE
L'ANNÉE DE LA MISÈRE
LES CLOCHES DE SALVAN
L'EXPLOIT DE FRÈRE POLYCRATE

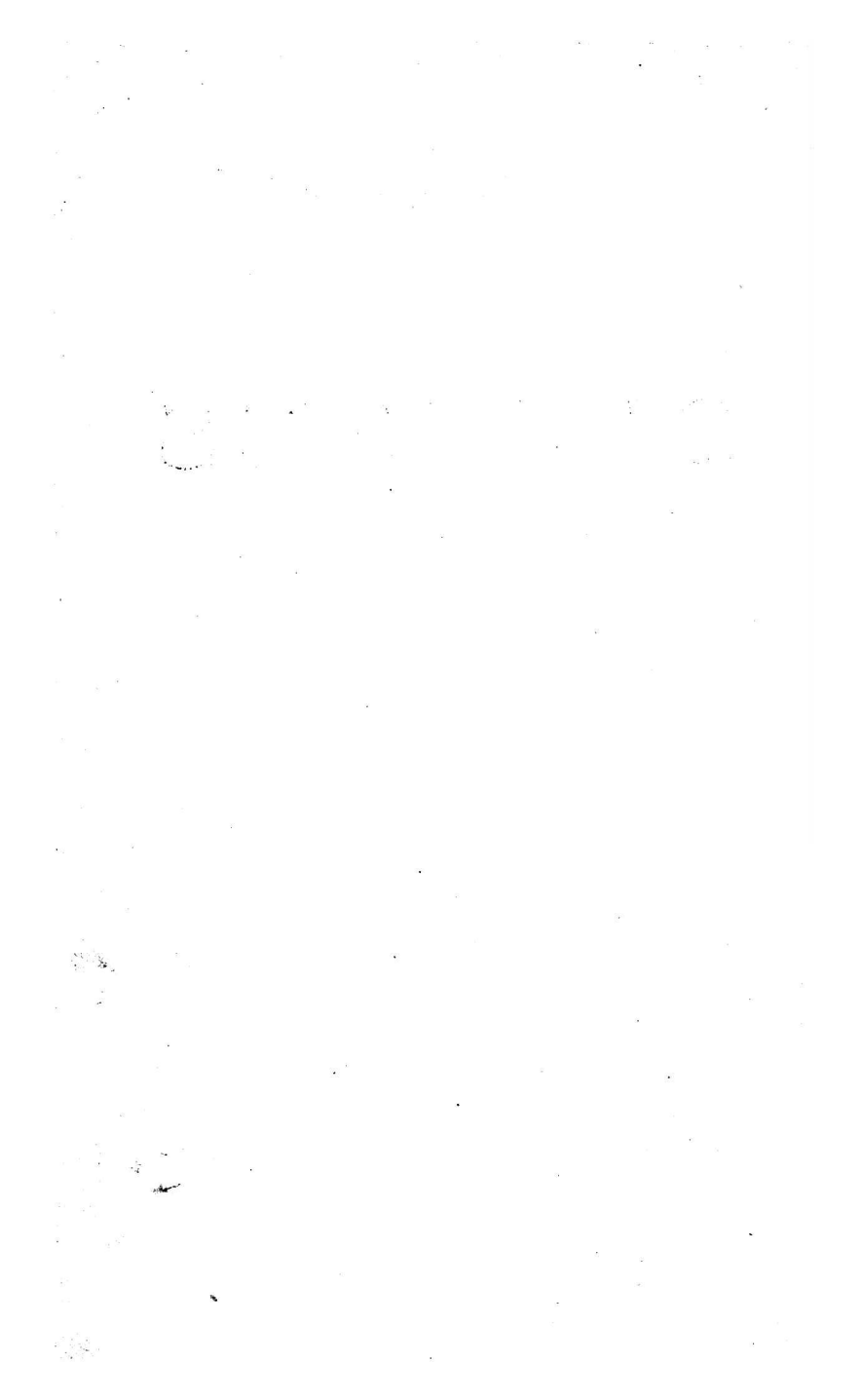


TA 753

LAUSANNE
LUCIEN VINCENT, ÉDITEUR
Rue du Pré, 33

PARIS
LIBRAIRIE DE LA SUISSE ROMANDE
Rue de Seine

1870



LES REVENANS

DE LA PORTE DU SCEX

PAR CHARLES-LOUIS DE BONS

Les personnes qui de Genève se rendent en Valais, en côtoyant la rive gauche du Rhône, aperçoivent, entre les Evouettes et Vouvry, une masse d'abord confuse de bâtimens et de grands murs barrant toute la plaine comprise entre le fleuve et la montagne. Au fur et à mesure que le voyageur se rapproche de ces constructions, leur ensemble et leurs détails se dessinent à ses yeux avec plus de netteté. A peu près au centre de l'étranglement causé par le rapprochement des rochers et du Rhône, s'élève, triste et morne, un édifice carré qui, du côté du Léman, n'ouvre que d'étroites

meurtrières. Placé en face d'un panorama mélancolique, qu'éclaire pourtant la reverbération lointaine du lac, il n'en jouit qu'à travers ces ouvertures insuffisantes. Le château, flanqué au couchant d'une tour pareillement carrée, où se trouve la cage de l'escalier, s'appuie dans cette direction sur un rempart aboutissant à une paroi de roches verticales, et à l'orient sur une longue muraille crénelée qui toucherait au fleuve sans solution de continuité, n'était le chemin de fer qui y a fait, depuis peu, une échancrure de quelques toises. Une poterne ouverte dans ce premier pan de maçonnerie, du côté de la montagne, laisse, comme à regret, pénétrer la grande route qui vient joyeusement lui demander passage, et qui ne trouve plus maintenant, comme jadis, un pont-levis pour l'arrêter tout court. L'obstacle a disparu, le fossé est comblé sous l'aire de la chaussée, mais il se prolonge encore, le long des remparts, dans toute la largeur de la plaine.

Tel est l'aspect que présente aujourd'hui le château de la Porte du Rocher, plus connu sous le nom patois de *Porte du Scex*.

Suivant les uns, il fut construit en entier ou au moins entrepris en 1597, suivant les autres, on n'y mit guère sérieusement la main avant 1627. Peut-être cette bâtisse fut-elle commencée, interrompue, reprise, après des intervalles plus ou moins longs. Il eut pour destination de mettre à l'abri d'un coup de main le district de Monthey que le duc de Savoie, par le traité du 4 mars 1569, avait définitivement cédé au Valais, mais qu'il pouvait avoir la fantaisie de reprendre. Aussi, en face de Vouvry, est-il ouvert à tout venant, tandis que, du côté par lequel il pouvait être attaqué, il n'offre,

ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, qu'une muraille à pic, irréductible sauf par la mine et le canon et défendue par un large fossé.

Le château dans lequel nos lecteurs vont être introduits n'est pas l'édifice encore debout dont on vient de lire l'esquisse rapide. Notre narration le place bien au même endroit, mais en mettant un siècle ou deux d'intervalle entre l'agonie de l'un et le commencement de l'autre. Il garde le même défilé, seulement, au lieu d'appartenir aux VII louables dixains, il ne reconnaît pour souverain que le prince régnant de la maison de Savoie.

I

Les châteaux et les forts participent au sort commun de la pauvre humanité. Comme l'être passager qui les crée, comme les massifs de grands arbres qu'ils dominent de leurs tourelles, comme les plantes dont se couvrent les nervures de leur arceaux, ils vieillissent et finissent par tomber en poussière. En vain les a-t-on bâtis sur la colline, en vain leurs fondements sont-ils de granit et leurs angles de blocs de rochers, il vient un jour où l'œuvre indestructible se détruit, où ce qui devait durer éternellement arrive à la décrépitude et à la mort. Quand un de ces édifices a vécu les quelques siècles promis à sa durée, il atteint les limites de la caducité. La destruction s'en empare et fait des progrès rapides. Chaque saison lui met au front et aux flancs une ride ou une fissure. Les vents s'y donnent rendez-vous, en font le théâtre de leurs combats et l'emplissent de bruits mélancoliques. Les oiseaux viennent peupler le donjon où la sentinelle ne monte plus.

Les meurtrières prennent une voix pour se plaindre et gémir. Le moindre assaut lui fait de larges entailles et lui laisse de profondes cicatrices. Le seigneur féodal n'est plus qu'un vieillard sans postérité : ruine qui remue encore au milieu de ces ruines immobiles. Enfin, signe infaillible d'une fin prochaine ! les revenans s'y installent par une nuit de la fête des morts et on les voit errer dès lors, aux pâles rayons des lunes d'hiver, le long des corridors délabrés..

C'est avec cet extérieur funèbre et ces pronostics mortuaires que se présentait aux regards, il y a environ quatre cents ans, l'ancien château de la Porte du Scex. Accablé d'années, battu en brèche par les inondations du Rhône, souvent endommagé par de gros blocs détachés de la montagne voisine, il s'en allait pierre à pierre, effeuillé par les doigts glacés du temps. Les gens du voisinage, contraints de passer en quelque sorte sous l'ombre de ses voûtes, hochaient la tête en en parlant, ne l'abordaient qu'avec terreur et s'en éloignaient au plus vite. On le disait hanté par les esprits. Ce n'est pas qu'il fût inhabité : le gouverneur commis à sa garde y résidait avec une demi-douzaine de domestiques. Cet homme était caduc et d'humeur artrabilaire. On ne se souvenait plus de son installation. Nommé à ce poste plus d'un demi-siècle auparavant, par nous ne savons quel apanagiste du Chablais, on l'y avait oublié. Peut-être le souverain était-il bien aise de l'y confiner, car, dans sa jeunesse, messire Jean de Bellegarde, — c'était son nom, — passait pour être remuant, ami des querelles et vindicatif. Il y avait vieilli, maugréant contre ses ennemis, dont les intrigues le tenaient éloigné de la cour, et s'identifiant peu à peu

et sans s'en apercevoir avec la vieille demeure féodale. Il avait vécu dans le célibat et voué au beau sexe une haine effroyable, depuis que sa future avait, au dernier moment, opté pour son rival. La chasse l'avait longtemps consolé de cette mésaventure, mais une goutte féroce, qui le clouait souvent sur son lit, l'obligeait finalement à compter avec la rosée et les brouillards du matin. Ses serviteurs avaient vu leurs cheveux blanchir à son service. Le silence, la monotonie, le découragement, devenus ses hôtes habituels, conduisaient lentement au tombeau ce personnage plus redouté encore que redoutable. Ainsi, maître, valets et murailles, les habitans et leur demeure confondaient leurs incurables tristesses et leur anéantissement graduel. Mais cette vie, sans catastrophes retentissantes et même sans incidens bien caractéristiques, ne suffisait point à la curiosité publique : pour se créer des émotions, les amateurs du merveilleux y répandirent à pleines mains les êtres surnaturels. Bientôt le manoir ne se présenta plus, à l'esprit des gens de la contrée, qu'entouré d'une atmosphère fantastique et légendaire.

Une fois qu'il eut été admis comme une vérité que des êtres surnaturels avaient élu domicile à la Porte du Scex, les moindres faits servirent à confirmer le *populaire* dans cette croyance. Une lumière qui, le soir, passait en tremblant devant plusieurs fenêtres ; le moine quêteur qui, à l'aube, s'éloignait à grands pas du château, sans se retourner pour bénir les valets agenouillés ; les bruits étranges dont, au milieu des ténèbres et par un temps d'orage, l'édifice s'emplissait tout à coup ; le cri des oiseaux nocturnes tournant, au

souffle de la rafale, sur les girouettes ornées des armes de Savoie, c'étaient là autant d'indices évidens de la présence des esprits. De temps à autre, à la vérité, des étrangers ou des nationaux de distinction venaient, à la nuit tombante, demander au gouverneur l'hospitalité de la table et du couvert, et le lendemain on les voyait poursuivre leur voyage, sans que jamais leur nombre fût moindre qu'à l'arrivée. C'étaient tantôt des dames et demoiselles d'Evian ou de Thonon, se rendant en pèlerinage à la célèbre abbaye de Saint-Maurice, tantôt des officiers de justice allant tenir leurs assises à Monthey. Parfois c'était aussi un banneret du Haut-Valais, porteur d'un cartel de guerre adressé au comte régnant par les sept dixains de la république. Le jour venu, tout ce monde se remettait en route, mais l'air mécontent avec lequel les uns prenaient congé, la pâleur des nobles voyageuses, et même l'expression railleuse du gouverneur accompagnant ses hôtes jusqu'à la porte de l'enceinte, prouvaient assez que d'étranges choses avaient dû se passer quelques heures auparavant. Nul ne pouvait dire, sans doute, de quelle manière le repos de la nuit avait été troublé, grâce à la discrétion fâcheuse des étrangers que vainement on avait tenté de faire jaser, mais, dans un manoir peuplé de spectres et de fantômes, il était évident que de lourdes insomnies avaient dû remplacer le sommeil.

Malgré les rumeurs sinistres dont la Porte du Scex était l'objet, rumeurs qui, d'abord circonscrites aux environs, avaient fini par se répandre dans un rayon de plusieurs lieues, un pèlerin vint, un soir, par une pluie battante, frapper à la poterne du pont-levis et

demander à être reçu au château. Le porte-clefs à qui il s'adressa, le toisa de la tête aux pieds et ne parut nullement satisfait de l'examen rapide auquel il se livra. En effet, le nouvel arrivant avait un air et des manières assez peu d'accord avec son accoutrement ; aussi le serviteur poussa-t-il deux ou trois *hem ! hem !* et parut-il disposé à lui faire un mauvais parti. Ce n'est pas que le pèlerin affectât l'arrogance et qu'il demandât l'hospitalité d'un ton d'un homme qui réclame un droit. Il était facile, au contraire, de voir qu'il s'efforçait de prendre et de garder une attitude simple et modeste ; toutefois, il jouait assez mal son personnage pour faire naître des soupçons sur sa condition ou ses desseins. Ce n'était point un de ces vieillards à barbe poudreuse et négligée, portant une souquenille crasseuse et faisant rouler entre ses doigts un chapelet à grains rouillés. Il n'avait rien d'ascétique, il était jeune et beau, et il lui arrivait de temps à autre de relever la tête avec une certaine expression qui n'allait guère avec l'humilité de son début.

— Par Saint-Gilles ! pensa le concierge, vit-on jamais dévôt si peu contrit et si alerte ! Ce n'est point là un de ces pauvres diables qui font un pèlerinage pour obtenir la guérison d'une vache malade ou pour se débarrasser d'une fièvre autour de laquelle les physiiciens de l'endroit auraient perdu leur latin.

— Ça, l'ami, dit poliment l'étranger, mes habits ruissellent de pluie, l'orage redouble et tout-à-l'heure il fera un temps à ne pas mettre un ferrat hors de l'eau. Vous plaît-il, oui ou non, de m'accorder un gîte pour attendre, à couvert, qu'on y voie à deux pas devant soi sur le chemin ?

— Que St. Julien, patron des voyageurs, vous protège, jeune pèlerin, si en effet vous êtes un pèlerin ! riposta le concierge. Si je me permets d'en douter, c'est que vous portez votre bourdon à peu près comme un homme d'armes se met en garde avec sa pertuisane. Ayez patience, je vous prie. Je vais demander à messire de Bellegarde s'il veut vous recevoir. La courtoisie nous obligerait à vous recevoir sans la moindre observation, mais la sûreté de cette place de guerre nous force à n'admettre personne dans l'enceinte sans avoir pris les ordres du gouverneur.

— Une place de guerre ! pensa le jeune homme pendant que le vieillard s'éloignait, elle est belle, ta place de guerre : Une demeure de chauve-souris, habitée par des revenans et par une garnison de fantômes ! Si le sérénissime duc n'avait pas d'autre forteresse pour tenir tête à ses ennemis, ceux-ci ne feraient qu'une bouchée de sa souveraineté.

Le porte-clefs ne tarda pas à redescendre et annonça à l'étranger qu'il avait ordre de l'introduire auprès du gouverneur. Ils gravirent ensemble un escalier en partie ruiné et qui paraissait construit dans la cage d'une tour aux murs épais, percés de meurtrières. Arrivé dans la salle où se tenait messire Jean de Bellegarde, le jeune homme vit, à la clarté de quelques torches de résine, une longue table au sommet de laquelle était assis le maître du logis, occupé à prendre son repas du soir. Un peu plus bas, le long de la table et à une petite distance du siège d'honneur, quelques étrangers dont aucun, cependant, ne paraissait appartenir aux classes élevées de la société du temps, faisaient preuve d'un vigoureux appétit. Devant eux se vidaient rapidement

de grands plats d'étain, couverts, quelques instants auparavant, d'un certain nombre de pièces de chevreau rôti, de porc salé et de légumes grossiers. Leur desserte et celle du gouverneur, qui consistait en un quartier de sanglier tué dans les marais de Noville, passaient ensuite aux domestiques du château assis à la même table, mais à l'extrémité. Des cruches, également d'étain, alternaient devant les convives, avec de hauts gobelets de même métal, où riait le vin généreux des Evouettes.

Malgré les cris furieux d'une demi-douzaine de chiens de chasse qui saluèrent son arrivée en hurlant, le pèlerin alla droit au gouverneur, devant lequel il s'inclina sans mot dire et qui lui rendit son salut en portant légèrement la main à son bonnet. Sur un second geste tout aussi muet de ce dernier, geste qui lui indiquait une place à table, il s'assit, et, tout en mangeant, se mit à regarder de près ses commenseaux. Aucun d'eux ne lui rappela un visage déjà entrevu précédemment. A leurs vêtements, il crut reconnaître des gens de négoce que l'orage avait, sans doute, empêché de poursuivre leur chemin. Ils paraissaient inconnus au gouverneur lui-même, car celui-ci ne leur adressait point la parole et ne semblait guère s'apercevoir de leur présence. Soit crainte de lui déplaire, soit préoccupation causée par la renommée du lieu, les convives gardaient le silence et n'échangeaient entr'eux que quelques mots à voix basse. Cette absence de tout bruit, cet appartement à demi obscur, ce maître de château impassible, ces fenêtres ogivales versant coup sur coup de pâles éclairs dans la salle, formaient un ensemble bien propre à impressionner fortement l'imagination.

Le repas tirait à sa fin lorsque le pèlerin avait fait son entrée. Bientôt les étrangers se levèrent, dirent leurs grâces, et, après avoir remercié le châtelain de son hospitalité, gagnèrent les pièces qui leur étaient destinées. Il ne resta plus dans la salle que deux personnes : le jeune homme qui, malgré lui, se sentait plus ému que de coutume, et le vieillard à demi assoupi, que la goutte clouait dans son fauteuil et qui attendait que ses gens vinssent l'aider à regagner sa chambre à coucher.

Ayant à son tour satisfait son appétit, le pèlerin se leva et, s'approchant du gouverneur, il sollicita de lui la faveur d'un moment d'entretien.

— Parlez, sire pèlerin, dit ce dernier ; en quoi puis-je vous être agréable ou vous renseigner utilement ? Allez-vous dans le pays de Vaud, et voulez-vous vous servir de l'un de nos bacs pour traverser le Rhône ? Désirez-vous connaître quels sont les lieux de dévotion où l'on obtient plus particulièrement certaines grâces importantes ou la guérison d'une maladie incurable dont quelqu'un de vos parens serait atteint ? Allez-vous remercier les martyrs thébéens de quelque bienfait signalé, dû à leur intercession, ou....

— Je me rends en effet en pèlerinage au monastère d'Agaune, répliqua l'étranger, mais avant de poursuivre mon voyage, j'ai à tenter ici-même, dans ce château, une entreprise périlleuse.

— Une entreprise périlleuse ! s'écria le gouverneur du ton d'un homme qui ne sait d'abord comment prendre une proposition à laquelle il n'est point préparé. Que voulez-vous dire et à quelle tentative pouvez-vous vous

livrer, dans un château du sérénissime duc de Savoie, sans manquer au respect qui lui est dû ?

— Le don que je vous supplie de m'octroyer ne me paraît inconciliable ni avec les égards que je dois au prince, ni avec ceux auxquels son représentant en ces lieux a droit de prétendre. Sire de Bellegarde, je vous requiers de me faire conduire dans la chambre la plus exposée aux apparitions et de défendre que nul ne vienne m'y troubler jusqu'à l'aurore.

De nos jours, une proposition de cette nature ferait tomber de son haut tout gardien de forteresse, tout propriétaire de vieux château, à qui elle serait adressée ainsi à brûle pourpoint. Mais, au XV^e siècle, on croyait aux spectres, aux fées, à tout un monde d'êtres surnaturels, et sous ce rapport, gouvernans et gouvernés rivalisaient de crédulité et de foi naïve. D'un autre côté, il n'était guère d'aventures extraordinaires que les jeunes gens ne tentassent pour se faire remarquer et obtenir un grand renom de prouesse. Aussi le pèlerin, malgré l'étrangeté de sa prière, ne parut-il au gouverneur qu'un esprit hardi et entreprenant, digne d'une estime toute particulière. Le vieillard ne crut pas devoir cependant accéder immédiatement aux désirs qui lui étaient exprimés.

— Prenez garde, dit-il : ce serait tenter Dieu !

— Il le faut, il le faut ! s'écria le jeune homme avec enthousiasme. Puis, si je fais mal, je solliciterai mon pardon, par l'intercession des martyrs d'Agaune que j'irai implorer en quittant ce château.

— Bien parlé, jeune homme ! mais qui donc a pu vous inspirer un dessein pareil ? Est-ce un défi que,

dans votre naissant orgueil, vous avez jugé impossible de ne pas relever ?

— Non, messire, mais trouvez bon que je me borne à vous apprendre qu'à ma tentative est attaché le bonheur de ma vie.

— Gardez votre secret, puisque vous ne voulez pas me le confier. Après tout, votre entreprise ne regarde que vous seul. Je ne sais si vous allez avoir à braver des dangers insurmontables, puisque ni moi ni mes gens n'avons jamais passé la nuit dans la partie du château réservée à nos hôtes, mais, si j'en crois certains précédens, votre nuit ne sera pas tranquille. J'ai cherché à vous détourner d'une aventure hasardeuse ; vous ne voulez pas tenir compte de mes conseils ; la responsabilité de ce qui va arriver retombera tout entière sur votre tête.

— Comme la gloire du succès m'appartiendra exclusivement si je réussis. C'est bien ainsi que je l'entends.

— C'est ainsi que nous l'entendons tous deux. Maintenant, jeune homme, dites-moi votre nom, afin que, s'il survient quelque malheur, je sache à qui je devrai en faire parvenir la nouvelle.

— Mon nom vous sera moins inconnu que ma personne, répondit le pèlerin avec modestie. Je suis Raoul de Blonay, d'Evian.

Le gouverneur s'inclina.

— Je connais votre famille, dit-il, et ce que j'en sais redouble mes regrets de vous voir embarqué dans une si méchante affaire.

— Brisons là-dessus, messire ! Rien ne parviendra à me décourager, rien, si ce n'est votre refus de me

faire conduire dans la pièce où je dois attendre le jour.

— Et ce refus ne vous sera point opposé, parce qu'il ne m'appartient point de contrarier mes hôtes sous le rapport de la manière dont ils entendent jouir de mon hospitalité.

— Maître Gilles, continua le gouverneur, en s'adressant à un des domestiques du château qui venait de rentrer dans la salle, conduisez messire de Blonay à la tour du Rhône, où lui-même demande à passer la nuit.

A cet ordre et surtout aux mots qui le terminaient, le serviteur manifesta un vif étonnement.

— Je le ferai certainement puisque vous me l'ordonnez, messire, s'écria maître Gilles, mais vous savez.... les bruits qui courent.... sur la tour du Rhône. Nous avons renoncé à y conduire des voyageurs, depuis que tous ceux qui y étaient placés n'en sortaient plus que blêmes comme des trépassés. Vous serez beaucoup moins tourmenté, je veux dire vous reposerez bien plus tranquillement dans la galerie qui mène à la tour ; vous y aurez pour compagnons les individus dont vous avez partagé le repas, ici, tout à l'heure.

— Non, non, s'écria le jeune homme, à la tour du Rhône ! c'est là où je demande à passer la nuit, puisque c'est là qu'il y a le plus de dangers à courir.

Voyant l'obstination du jeune homme, le gouverneur fit signe à son serviteur de ne pas insister. Celui-ci prit un flambeau et se mit en devoir d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu. Raoul de Blonay prit congé du vieillard, qui chercha une dernière fois, mais tout aussi inutilement, à le faire revenir de sa détermination. Sorti de la salle, il suivit son guide à travers une succession

de corridors, de salles et de galeries. Au bout d'un moment, ils parvinrent à une grande pièce où plusieurs personnes, ronflant bruyamment, lui firent comprendre qu'il se trouvait dans la grande galerie attenante à la tour du Rhône. Arrivés devant une solide porte de chêne, maître Gilles dit à son compagnon.

— Prenez garde, je vous prie, messire ! C'est ici.

Puis ôtant son chaperon qu'il posa sur le flambeau, de manière à en protéger la lumière, il poussa la porte avec hésitation et tous deux en franchirent le seuil.

Ils avaient à peine fait quelques pas que Raoul sentit quelque chose de doux le heurter au visage et tournoyer sans bruit autour de sa tête. Il étendit les mains pour se protéger et chercha à démêler la nature du choc qu'il venait d'éprouver. Un coup d'œil jeté du côté du flambeau qui avait failli s'éteindre et qui, en effet, sans la précaution prise par maître Gilles, les eût laissés dans une obscurité profonde, lui fit voir une demi-douzaine de chauve-souris que la lumière avait attirées. Elles s'efforçaient de jouir de cet éclat nouveau pour elles, à la manière des oiseaux nocturnes, c'est-à-dire en se jetant tête baissée sur le point lumineux. Pendant que le serviteur s'efforçait de soustraire son flambeau à des chocs aussi compromettants, Raoul alla en tâtonnant vers une fenêtre, l'ouvrit, et revenant au milieu de la salle, agita son chapeau à larges bords et parvint à obliger ces hôtes incommodes à se précipiter par l'issue qu'il leur avait préparée.

— Puissiez-vous mettre en fuite les mauvais esprits aussi facilement que vous venez de vous débarrasser de ces vilaines bêtes, dit Gilles, en posant son flambeau sur un meuble verroulu. Maintenant il me reste

à vous faire du feu dans cette cheminée et à vous dresser un lit.

Un serviteur qui entra en ce moment, portant tout ce qu'il fallait pour que le pèlerin pût, selon qu'il le jugerait convenable, veiller ou dormir, aida Gilles à s'acquitter de son service.

Pendant qu'ils se livraient à ces occupations, Raoul parcourut du regard l'appartement. Cette pièce était vaste et sombre. De vieilles tentures, endommagées par l'humidité et la poussière, recouvraient les murailles et offraient çà et là de fâcheuses solutions de continuité. Le vent qui s'engouffrait dans une haute et massive cheminée faisait vaciller ces draperies : elles ondulaient, le long des parois, à peu près comme une file de vapeurs courant sur le front d'une forêt. Un lit massif, un grand fauteuil, une table de moyenne grandeur et quelques escabeaux recouverts d'une étoffe dont il était impossible de reconnaître la couleur primitive, le tout dans un assez triste état de conservation, composaient l'ameublement de cette chambre à coucher où pas un des lecteurs de ce récit ne se fût, à l'occasion, beaucoup soucié de passer une nuit.

Il n'en avait pas toujours été ainsi. On le voyait à une collection, assez incomplète à la vérité, de vieux portraits symétriquement espacés autour de la salle, qui prouvaient qu'anciennement elle avait été la pièce principale du château. Ces toiles avaient la prétention de reproduire, pour l'agrément de la postérité, les traits des chevaliers de Malte, seigneurs disgraciés, officiers de fortune, successivement envoyés comme gouverneurs à la Porte du Scex. Inutile d'ajouter que, à les en croire, les prédécesseurs de Jean de Bellegarde

avaient tous été, au physique, noirs, mal bâtis et quelque peu louches ; au moral, bourrus et malfaisans. Ces énergiques laideurs faisaient involontairement naître la pensée que les comtes de Savoie n'avaient pas voulu envoyer mourir du spleen, dans cette résidence lointaine, des hommes de bonne mine et de joyeuse humeur, ou que les peintres employés avaient outrageusement abusé de la permission qu'ils s'arrogeant parfois de « massacrer » leurs modèles.

Deux portraits de femmes de gouverneurs figuraient dans la collection. L'histoire de ces dames n'offrait rien de bien intéressant. L'une, après la mort de son mari, n'avait pas voulu quitter la contrée, à cause de ses aigreurs d'estomac, que le vin des Evouettes, disait-elle, pouvait seul rendre supportables. L'autre, que son mari avait épousée dans l'espoir de tempérer les effroyables bâillemens auxquels il se livrait depuis son installation, l'avait si fort tourmenté.... pour le désennuyer, qu'il était mort de ces distractions au bout de quatre ou cinq ans. Elle le fit enterrer à Vouvry et alla en grand deuil demeurer aux Evouettes, pour y attendre la nomination du nouveau gouverneur. Celui-ci s'étant trouvé un célibataire, la veuve inconsolable passa et repassa si souvent devant la Porte du Scex, en se rendant à la tombe du pauvre défunt, qu'un beau jour elle s'arrêta à moitié chemin, et se réinstalla au château, le poing sur la hanche et ayant dans son aumônière un contrat bien en règle.

Elle débuta par confisquer le gouverneur. A partir de ce moment, il ne fut plus guère question du malheureux qui, déjà fort ébréché par les joyeusetés du célibat, n'était plus de taille à défendre vaillamment

la position. Il fondit (qu'on nous passe l'expression) devant son impérieuse moitié comme une pelote de beurre exposée au soleil. Ses proches en vinrent à se demander, de temps à autre, où on l'avait relégué et s'il était mort ou vivant. Il vivait bien certainement, sans toutefois qu'il en fut lui-même très sûr. De fait, il se comparait à une carpe claquemurée dans une mare, à qui toute cabrioie au-dessus de l'eau est interdite. Il n'osait nager un peu à la surface que lorsque la tyrannique châtelaine s'en allait intriguer à la cour de Savoie ou plaider au parlement de Chambéry. Et encore, dans ces momens de répit, ne jouissait-il que d'une tranquillité pleine d'angoisses. Les voyages de madame étaient souvent marqués par des catastrophes. C'est ainsi qu'au baptême de l'héritier de la couronne, elle avait fait tourner une crème et deux sauces, en allant mal à propos entretenir de ses affaires le maître-queux ducal, au milieu des apprêts du festin. Une autre fois, au parlement, dans une séance de nuit, voulant placer elle-même un grimoire sous les yeux du premier président, elle avait mis le feu à sa perruque. L'incendie s'était communiqué de perruque en perruque parmi les juges et le greffier, si bien que toute la cour avait failli rôtir de fond en comble !

Ces dames donc, pour servir de modèle et d'inspiration aux châtelaines à venir, avaient laissé leurs portraits dans la grande salle, mais elles y avaient mis de l'abnégation, car la première se présentait avec l'aspect d'une grosse réjouie et l'autre d'une petite commère des plus futées et du caractère le plus acariâtre.

Les serviteurs, ayant achevé leurs préparatifs, prirent congé du jeune homme, qui resta ainsi seul avec ses réflexions.

II

Bien que Raoul de Blonay eût reçu du ciel une âme fortement trempée, il ne put s'empêcher de frissonner lorsqu'il entendit les pas des deux hommes se perdre dans le lointain. Durant le moment d'angoisse qu'il éprouva, il fut sur le point de retourner sur ses pas, mais, peu à peu, le courage lui revint. Comme pour se donner à lui-même une preuve que le moment souhaité le trouvait sans faiblesse et sans peur, il prit un flambeau et fit, d'un pas ferme, le tour de l'appartement. Arrivé devant la porte, il la ferma à double tour, s'isolant ainsi volontairement des hommes couchés dans la pièce voisine. Les murs qu'il interrogea de la main en différens endroits ne lui ayant rien présenté d'étrange ou d'inquiétant, à part quelques fissures dues à la caducité, il revint près de la cheminée pour y commencer sa veille.

Bientôt un silence profond, que troublaient seuls le pétilllement de l'âtre et le bruit sourd du Rhône coulant au-dessous des fenêtres, régna dans le château.

Assis devant la cheminée, le jeune homme écouta longuement ces rumeurs mélancoliques qui, peu à peu, le jetèrent dans une demi-somnolence. Pour échapper à la lassitude de ses paupières et les empêcher de se clore tout à fait, il jetait de temps à autre un rapide coup d'œil au fond de l'appartement. Le foyer, en s'éteignant et en se ravivant tout à coup, y faisait lutter

les rouges lueurs des tisons avec les ténèbres tombant du haut des portraits et des tentures. Du reste, rien n'apparaissait des recoins mystérieux de la salle. Bientôt Raoul cessa une investigation qui n'amenait aucun résultat et se mit à réfléchir aux causes qui l'avaient conduit dans cette singulière position.

Tous nos lecteurs ont déjà deviné sans doute que l'amour doit être pour quelque chose dans cette aventure : de là à découvrir, par intuition, la nature des pensées du pèlerin, il n'y a qu'un pas, et ce pas, ils l'ont aisément franchi. Leur pénétration n'est pas en défaut. Oui, notre héros a agi sous l'impression d'une vive passion, mais quel en est l'objet et quel rapport peut-il y avoir entre cet amour, si intense qu'on veuille le supposer et une nuit passée à attendre quelque effrayante apparition ?

Raoul va nous l'apprendre lui-même. Écoutons-le se retracer mentalement un entretien qui a eu lieu quelques heures auparavant.

« Damoiselle Juliette des Allinges, après Dieu et les saints, vous êtes l'idole de ma vie. Ce matin, lorsque vous avez traversé Evian et que je me suis approché de votre monture, comme tout homme de bon lignage doit le faire envers une noble cousine, vous m'avez annoncé que vous vous rendiez en pèlerinage à Saint-Maurice d'Agaune. Je demandai à votre respectable grand'mère, la douairière des Allinges, la permission de vous accompagner, mais elle ne voulut point y consentir, alléguant, avec un sourire bienveillant, que les jeunes hommes ne doivent point, et pour cause, se mêler aux actes de dévotion de leurs jeunes parentes. Une heure après, je vous avais rejoint, caché sous

l'habit d'un pèlerin, et cheminant tantôt près de vous, tantôt près des gens de votre suite. Vous m'avez bien vite reconnu, vous, malgré le chapeau à larges bords qui me couvrait le visage. J'ai fait ainsi cette longue route d'Evian au Bouveret, cherchant à plonger mes regards dans vos yeux, que vous avez tenus d'abord obstinément baissés, pour me punir de ma hardiesse, et aussi pour vous jouer un peu de moi, comme vous avez quelquefois la cruauté de le faire. Enfin, lasse de votre propre rôle et compatissant à mon chagrin, vous avez fini par me sourire de loin et à de longs intervalles. Croyant à une complète réconciliation, ivre de bonheur, je n'ai plus, dès lors, aperçu ce beau lac dont je côtoyais les bords et qui, sans doute pour vous faire fête, se montrait en ce moment plus merveilleux de jeunesse, de grâce et de fraîcheur que jamais ! »

Après une courte pause employée à la contemplation de cette scène rétrospective, Raoul reprit :

« Comme nous arrivions au Bouveret et que vous m'aviez aperçu devant de quelques pas la caravane, vous vintes à moi et nous échangeâmes une douzaine de phrases rapides.

« — Raoul, me dites-vous avec une malicieuse gaité, vous méritez une punition pour avoir enfreint les ordres de mon aïeule.

« — Je suis bien coupable sans doute, puisque j'ai encouru votre déplaisir. Pourtant je lis dans vos yeux que vous m'avez déjà pardonné.

« — Je suis bonne, sans doute, beaucoup trop bonne....

« — Et vous parlez de punition !

« — Mon Dieu ! je ne vous garde pas rancune, mais tout péché remis n'est pas expié.

« — Quoi ! vous ne voulez pas me recevoir à composition ? L'ennui que j'éprouve de ne pouvoir voyager côte à côte avec vous ne vous paraît pas une rançon suffisante?... Non ! Eh bien, parlez ! Je me sou mets d'avance à tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

« — Vous m'en donnez votre parole ?

« — Un instant, chère Juliette. Oui, pour rentrer en grâce, je me montrerai docile et obéissant, fallut-il, à un signe de votre blanche main, me précipiter, la tête la première, du haut de ces falaises escarpées.

« — Bon ! vous nagez comme un poisson....

« — Au fait, c'est vrai. Eh bien, voulez-vous que j'aille défier, en champ-clos, les trois plus intrépides tenans de Savoie ?

« — A Dieu ne plaise, Raoul, que je sois la cause de la mort de deux ou trois hommes. Vous êtes aussi téméraire qu'heureux dans ces sortes de rencontres. Le sérénissime comte ne me pardonnerait point un caprice aussi cruel. Je veux vous soumettre à une épreuve plus rude.

« — Je me ravise. Vous allez assurément m'ordonner de rebrousser chemin, ou de vous devancer de telle manière que je ne puisse plus vous apercevoir pendant le reste du voyage. Ma docilité ne va pas aussi loin.

« — Non, Raoul, je vous connais, et je comprends qu'il est certaines choses qu'en vain l'on exigerait de vous. Voici de quoi il s'agit. Nous coucherons ce soir à Port-Valais, dans la maison du seigneur abbé de Cluses. Vous, que les chasses les plus longues ne

peuvent lasser, vous pousserez jusqu'à la Porte du Scex et demanderez à passer la nuit dans la chambre aux fantômes. De cette manière, au moins, vous ne coucherez point à la belle étoile, occupé à regarder dans l'ombre si quelque paladin ne vient point m'enlever et vous vous épargnerez un gros rhume. Si vous refusez, je ne croirai ni à votre repentir, ni à votre courage, ni à votre amour.

« En achevant ces mots, et avant que je fusse revenu de ma surprise, vous avez fait volte-face en m'envoyant un petit rire argentin, et vous êtes allée rejoindre votre aïeule.

« Etourdi de vos paroles, je restai immobile sur la route assez longtemps pour que la caravane eût le temps d'arriver jusqu'à moi. En me remettant en chemin, j'avais toutefois déjà pris mon parti, le seul parti compatible avec le nom que je porte ; mais, pour me venger de votre malice, je feignis d'être en proie à la plus pénible anxiété.

« Il hésite ! avez-vous dit sans doute, car dès lors je vis le dépit et une colère sourde gonfler votre lèvre dédaigneuse. Votre attitude irritée me fit comprendre que mon accablement simulé vous semblait une preuve d'hésitation et de faiblesse. Parfois, éprouvant, peut-être, du regret d'avoir mis ma grâce à une si dure condition, vous m'avez prodigué ces encouragemens indirects qui éclatent dans le geste, la voix ou le regard. Voyant que je continuais à marcher la tête basse, comme un cheval de guerre que le clairon n'éveille plus, vous m'avez attaqué par le sarcasme.

« — Mère, avez-vous dit à votre aïeule, qui tantôt sommeillait dans sa litière, tantôt vous contemplait

avec amour, n'est-ce pas que les chevaliers de nos jours sont inférieurs à ceux de votre temps ?

« — Assurément, ma chère Juliette ; ils ne les valent ni pour le courage, ni pour le dévouement à notre sexe.

« — Je vous crois, je vous crois, bonne grand'maman. Rien qu'à les voir, on juge qu'il doit en être ainsi. Ils n'ont pas cet air martial qui frappe dans les portraits de leurs aïeux. Aussi sont-ils incapables d'exécuter les grandes choses que leurs pères accomplissaient comme en se jouant.

« — Tu l'as dit, mon enfant, aussi je te plains de tout mon cœur de vivre dans ce temps de décadence et d'abaissement. Si tu m'en crois, tu prendras le voile dans un couvent de Chambéry ou de Genève, afin d'éviter, en donnant ton cœur à quelque homme indigne de ta tendresse, les mécomptes amers auxquels tu t'exposerais.

« — Je suivrai probablement quelque jour vos sages avis, bonne grand'maman. Vous me croyez peut-être de l'antipathie pour la vie cloîtrée ? Eh bien, je vous apprendrai que cette répulsion n'existe pas. Il me prend souvent des vellétés de quitter le monde. Il est vrai que, jusqu'à présent au moins, cela ne durait guère.

« — Ce sont là, ma fille, des inspirations de la grâce qu'il ne faut point repousser. Si tu m'en crois, tu prieras les saints Martyrs thébéens de te soutenir dans tes combats contre les séductions du siècle.

« — Mais, chère grand'maman, il me semble que saint-Maurice et ses compagnons, qui ne s'occupaient que de guerres et de batailles, doivent médiocrement

s'intéresser aux nonnes présentes et à venir. Je ferai mieux sans doute de me placer sous la protection de sainte Claire de Genève. Mais, si j'attends plus de grâce de cette bienheureuse fondatrice d'ordre que des Martyrs thébéens, ce n'est pas que je ne tiennne ces confesseurs de la foi en grande vénération. C'étaient là de véritables guerriers ! Ils n'auraient pas reculé devant une entreprise périlleuse ou dans laquelle ils auraient pu obtenir une gloire éclatante.

« — Ne rémonte pas si haut et si loin pour trouver des points de comparaison à la honte des hommes de nos jours. Je t'ai raconté cent fois, ma fille, les prouesses que les chevaliers de Savoie ont accomplies, encore dans le siècle dernier et sur un coup d'œil de leur dame.

« — Et comme je vous écoutais, grand'mère ! Vos récits me faisaient battre le cœur, l'enthousiasme colorait mon front et vous finissiez par trouver que je me passionnais beaucoup trop pour les héros de ces aventures merveilleuses.

« — Oui, et je ne suis que trop souvent obligée d'opposer ma vieille prudence aux écarts d'imagination de cette tête exaltée. Les personnages dont je te parle ne sont plus et ils ont emporté au tombeau cette fermeté d'âme, ce besoin de sacrifices, cet esprit de dévouement, devant lesquels les obstacles s'aplanissent les uns après les autres. Il ne faut donc pas trop y penser et les admirer, de peur de prendre en pitié leurs descendants, que ton jeune âge te force à couvoyer à chaque instant.

« — Mais, grand'mère, le mal est-il à ce point général qu'il n'y ait rien à attendre d'aucun des jeunes

seigneurs appelés à jeter de l'éclat sur le règne actuel ?

« — Il ne faut rien exagérer, ma fille. Il est parmi les chevaliers de Savoie quelques hommes offrant encore certains traits des grandes races disparues. Leur aspect me rappelle confusément les vertus guerrières d'un autre siècle.

« — Vous ne voulez certainement pas parler de Raoul de Blonay, bonne grand'maman ?

« — Au contraire, ma fille ! Ton cousin est non-seulement jeune et bien né, mais il est fier, hardi et avide de bonne renommée. Mais ton langage m'étonne. Je te croyais plus disposée à lui rendre justice. Ton penchant pour le cloître ne te permet pas de l'apprécier à valeur.

« Des larmes de dépit germaient dans vos yeux, ô Juliette, en voyant l'entretien tourner ainsi à votre désavantage.

« — Oui, continua la douairière, en vous voyant ensemble, tous deux élégans et beaux, certains soupçons ont maintes fois traversé ma vieille tête. Comme l'on est exposé à se tromper lorsque l'âge altère la netteté du coup d'œil ! Tu pensais au bonheur des filles du silence et de la solitude lorsque, moi, je te croyais occupée de colifichets et de prétendus.

« Décidément la partie devenait trop belle pour celui qu'on espérait accabler sous les persifflages. Vous le comprîtes, ô Juliette ! aussi, pour sortir honorablement de ce mauvais pas, avez-vous feint d'être prise d'une irritation soudaine envers le malencontreux pèlerin. L'oreille toujours tendue et s'avancant tout près des montures, cet indiscret ne troublait-il pas les pieux entretiens des voyageuses ? Sur un ordre

de votre part, vos gens me donnèrent l'option de vous devancer ou de rester en arrière. Il fallut obéir et ce n'est qu'en vous suivant à distance que j'arrivai plus tard aux Evouettes.

« C'est là que nous devons nous séparer pour la nuit. Au moment où vous alliez entrer dans la maison du prieur de Cluses, je trouvai moyen de me rapprocher pour vous dire à demi-voix !

« — Bonsoir, Juliette ! La chambre aux fantômes n'aura jamais eu un hôte plus décidé que moi.

« — Je vous comprends, abominable hypocrite ! Mais au moment où vous cédez à un caprice dont je me repens maintenant (est-ce que je puis me repentir de vous fournir l'occasion de montrer votre grand cœur ?) je n'ai pas le courage de vous gronder longuement. A demain. Nous arriverons de bonne heure à la Porte du Scex et nous vous prendrons au passage. Que Dieu vous protège !

« Elle partit et je poursuivis mon chemin, seul, non sans me retourner de temps à autre pour apercevoir la maison du prieur de Cluses. J'arrivai enfin, mais, par une pluie battante, au lieu de ma destination. »

C'est ainsi que Raoul de Blonay avait récapitulé dans son esprit les divers incidens qui l'avaient amené à la Porte du Scex.

III

Pendant ce long monologue, le temps avait marché et la nuit s'avancait. La nature ne cède jamais ses droits. Raoul, malgré son désir de veiller jusqu'à l'aurore et de faire constamment face à tous venans,

sentait le sommeil, un sommeil de vingt ans, l'envahir peu à peu. Il tint tête à cet ennemi et disputa le terrain pied à pied. A la fin, pourtant, la fatigue l'emporta. Mais le jeune homme était pieux. Il ne se livrera point au repos sans se mettre auparavant sous la protection du ciel. Le voici à genoux, faisant dévotement sa prière du soir et la terminant par un grand signe de croix. Ce devoir rempli, il se déshabille à moitié. Sur ce lit, où il ne monte point sans émotion, il lutte encore contre les vapeurs du sommeil et rêve de Juliette et de la dame des Allinges. Pendant cette lutte de la volonté contre la nature, la grande horloge du château retentit douze fois.

Le dernier son de la cloche venait de s'éteindre au milieu d'un silence profond, lorsque les portraits de la salle, éveillés en sursaut comme au contact d'une décharge électrique, étirèrent leurs membres fatigués par une longue immobilité et, se penchant hors de leurs cadres, crièrent en se montrant le jeune homme :

— Il est pris ! nous le tenons. Il est pris !

Puis toute l'assemblée se tordit dans les convulsions d'un rire désordonné, assez semblable au bruit que feraient en bâillant une vingtaine de coffres fortement rouillés.

Les toiles des portraits s'éclairèrent par degrés, en sorte que les personnages eux-mêmes se détachèrent de plus en plus vigoureusement sur le fond lumineux.

— Ce petit impertinent, avec ses airs de bravache, continua en fausset la dame aux deux maris, dès que le tumulte se fut apaisé, — ce petit impertinent a voulu nous braver ! nous allons voir !

— Nous allons voir ! fit l'un des maris, répétant par habitude les paroles de sa moitié.

— C'est tout vu ! ajouta l'autre, renchérissant encore sur son prédécesseur.

— Non-seulement, il vient nous troubler jusque dans la retraite que nous nous sommes réservée, mais il s'est permis, en passant tout-à-l'heure devant moi, de dire : qu'elle est laide !

— Laide ! exclama le premier mari, rouge de colère.

— Laide ! vociféra l'autre, bleu d'indignation.

— Voulez-vous bien vous taire, vous deux ! reprit la dame. Avisez-vous encore de m'interrompre !

— Bon ! Bon ! hasarda un chevalier de Malte, qui avait succédé, comme gouverneur, à ces maris si dociles. Voilà que vous malmenez ces messieurs, comme si, de votre vivant, vous n'aviez pas longuement abusé de ce genre de plaisir !

— Sautons dans la chambré, et allons dire son fait à ce garçon-là ! reprit la dame, en enjambant avec résolution le bord inférieur de son cadre.

— Je le veux bien ! dit ici la dame qui n'avait pas encore pris la parole, mais j'ai devant les yeux une maudite toile d'araignée qui va m'empêcher de bien voir. Vidame, continua-t-elle, en s'adressant à son voisin de droite, ne pourriez-vous l'enlever délicatement avec la pointe de vos doigts ?

— Délicatement ! qu'est-ce à dire ? Estimez-vous votre nez compromis parce que je vais essayer de vous satisfaire ?

— Elle n'aurait pas tort de le craindre, reprit aigre-

ment la première dame. C'est par cet endroit-là qu'elle menait son mari, et l'on est toujours puni par où l'on a péché !

En achevant ces mots, sans s'inquiéter plus longtemps de la toile d'araignée, elle sauta légèrement à terre, suivi de tous les portraits. Il ne resta en place que les cadres, avec les toiles veuves de leurs figures.

Les spectres, au nombre cabalistique de treize, poussèrent droit au lit, l'entourèrent et, se servant des fauteuils de la salle, formèrent un demi-cercle lugubre dont Raoul se trouva ainsi occuper le centre.

L'intérêt que nous portons à notre héros ne nous fera pas dissimuler la vérité, dût la vérité le faire déchoir un peu dans l'estime du lecteur. Quoique préparé à d'étranges aventures, il sentit un froid glacial parcourir tout son corps. Il voulut parler, s'élancer hors du lit, mais la force lui fit défaut et telle fut son épouvante qu'il ne put trouver une parole ni faire un mouvement.

Il s'écoula deux ou trois minutes avant que le jeune homme, revenant à lui, sentit son sang à moitié figé courir de nouveau dans ses veines. Lorsque la première impression de terreur se fut dissipée, il vit, face à face et distinctement les êtres étranges qui allaient le juger. Il pouvait, pour ainsi dire, les toucher de la main.

— Messires, dit la dame acariâtre, en s'emparant de la présidence, j'estime que nous avons aussi à demander compte à Jean de Bellegarde de la permission qu'il a donnée à notre visiteur de cette nuit. Le moins que nous puissions lui faire, c'est de lui arracher les yeux. Sus, qu'on nous l'amène !

Le chevalier de Malte et le vidame se levèrent pour exécuter cet ordre. La porte, fermée à double tour, s'ouvrit devant eux. Pendant le peu de temps qu'ils mirent à la franchir, Raoul entendit les ronflemens paisibles des hommes couchés dans la galerie voisine.

— Je disais donc, continua la dame, que celui-ci nous a gravement manqué et qu'il doit être puni.

— C'est mon opinion ! fit l'un des échos.

— Et la mienne ! ajouta fièrement l'autre.

Il faut croire que les huit autres revenans partageaient cette manière de voir, car ils ne répondirent au regard interrogateur des deux matamores qu'en branlant la tête assez longtemps, à la manière des automates ou des lièvres en terre cuite.

— Que pourrait-il dire pour s'excuser ? Qu'il obéit à une jeune fille dont il est épris ? Est-ce là une raison plausible pour me décocher, à moi, femme de deux gouverneurs, une épithète mal séante et discourtoise ? Juliette des Allinges est-elle d'ailleurs tellement belle que les autres femmes paraissent laides à côté d'elle ? D'abord sa bouche est....

— Ravissante ! lâcha un des maris, dans un moment d'extrême distraction.

— Fendue jusqu'aux oreilles ! beugla l'autre, se hâtant de couvrir la bévue de son compagnon de boulet.

La présidente se tourna du côté du maladroit et par un reste d'habitude, l'égratigna jusqu'au sang. Il n'en aurait même pas été quitte pour si peu, si, au même instant, les envoyés n'étaient revenus, trainant après eux Jean de Bellegarde, plus mort que vif.

Les deux fantômes l'avaient tiré du lit, habillé en un

tour de main, muni de son épée et contraint de marcher, malgré sa goutte.

— Enfin, voilà un vivant ! pensa Raoul, en le voyant entrer. Au secours ! au secours ! A moi, Messire de Bellegarde !

— Vous êtes plaisant, jeune homme ! lui répliqua le gouverneur. C'est à moi à crier au secours ! Quels poignets, juste ciel !

Jean de Bellegarde, les yeux effarés, contemplait, avec une profonde terreur, Raoul qui, après des efforts surhumains, était parvenu à se tenir sur un genou et les personnages sinistres dont le lit était entouré et qui le regardaient, lui, avec une fixité à la fois grotesque et terrible.

— Messires, recommença la dame, je vais vous faire une proposition ou plutôt voici ce que vous décidez : Ces deux hommes nous ont manqué. Punissons-les l'un par l'autre. Jean de Bellegarde, dégainé et passez votre épée au travers de cet étourdi !

Le gouverneur fit une grimace effroyable et tenta de se soustraire à la mission de mort qu'on lui imposait. Il voulut battre en retraite, mais ses pieds se rivèrent au plancher. Un rire de crécelle courut dans le cercle des fantômes.

— Allons, allons ! cria impérieusement la dame. Faites ce qui vous est ordonné, ou, à nous treize, nous allons vous sucer jusqu'à la moelle des os !

Jean de Bellegarde obéit. Pris d'une folie soudaine et irrésistible, il dégaina, fondit sur Raoul et lui plongea son épée dans la poitrine.

Le malheureux jeune homme sentit le froid de l'acier qui le transperçait de part en part. Il poussa un

faible gémissement, tomba à la renverse, murmura le nom de Juliette et rendit le dernier soupir.

O Juliette, Juliette ! de quel désespoir vous paierez la folle épreuve que vous avez imposée à votre amant !

IV

Il n'était guère que sept heures du matin, le lendemain, lorsque la caravane qui avait couché à Port-Valais dépassait les Evouettes et s'approchait de la Porte du Scex. Elle cheminait joyeusement, bien reposée des fatigues de la veille et aspirant l'air frais des campagnes que dorait le soleil levant. Une vague inquiétude commençait toutefois à agiter le cœur de l'une des voyageuses. Du point où l'on était parvenu, on distinguait parfaitement le château, qui n'était plus qu'à une faible distance. Mais l'espace qui restait à franchir était désert et personne ne paraissait attendre sur la route le passage des pèlerines. Quoi ! Raouly n'était pas là ! Il n'ignorait pas cependant que de bonne heure elles devaient franchir le défilé et se porter sur Vouvry. Lui était-il arrivé malheur ? Ce n'était point à présumer. Boudait-il ? Non, car on s'était séparé à Port-Valais en bons termes. Mais sans doute le jeune homme restait dans l'esprit de son rôle : en sa qualité de pèlerin, il eût fourni matière à suspicion en laissant paraître pour des inconnues une attention peu naturelle. Pendant que les conjectures allaient leur train, la cloche du château se fit entendre, et — il n'y avait pas à s'y méprendre, — elle sonnait un glas funèbre. A l'ouïe de la voix d'airain, les domestiques des voyageuses se dirent entr'eux que quelqu'un sans doute venait de mourir à la Porte du Scex.

Ces propos n'étaient pas de nature à rassurer Juliette, aussi sa pâleur devint-elle extrême. En approchant du fossé extérieur, il lui sembla qu'une agitation sourde régnait derrière ces vieilles murailles et qu'il s'y faisait un bruit de mauvais augure. Le pont-levis traversé, un coup d'œil lui suffit pour constater que Raoul ne les guettait point au passage. La porte de la cour était toute grande ouverte, mais personne ne se montrait à l'entrée donnant sur la route. De plus en plus inquiète, la jeune fille prit le parti d'aller elle-même aux informations et en demanda la permission à la douairière.

— Maman, lui dit-elle, le sire de Bellegarde n'est-il pas notre cousin au huitième degré ?

— Au huitième ou neuvième, je ne sais trop. Voyons que je me remémore un peu sa généalogie. L'arrière grand-père de Pierre, celui qui a assisté à la dernière croisade, était la nièce de Bernard-Othon-Marius de Bellegarde.... Non.... qu'est-ce que je dis là ? était le neveu du dit Bernard : il avait épousé Béatrix de Grilly. Son fils, à lui....

— Mère, interrompt Juliette qui prévoyait un exposé des plus soporifiques, — en pareil cas, elle s'endormait toujours à la troisième génération, — mère, nous ne pouvons convenablement, ce me semble, passer devant la Porte du Scex, sans envoyer au gouverneur les compliments d'usage.

— Et moi qui n'y songeais point ! C'est étonnant, Juliette, comme parfois tu penses à tout. Envoie donc l'un de nos gens porter au gouverneur nos excuses et nos salutations.

— Non, non, j'irai moi-même, s'écria impétueuse-

mènt la jeune fille, qui, sans vouloir en entendre davantage, entra à cheval dans la cour du château.

Les étrangers qui avaient passé la nuit à la Porte du Scex y étaient tous réunis, et quelques domestiques, fort troublés, les aidaient dans leurs préparatifs de départ. Ils sellaient leurs montures et chargeaient à la hâte leurs bagages, élevant la voix et s'entretenant d'un événement qui paraissait les affecter d'une manière sensible. Personne n'alla à la rencontre de la jeune fille, et à peine remarqua-t-on son arrivée. Juliette voulut, à deux reprises, interroger l'un des partans, mais elle n'en obtint qu'une réponse couverte par le bruit et qui, par conséquent, fut perdue pour elle. Toute cette foule paraissait en proie à une surexcitation extraordinaire. Succombant à son angoisse, la jeune fille mit pied à terre, alla droit au porte-clefs du château et lui demanda, en bégayant de terreur, ce qu'était devenu le pèlerin, qui, la veille, était venu demander l'hospitalité à messire de Bellegarde.

— Qu'est-ce que vous dites là, damoiselle ? répondit le serviteur en l'écoutant à peine. Ignorez-vous que ce matin nous l'avons trouvé mort dans son lit !

Juliette crut rêver. Un nuage de feu passa devant son visage. Elle pâlit et rougit coup sur coup ; ses jambes vacillèrent et fléchirent. Elle poussa un faible gémissement et tomba sans connaissance entre les bras du porte-clefs stupéfait.

Fort embarrassé de son fardeau, le domestique réclama l'aide d'un de ses compagnons et tous deux portèrent Juliette évanouie dans la salle du rez-de-chaussée. Ils retournèrent ensuite dans la cour, tandis que les femmes de charge, envoyées par eux, lui prodia-

guaient des soins plus empressés que judicieux. Elles parvinrent cependant à la rappeler à la vie. L'infortunée finit par rouvrir les yeux, mais ce fut pour éclater en sanglots déchirans.

— Appelez ma mère qui m'attend sur la grande route, cria-t-elle à l'une des servantes, et vous, continua-t-elle en s'adressant à l'autre, conduisez-moi à la tour des fantômes. Je veux le voir, je veux mourir avec lui. Quoi, il n'est plus et c'est moi qui l'ai tué ! O misérable que je suis !...

Et, se levant d'un bond, elle allait échapper à ses gardiennes et courir au hasard à la recherche de la chambre redoutable, lorsque parut, à l'entrée de la salle, Raoul lui-même, pâle et défait, mais vivant, incontestablement vivant !

Un instant Juliette n'en crut pas ses yeux. Il n'y avait cependant pas moyen de douter ; le jeune homme était bien là, devant elle et lui souriait avec tendresse. Son air ébahi montrait toutefois qu'il ne comprenait rien à la présence de sa cousine dans un lieu semblable ni surtout aux larmes qui inondaient son visage. Il allait ouvrir la bouche pour s'enquérir des causes de ce désespoir, lorsque la douairière des Allinges entra à son tour dans la salle. Sa petite-fille ne revenant pas, elle avait perdu patience et la cherchait depuis un instant de tous côtés.

Ainsi, au lieu de la seule personne qu'elle s'attendait à voir, la bonne dame en trouvait une seconde dont elle était loin de soupçonner la présence à la Porte du Scex. Le pèlerin d'ailleurs ne pouvait plus conserver l'incognito. On l'avait surpris tête nue, et le jour éclairant en plein ses traits. Raoul avait été sagement

confiné la veille à Evian, et voilà que, à en juger par ce qui venait de se passer, il y avait cent à parier contre un qu'il arriverait au monastère d'Agaune avant la caravane !

Vingt questions qui se croisèrent sans ordre avec autant de réponses, suffirent à peine à donner l'explication de toutes ces aventures.

Jean de Bellegarde avait trépassé pendant la nuit. On l'avait trouvé sans vie lorsqu'on était allé voir de bonne heure si sa goutte lui permettrait de chasser, dans les marais de Noville, certain sanglier aperçu la veille. A la rigidité de ses membres, on conjectura qu'il avait été emporté par une attaque d'apoplexie, à l'heure où Raoul faisait l'étrange rêve que nous avons cherché à esquisser.

Ainsi avait tristement fini le gouverneur de la Porte du Scex. En prenant congé de lui, apprenons à nos lecteurs qu'il était sujet à des actes de somnambulisme, et qu'il lui était arrivé de faire des visites tout à fait intempestives, par un escalier dérobé, connu de lui seul, à quelques-uns des étrangers qu'il hébergeait. Cette manière de pratiquer l'hospitalité explique la renommée que le château y avait gagné peu à peu.

Le jeune homme avait appris les détails de la fin inattendue de son hôte, lorsque, réveillé en sursaut par la cloche mortuaire, il était descendu pour s'enquérir des causes de cette sonnerie et pour prendre congé. On comprend que le défunt n'ayant point de famille, il ne se présenta personne pour recevoir ses remerciemens et ses paroles de condoléance. Il s'en allait donc mécontent d'être resté endormi, ce qui l'exposait à

faire une marche forcée pour rattraper la caravane, et vraiment contristé des événemens du château, lorsque des gémissemens de femme avaient frappé son oreille et l'avaient attiré dans la pièce où il se trouvait.

Ce n'était pas le moment, du reste, de raconter de quelle manière s'étaient écoulées pour lui les heures de la nuit. La jeune fille, au sortir d'une crise nerveuse, ne pouvait s'intéresser beaucoup au récit d'un cauchemar et à l'insomnie qui l'avait suivi : insomnie qui était cause que Raoul, une fois rendormi, ne s'était réveillé que fort tard. En outre, il fallait répondre à la douairière qui, ses lunettes sur le nez pour mieux étudier la physionomie des coupables et ses cheveux blancs en révolte pittoresque avec son bonnet, demandait d'où était tombé ce prétendant, dont l'accoutrement était aussi inexplicable que l'apparition. La confusion des jeunes gens en apprit plus à la dame des Allinges que l'histoire tout à fait invraisemblable à laquelle ils eurent recours pour lui donner le change. Heureusement que la douairière prit les choses du bon côté, et permit à Raoul d'accompagner sa cousine jusqu'à Saint-Maurice. Aussi bien, pensa-t-elle, que j'y consente ou non, il trouvera moyen d'y arriver en même temps que Juliette. Sur quoi, elle se mit à vanter le temps passé et la docilité des hommes d'autrefois, qui se résignaient, sans mot dire, à languir pendant de longues années avant d'obtenir la main de la dame de leurs pensées.

Chemin faisant, la douairière reprit, moitié mentalement, moitié à haute voix, l'examen de la parenté des Bellegarde avec les Allinges. Les cahots de la route brouillant ses idées, elle arriva à des enchevêtrements

généalogiques étourdissans. D'abord, Juliette n'y fit pas grande attention. Elle crut cependant devoir intervenir, par respect pour ses ancêtres, lorsqu'elle entendit son ayeule, au sortir d'un trajet plein d'ornières, avancer que Pierre des Allinges avait épousé sa propre nièce et René de Bellegarde son arrière-grand'tante !

La respectable dame fit assurément tort à sa petite-fille lorsque, à quelque temps de là, en berçant un gros nouveau-né sur ses genoux, elle reprocha à la jeune mère d'avoir été, durant ce pèlerinage, souverainement distraite, distraite à un point inimaginable. Chacun sait que le beau sexe n'est point sujet à ce genre d'infirmité, et qu'il repousse toujours bien loin, durant ses heures de recueillement et de dévotion, toutes les pensées mondaines, tous les souvenirs terrestres, comme autant de suggestions diaboliques.

MARIE LA TRESSEUSE

PAR P. SCIOBÉRET

I

Non loin d'un des plus jolis villages qui animent une plaine en miniature, mollement étendue aux pieds du Moléson, s'élève une de ces bonnes vieilles maisons d'autrefois, simples autant que commodés, mais qui, à cause de cela même, disparaissent rapidement pour faire place à des bâtiments, en pierres, raides, compassés et étriés comme le costume et l'esprit de certains garçons de boutique. La façade, en bois de sapin jauni par le temps, est tournée au soleil levant. Les fenêtres, de petite dimension et percées là où il en est besoin, sans respect pour la symétrie, sont garnies de vitres étroites, auxquelles le soleil a prêté un faible reflet des couleurs de l'arc-en-ciel. Un large toit plat, en bardeaux, projette une saillie de sept ou huit pieds sur toutes sortes d'appendices en usage dans une ferme, et en particulier sur une galerie à jour, dépôt varié d'outils et de provisions. Sur une planche fixée

entre le rez-de-chaussée et l'unique étage, se prélassent trois ou quatre ruches, dont les essaims sont en pleine activité, et quelques pots d'œillets, dont les tiges s'inclinent gracieusement vers la terre.

L'une des fenêtres est ouverte au soleil du matin. Un chat noir y sommeille, le menton sur ses pattes blanches, la queue voluptueusement arrondie autour de son flanc. Un pot de réséda lui tient compagnie.

Une jeune fille est assise auprès d'un guéridon sur lequel se trouve une écuelle de terre remplie d'eau fraîche, ce qui attire autour d'elle un essaim de mouches qui se jouent et bourdonnent à qui mieux mieux. Un peu de paille mouillée attend sur une palette de bois que la blanche main de la tresseuse vienne la chercher brin après brin pour l'unir à la trame qui découle de ses doigts effilés, et s'accumuler autour de ses petits pieds appuyés sur une banquette.

Jamais plus frais visage n'apparut à la fenêtre d'une maison gruérienne, et pourtant les jolies filles n'y sont point rares! Marie vient d'atteindre sa dix-huitième année, le mois de mai de la vie, l'âge où l'on rêve. Diligente comme une abeille, pure comme la neige de la montagne, pétulante et naïve comme une chevrette, elle a cependant déjà payé son tribut à la souffrance, et souvent des larmes sont venues humecter ses beaux yeux noirs. Sa mère, le guide unique de sa jeunesse, est à son égard la meilleure des mères; la misère n'est jamais entrée au logis ni l'amour en son cœur. Pourquoi donc a-t-elle pleuré?

Un jour, il y a quinze ans de cela, un gendarme vint frapper à cette porte, vierge jusqu'alors des doigts

de la justice humaine. Le brave Joseph dut se rendre en prison : il était accusé de vol. Lui, accusé de vol ! Il embrassa sa femme et son enfant, les larmes aux yeux, mais ferme et confiant dans son innocence. Néanmoins le procès tourna à son désavantage. Perquisitions faites, les pièces de conviction se trouvèrent à son domicile ; il fut condamné, malgré ses protestations. Il n'eut pas le courage de survivre à la flétrissure de son nom sans tache. Après avoir écrit un adieu déchirant à sa famille, il se donna la mort.

Ils étaient heureux les lépreux et les Juifs du moyen âge en comparaison de ces deux êtres réprouvés par la société. Nulle part peut-être le préjugé populaire n'est aussi cruel à cet égard que dans la Gruyère. La honte se perpétue avec le nom de génération en génération, et même là où les liens du sang se sont perdus depuis longtemps, la solidarité du crime se maintient vivace et flétrissante.

Plus d'une consolation restait cependant à la malheureuse veuve. Son enfant d'abord, puis sa confiance inébranlable en l'innocence de son mari, et enfin une foi sincère en Dieu, car elle avait l'âme simple et délicate. Un homme eût cherché à réhabiliter son nom ou à se venger : elle se résigna. C'est la force des faibles.

Mais pour Marie, rien n'amortit ce coup fatal. Incapable d'abord de comprendre la grandeur de son infortune, elle ne découvrit que peu à peu la cruelle vérité. Tout enfant qu'elle était, la solitude se faisait autour d'elle. La brutalité des parents lui dérobait les sympathies enfantines de ses compagnes, et plus tard, dès qu'elle fut en état de faire naître l'envie, on lui

jeta sans pitié à la face le nom sanglant de son père. Allait-elle à l'église avec une robe fraîche, un fichu neuf, un sourd murmure circulait dans les bancs des dévotes ; des paroles odieuses retentissaient sur son passage, et la pauvre fille s'enfuyait les larmes aux yeux, la mort dans le cœur. Quand l'une d'elles avait une visite indispensable à faire quelque part, elle voyait l'œil soupçonneux d'une hargneuse com-mère sans cesse rivé sur elle. Il n'y avait pas jusqu'au marchand qui ne se crût en droit d'être plus grossier à son égard, plus tenace quant au prix.

Mais le moment était venu où cette affreuse blessure devait s'envenimer encore. Marie avait dix-huit ans. Les aspirations de son cœur aimant, quoique sans cesse refoulées par le contact du monde, avaient fini par faire irruption avec d'autant plus de force qu'elles avaient été plus longtemps comprimées.

On était au mois de mai. On voyait reverdir les prés, fleurir les arbres. Les oiseaux reprenaient leurs chants et bâtissaient leurs nids, les jours étaient magnifiques ; les nuits chaudes et parfumées. Les troupeaux commençaient à s'acheminer vers le haut pays, et l'on entendait chaque jour retentir les joyeuses clarines* et les chants des *armaillis* **. De sa fenêtre, elle assistait ainsi à l'allégresse générale sans pouvoir y prendre part, si ce n'est par son regret, par une larme. Elle regardait avec effroi autour d'elle ; son isolement lui était à charge ; elle eût voulu se communiquer. Elle sentait un besoin impérieux de se distraire, de se mouvoir, de causer ; puis, quand elle parvenait

* Cloche que la vache porte au cou.

** Vachers montagnards.

à maîtriser cette irritation fiévreuse, quand le sentiment de sa triste condition se réveillait en son cœur, elle versait des larmes en caressant son chat, car elle n'osait pas les confier à sa mère, de crainte de l'affliger.

Un observateur attentif eût bientôt deviné le secret de cette agitation, de cette impatience physique et morale. Mais la pauvre veuve qui, par un naïf égoïsme, s'attribuait la plus grande part de la douleur, avait les sens émoussés par sa résignation. Elle ne comprenait pas que la jeune fille, comme une plante vivace que le hasard a jetée dans l'ombre, avait soif de lumière, de soleil, de tiède zéphyr, en un mot, que l'amour de sa mère ne lui suffisait plus.

Ce fut une pénible découverte pour Marie, quand elle reconnut l'état de son cœur. Habitée à la sévérité du dogme catholique, dont les interprètes s'obstinent parfois à placer la vertu dans la négation de la nature, elle s'épuisait à combattre les visions toutes virginales que son imagination enfantait. L'idéal qu'elle voyait apparaître dans ses rêves, effarouchait son extrême susceptibilité, mais elle sentait avec désespoir l'inutilité du combat ; son cœur l'emportait malgré elle dans le monde séduisant de la rêverie.

Comme la communion ecclésiastique était à peu près le seul lien qui la réunissait au monde, elle songeait ordinairement qu'elle se trouvait le dimanche à l'église du village, avec sa robe d'indienne, son fichu blanc et son élégant chapeau de paille. L'encens montait vers la voûte du temple, l'orgue chantait ses douces mélodies ; tous les fidèles étaient agenouillés devant le même Dieu, dans un même sentiment de respect et

d'amour. Il n'y avait là ni pauvres ni riches, ni humbles ni orgueilleux ; c'était une seule famille. Elle sentait une douce joie se glisser dans son cœur, le monde lui ouvrait ses bras.

De temps en temps son œil timide se hasardait à parcourir la foule. Les femmes étaient des mères ou des sœurs ; les hommes des pères ou des frères. Parmi celles-là , elle choisissait celles qu'elle eût voulues pour ses amies ; elle promenait ses regards sur ceux-ci sans trop savoir pourquoi.

C'était d'abord le gros Claude, avec ses favoris châtains, son grand col de chemise qui encadrait si naïvement sa bonne figure. C'était le fils à M. le député, dans son habit de drap noir fait par le tailleur de la ville : le coin d'un beau mouchoir rouge sort coquettement d'une de ses poches ; la chaîne de sa montre reluit au soleil ; tantôt il croise les bras avec l'air de satisfaction qui convient à un homme de son rang ; tantôt sa main va épousseter un grain de poussière sur le lustre de son habit. Venait ensuite Alexandre à Pierre à Colas, l'armailli sans façon, avec ses joues rubicondes, son œil noir, sa moustache naissante, son *bredzon* * aux manches courtes et renflées, ouvert par devant, ce qui laisse voir sa belle chemise blanche, traversée en sautoir par un mouchoir rouge, dont le coin, roulé en corde, vient, de sa poche droite, s'attacher à une boutonnière de gauche. Au lutrin, elle voyait enfin le fils à Catherine à Maïon, ce brave et naïf garçon, avec une voix d'ange et pas plus de malice qu'une linote. Elle trouvait quelque plaisir à com-

* Veste montagnarde.

parer leur taille, leurs traits, leur attitude, leur costume. Celui-là est vif, mais il a bon cœur, disait-elle ; celui-ci est plus beau, mais il est grossier. Quand l'un d'eux tournait les yeux de son côté, elle baissait bien vite les siens et rougissait.

Qu'on est simple à dix-huit ans ! Elle pensait qu'il lui serait doux d'attirer l'attention d'un de ces jeunes hommes, qu'il ferait beau danser avec lui, et pourvu qu'il le dit bien bas, elle s'imaginait qu'elle ne frémirait que médiocrement, s'il se hasardait à prononcer le mot : je t'aime.

Elle pensait qu'elle aussi savait coudre, filer, tresser, fener, traire une vache, conduire un cheval. Elle aussi, saurait faire le café parfumé quand son... ah ! bien oui ! elle n'eut garde de prononcer le mot.... reviendrait, l'hiver, de la montagne lointaine, fatigué et couvert de frimas. Elle aussi saurait, dans la saison des foins, l'éveiller à deux heures du matin, et lui préparer pour son déjeuner l'omelette savoureuse.

Et lui, que ne ferait-il pas pour sa petite femme si douce, si prévenante, si laborieuse et si.... jolie ? Ah ! il n'aurait garde de boire, de jouer, de gronder, de frapper, de.... Oh ! certes, elle serait si aimable, qu'il n'aurait des yeux que pour elle.

Mais quand, le jour venu, elle retrouvait sa solitude accoutumée, elle soupirait et cherchait à donner le change aux élans de son cœur, en comblant de caresses sa tendre mère et son chat bien-aimé.

II.

Un jour, la veuve était sortie de bonne heure pour aller planter des pommes de terre dans un champ qu'elle possédait à la *fin* du village. Dans le pays, on appelle *fin* une certaine étendue de plaine, consistant en terrains de première qualité, et généralement divisée en lopins assez nombreux pour que la plupart des familles en aient leur part. Les gens qui se piquent de savoir le français, traduisent cette expression par *confins*. Nous croyons que c'est un barbarisme, et qu'il vaut mieux conserver le mot patois, comme dans les anciens actes où l'on trouve *mogeon*, du patois *modzon*, pour signifier un veau de deux ans.

Marie tressait à sa place accoutumée, lorsque la vieille horloge du village sonna dix heures. Ceci rappela à la jeune fille qu'il était temps de mettre sur le feu les pommes de terre qui devaient servir de base au dîner. Par hasard, il n'y avait plus d'eau à la cuisine.

Marie prit donc sa seille sous le bras, et se dirigea en sautant vers la fontaine qui coulait au bas de la colline, à un jet de pierre de la maison. Pour comble de malheur, elle était tarie : le bassin moussu, creusé dans le tronc d'un chêne, était là à moitié rempli d'une eau que le bétail avait troublée, et comme stupéfait de son veuvage inattendu. Force fut à la jeune fille de pousser jusqu'à la fontaine dite *du four*, parce qu'elle était située près d'un établissement de ce genre.

Cette dernière ayant son conduit particulier, il était probable qu'elle y trouverait l'eau dont elle avait besoin.

Mais on eût dit que toutes les ménagères de l'endroit s'étaient donné rendez-vous à cette heure autour de l'utile bassin. Elles faisaient queue devant le vieux canon de fusil d'où l'eau jaillissait pure et abondante.

— Bon ! regardez donc celle-ci, dit une des commères en voyant venir la tresseuse.

Tous les visages se tournèrent du côté qu'elle indiquait, et l'éclair de la méchanceté éclata dans tous les regards.

— Comment ose-t-elle donc se présenter auprès d'une fontaine, aussi longtemps qu'il s'y trouve une honnête femme ? glapit une hideuse vieille, dont le nez rouge attestait la prédilection pour les spiritueux.

— Quand je la regarde, dit une laide servante, habillée d'une sale robe en lambeaux, il me semble toujours que je vois dans son costume quelque une de mes nippes.

— Ce n'est pas l'embarras ! N'allez-vous pas vous mettre dans le blanc de l'œil que cette belle poupée consentira à porter une de vos guenilles, ma brave femme !

— Il vaudrait vraiment bien la peine d'allonger les doigts pour un pareil butin, riposta une petite bossue, qui, de concert avec son mari, avait fait cadeau d'une demi-douzaine d'enfants à l'administration des pauvres.

— Pas plus guenilles que les vôtres, mon joli dos ! reprit aigrement la servante. Dans tous les cas, mes habits sont honnêtement gagnés.

— Oui, oui ! on en sait long, vieille bavarde. Nous

n'allons pas, nous, porter le beurre de notre maître à la caisse d'épargne.

La servante avait bien envie de répliquer, mais sa seille était pleine, et l'arrivée de la tresseuse avait détourné l'attention de l'aimable compagnie.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel la jeune fille se sentit assez embarrassée. Elle avait pu voir à la manière dont on avait accueilli son salut, que sa présence n'était rien moins qu'agréable. Mais il n'y avait pas moyen de reculer.

— On ne risque rien de prendre une prise, n'est-ce pas, Fanchon ? dit enfin une des commères en tendant sa tabatière à sa voisine. Quand je dis prendre, c'est dans ma poche que j'entends et non dans celle d'un autre. Il y a une différence.

— Oui, il y a une différence ; mais pas pour tout le monde. Il y a des gens qui ne sont pas bien scrupuleux à cet égard. A propos, vous savez la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Comment, vous ne la savez pas ?

— Mais non. De quoi voulez-vous parler ?

— A quelle heure vous êtes vous donc levée ce matin ? Vous savez, cette belle chaîne de toile de lin que la femme à Denis à Jean Denis a filée cet hiver et qu'elle a fait tisser à Epagny...

— Eh bien ?

— Eh bien, elle l'avait étendue dans le pré au syndic pour la laisser une nuit à la rosée. Hier soir, à dix heures, elle y était encore, mais ce matin.. bernique !

— Quoi ! on l'a volée !

— Volée, ma chère.

— Je ne sais vraiment plus dans quel temps nous vivons. Il faudra bientôt mettre des grilles à toutes ses fenêtres, des serrures à toutes ses portes. On n'ose plus rien laisser à l'air de crainte qu'on ne l'enlève. On finira par vous ôter votre linge de dessus le corps ! Sait-on qui a fait le coup ?

— On le soupçonne. Vous devez bien penser que ce sont toujours les mêmes, reprit l'autre en lançant un regard haineux à la tresseuse. Depuis que ce fameux... vous me comprenez, car, depuis lors, nous n'avons pas eu un instant de repos.

— Mais c'est tout clair ; le bon exemple !... Il est impossible de concevoir comment un père de famille qui n'est pas dans le besoin peut se laisser aller à de pareilles actions. Il faut être débêni de Dieu. Encore, s'il avait été dans le besoin !

— Dans le besoin ! vous me faites rire. Quand l'idée y est, tout est dit. Il n'y a pas de force qui y tienne. Ça est dans le sang comme une maladie, et le pis est que ça se transmet de père en fils comme les humeurs : on ne sait jamais où ça s'arrête.

— Je voudrais bien les arrêter, moi, si j'étais préfet. Mais, il faut le dire aussi, il n'y a pas de police.

— Comment voulez-vous qu'il y en ait ? Le plus souvent le préfet et, si ce n'est le préfet, les gendarmes sont d'accord avec les voleurs. On sait bien comment sont ces Messieurs ! on leur rend certains petits services en cachette, et, vous comprenez, ils ferment les yeux.

— Il faut bien qu'il y ait quelque chose de semblable : autrement les choses iraient mieux. Mais voilà, il faut

prendre son mal en patience. Dieu vous garde, voisine !

Et passant devant Marie, elle eut soin de l'éclabousser.

— Rangez-vous donc, petite oie ! lui dit-elle, du ton le plus aigre qu'elle put trouver.

La tresseuse ne répondit pas. Elle avait assez à faire à retenir les larmes qui menaçaient à chaque instant de déborder de ses paupières, pendant le cruel dialogue des mégères. Enfin leur départ la soulagea. Elle se sentit respirer plus à l'aise ; il n'y avait plus qu'une seille à remplir. Mais, par un raffinement de malice, l'honorable dame qui tenait le piston de la fontaine feignit d'apercevoir quelque immondice dans son eau ; elle la vida avec humeur dans le bassin, et replaça le seau sous le jet. C'était du temps perdu, mais que lui importait un léger retard, quand il s'agissait de mortifier quelqu'un ? Cette manœuvre réussit tellement bien, qu'au moment où Marie allait enfin prendre possession de la place qu'elle avait si longuement et si péniblement attendue, survint d'un autre côté la femme d'un conseiller communal, qui repoussa brusquement le vase de la jeune fille pour y substituer le sien.

— Tu es bien jeune, lui dit-elle avec mépris, pour t'arroger le pas sur les grandes personnes et, qui plus est, sur l'autorité locale. Crois-tu que, faute d'une goutte d'eau, je m'en vais laisser brûler le plus beau gigot que j'aie encore mis dans ma cloche neuve ?

— Mais, madame, j'attends depuis une heure !

— Eh ! quand tu attendrais depuis deux ! Est-ce une

raison pour manquer d'honnêteté envers une femme de mon âge et de ma condition ?

— Quand glié bon , glié prao ! * s'écria un jeune homme qui arrivait au même instant près de la fontaine, et il saisit la seille de Madame la conseillère, la jeta dans le bassin et mit à la place celle de la jeune fille. Nous verrons bien si les plus sales commères du village auront le droit de villipender une jeune fille trop timide pour leur montrer les dents.

— Oh ! je puis bien attendre un peu, murmura la tresseuse.

— Et moi, je vous dis que vous n'attendrez pas plus longtemps, reprit le jeune homme, qui, appuyé, sur sa bêche, surveillait les mouvements de la conseillère. C'est parbleu bien dommage qu'on ne brûle plus les sorcières aujourd'hui. On trouverait, ma foi, rien que dans notre endroit, une jolie collection de Catillons**. Ne vous fâchez pas, la mère... ou bien fâchez-vous ! ça m'est fort égal. Vous allez me dire que votre mari me retrouvera. Eh bien ! dites lui de ma part que je me moque de lui comme de l'an quarante !

— Oh ! vous avez beau faire le crâne ! cria enfin la conseillère, que la brusque intervention du jeune homme avait mise hors d'elle-même. Nous trouverons bien le moyen de vous faire déguerpir de l'endroit comme un mauvais sujet que vous êtes, maudite race d'avenaires *** et de vauriens !

* Proverbe patois : quand la mesure est pleine, il faut arrêter.

** Catherine ou Catillon Repond, dite la Touâcha (la tordue) brûlée comme sorcière en 1751.

*** En patois : avignéro (advenarius), qui n'est pas bourgeois. Les habitants sont généralement haïs par les bourgeois de vieille roche.

— Je crois que vous y perdrez votre latin et même votre français, madame la conseillère, reprit ironiquement le jeune homme. Ce n'est pas que je tienne beaucoup à l'honneur de votre voisinage, mais voilà, il me plaît d'y rester, moi. Ça me fait tant de bien de vous faire enrager, de vous faire faire vos gros yeux qui vont bientôt atteindre la dimension des yeux de vache. Gracieuse *, voilà votre eau ! ajouta-t-il en élevant la seille pleine, afin que Marie pût la mettre sur sa tête. Ne me remerciez pas, j'ai attendu trop longtemps, car de derrière le four où je travaillais, j'ai ouï des choses qui me faisaient une furieuse démangeaison dans les pouces. Mais il n'y a pas de plaisir à se faire piquer par ces guêpes-là. Au plaisir de vous revoir, gracieuse. Madame la conseillère, donnez le bonjour de ma part au vieux pelé qui a l'avantage d'être votre homme.

Et il entra dans le village, pendant que la vieille le poursuivait de ses imprécations et que la tresseuse, encore toute abasourdie de cette scène inaccoutumée et si pénible pour elle, se hâtait de regagner son logis.

Quand, après avoir allumé le feu sous la marmite, elle eût repris sa place et son travail habituel, elle se mit à réfléchir sur ce qui venait de se passer. Chose singulière et pourtant bien naturelle ! elle s'arrêta moins à la méchanceté des commères qu'à la conduite du jeune homme à son égard. Elle ne put s'empêcher de lui vouer au fond de son cœur une certaine reconnaissance, moins sans doute du service fortuit qu'il lui avait rendu, qu'à cause de l'estime qu'il avait manifestée pour elle, en prenant sa défense contre ces

* Gratchaosa : titre qu'on donne aux jeunes filles.

harpies féroces qui s'étaient fait une jouissance de sa colère et de sa douleur.

Elle songeait avec une émotion mêlée de joie et de crainte, au revoir que le jeune homme lui avait promis. Peut-être n'était-ce qu'une formule sans valeur, dite sans intention ? Mais sa voix avait une expression particulière en la prononçant ; un certain intérêt se lisait dans son regard. Tout bien compté, il était probable qu'il tiendrait sa promesse.

Le jeune homme n'était point mal. Il avait une de ces physionomies ouvertes qui ont donné naissance à ce mot si honnête et en même temps si naïf : *faire crédit sur la mine*. Né dans le village, quoique issu d'une autre partie du canton, il y exploitait une petite propriété qui suffisait à l'hivernage de quatre ou cinq vaches. C'était, comme on dit, un bon paysan. Depuis la mort de ses parents, il vivait avec une sœur qui devait se marier dans peu ; ses deux frères aînés étaient déjà établis.

Il constituait donc ce que l'on est convenu d'appeler un parti ; mais la tresseuse n'osait guère s'avouer des espérances que rien ne justifiait, d'autant plus qu'il était probable que le jeune homme se trouvait engagé ailleurs. Cependant par une coquetterie toute naturelle à une femme, il s'éleva au fond de son cœur un tout petit désir d'essayer sur ce *sujet* ce qu'un poète aurait nommé : le pouvoir de ses charmes.

Pour le moment, le gros Claude, le fils à M. le député, Alexandre à Pierre à Colas, et le fils à Catherine à Maïou furent relégués, en dépit de leurs qualités, au fond de la scène, tandis que Léon à Pierre du Per-

revuet, c'est ainsi qu'on appelait le défenseur de Marie, apparut près de la rampe avec tout l'éclat de la nouveauté.

III.

Quelques jours se passèrent sans apporter de changements dans la position respective de nos personnages. Bien qu'elle eût une confiance sans bornes en sa mère, la tresseuse n'avait pas jugé à propos de lui faire ses confidences ; car la pauvre veuve semblait plus triste que d'ordinaire.

Le travail aux champs avait pourtant l'avantage de la distraire. Il y a tant de charmes à vivre dans l'intimité de ce sol chaud et fécond, si reconnaissant des soins qu'on lui donne, si plein de bonne volonté, quand même on le néglige. La terre, cette mère nourricière, a bien des qualités que les hommes n'ont pas. On la foule aux pieds, on la déchire, on la broie, et elle prodigue ses caresses à celui qui l'insulte. Elle récompense les coups comme des caresses ; elle se tourmente, elle s'épuise à produire, et nul ne lui en sait gré. Quelle bonne mère que la terre !

Une recrudescence de douleur était donc venue frapper la veuve. Sa figure pâlie, ses yeux rougis annonçaient qu'elle avait pleuré. Elle semblait avoir redoublé de tendresse pour sa fille, et cependant celle-ci n'osait lui demander le sujet qui avait rouvert la source de ses larmes. La jeune fille s'ingéniait vainement à deviner ce secret ; elle faisait les suppositions

les plus étranges, mais rien ne venait confirmer ses soupçons.

Enfin un jour elle attrapa le mot de l'énigme. C'était un jour de marché. La veuve s'était rendue à Bulle pour y échanger l'ouvrage de la fille contre des provisions. Il tombait une de ces pluies fines et tièdes comme il en tombe au printemps. Marie avait transporté tous ses pots de fleurs sur la pelouse; elle avait baissé le couvercle de la grande cheminée de bois, elle avait congédié son chat, qui voulait profiter de ce temps favorable à la chasse aux mulots pour laquelle il avait une réputation bien méritée, et, après avoir jeté un coup d'œil sur la route de Bulle pour voir si sa mère ne venait pas, elle avait repris son travail.

Elle y était à peine depuis quelques minutes, lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Un homme entra. Marie ne put retenir un cri d'effroi, car l'inconnu s'était introduit de telle manière qu'elle n'avait pas entendu le bruit de ses pas.

— Ho ! faut pas t'épouvanter, petite. Suis pas un galant, dit-il avec un rire sec, et en supprimant le pronom devant la première personne du verbe, comme cela se fait souvent en patois.

Tout en prononçant ces mots, il prit une chaise, s'assit, déposa entre ses jambes le vieux bissac qu'il portait sur son épaule et attendit, les mains croisées sur son bâton recourbé, que la jeune fille voulût bien l'interroger.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-elle d'un ton presque effrayé.

— Rien, absolument rien ! répondit l'inconnu avec

un rire hideux, qui laissait voir de longues dents blanches.

— Mais enfin, que venez-vous faire ici? reprit la jeune fille de plus en plus inquiète.

— T'as le sang chaud, petite. Faut pas te fâcher, hé, hé!

— Encore une fois, que voulez-vous? dit Marie en se levant et en faisant mine de se diriger vers la porte, car elle avait peur.

— Ce que veux! Ça regarde ta mère et moi.

— Si vous êtes un ami de ma mère, dites-le; sinon j'appelle du secours.

— Pas besoin, ma chatte. Oui, oui, suis un ami de ta mère, un ami hé, hé, hé!

— Ma mère n'est pas là. Elle tardera peut-être longtemps.

— Attendrai.

Marie se rassit et reprit sa paille, tout en observant à la dérobée le singulier personnage dont la table seule la séparait. C'était un homme d'un certain âge, mais que son extérieur malpropre devait faire paraître plus vieux qu'il n'était réellement. Ses traits disparaissaient sous sa longue barbe inculte. On ne voyait que de petits yeux fauves comme ceux d'un chat, qui brillaient d'un éclat sinistre et ses longues dents blanches. Son costume était misérable: un vieux feutre défoncé, une veste de bure rapiécée en plusieurs endroits, un pantalon de toile primitivement blanche, mais noircie par l'usage, de gros souliers boueux; tout cela formait un ensemble repoussant de malpropreté et de misère.

Marie ne concevait guère comment cet individu pouvait être en relation avec sa mère : elle comprenait encore moins son impertinence dans une maison qui n'était pas la sienne, mais comme la veuve ne devait pas tarder à rentrer, elle jugea à propos de se tenir sur la défensive.

Elle tressait, à peu près comme les enfants chantent quand ils ont peur, pour se donner une contenance.

Le vieillard, le menton appuyé sur son bâton, la contemplait en silence, mais toujours avec un vilain sourire.

— T'es tout de même une *fierte* luronne ! dit-il enfin. Tu tresses comme la reine Berthe filait, hé, hé, hé ! Avec ça que t'es pas mal jolie. Pourrais bien *venir* amoureux, si n'étais pas trop vieux, hé, hé. Oui, oui, ta mère et toi, vous devez être des gens de bien. Un bon petit lopin de terre, une maison, de bons bras, pas de dettes, et qui sait ce que l'*autre* a laissé dans sa succession, hé, hé, hé !

— Si j'étais un homme, vous ne m'insulteriez pas longtemps ! dit la tresseuse en se jetant sur la porte. Mais je parviendrai bien à vous faire sortir d'ici !

Et elle ouvrit la porte pour s'enfuir. Au même instant la veuve parut sur le seuil.

— Qu'est-ce donc Marie ? Puis apercevant l'étranger : comment ? cet homme ici ! s'écria-t-elle en pâlisant d'indignation et d'effroi.

— Oui, oui, ici ma toute bonne. Vous ne m'attendiez pas, hé, hé, hé !

La veuve tomba comme anéantie sur une chaise.

— Marie, dit-elle à sa fille d'une voix suppliante ;

prends ce panier, porte-le à la cuisine et allume le feu.

— Ma mère ! si cet homme allait vous faire du mal ?

— Il n'y a pas de danger ; va seulement.

La tresseuse obéit, quoiqu'à regret et non sans jeter un regard menaçant au vieillard.

— Que me voulez-vous encore ? demanda la veuve quand ils furent seuls.

— Pas grand chose, hé, hé, hé, une bagatelle. Dois aller à la montagne garder les *mogeons* ; mais n'ai pas d'habits, pas de linge. Voudrais quelque chose des habits de l'autre, hé, hé !

— Mais je vous assure qu'il ne me reste plus rien, je vous ai tout donné.

— Sais bien, sais bien. Faut voir dans la grande armoire, du côté gauche. Il y a encore une veste. Quant aux chemises, n'en ai encore usé que sept, hé, hé.

— Mon Dieu, mon Dieu ! exclama la pauvre femme. Mais cet homme, c'est le démon !

— Peut-être, ma mignonne. Mais faut te dépêcher, n'ai pas le temps d'attendre.

La veuve se leva avec un gémissement, passa dans une petite chambre attenante, et revint bientôt avec les objets demandés. Elle pleurait à chaudes larmes.

Le vieillard, après avoir examiné tour à tour la veste et le linge, les glissa dans son bissac.

— Qu'attendez-vous encore ? reprit la veuve, voyant qu'il ne se levait pas. Vous m'avez dit que vous étiez pressé.

— Oui, oui, tout-à-l'heure. Faut pas t'impatienta, ma mie. Suis pas le diable, mais un parent éloigné,

hé, hé. Mais le cousin ne me donne plus d'argent, ai plus d'âme à lui vendre. Faut pourtant vivre. Faut donc me donner quelque chose pour du tabac, hé, hé.

— Mais je n'ai pas de l'argent, vous le savez bien ?

— T'as encore quelque chose dans la poche à droite. La fille à l'autre tresse bien, hé, hé, hé !

— Voilà quelques batz, dit la veuve avec un nouveau gémissement, à condition que vous ne remettrez plus le pied devant ma fille. C'est de son argent, il vous portera malheur !

— N'ai pas peur ! ricana le vieillard en serrant la monnaie. L'argent brûle pas. Adieu ! au revoir ma mie ! Faut pas tant penser à l'autre ; ça fait les yeux rouges, hé, hé !

La veuve, après le départ du diabolique vieillard, resta quelques secondes immobile sur son siège, la figure cachée dans ses mains. Elle paraissait accablée par la scène qui venait d'avoir lieu. Enfin elle leva au ciel ses yeux baignés de larmes en murmurant quelques paroles entrecoupées, parmi lesquelles on distinguait le nom de son mari défunt.

Quand Marie rentra, sa mère s'essuyait les yeux.

— Quel est donc ce vilain, ma mère, qui vous a fait pleurer ? Si vous aviez voulu, nous l'aurions bien chassé à nous deux, ou j'aurais appelé du secours.

— Ce n'est rien. D'ailleurs il est parti et ne reviendra plus.

— Ma mère, vous me cachez quelque chose. C'est bien mal, ça, de garder votre chagrin pour vous seule !

— Pourquoi t'affligerais-je inutilement ! Il vaut mieux que tu ignores ce qu'il y a de déplaisant entre cet homme et moi.

— Vous ne m'aimez donc plus ! Vous ne comprenez pas que depuis bien longtemps je cherche à deviner ce qui vous fait de la peine, et que votre réserve à mon égard me cause de mortelles inquiétudes ? Vous me traitez toujours comme une enfant, et pourtant je ne suis pas si faible que vous le croyez !

— N'insiste pas davantage pour le moment, je n'en puis plus. Va, il est déjà tard ; apporte le souper.

Le repas fut morne. Bien que le café fut aussi bon que d'habitude, que le pain de froment *fait soi-même*, comme on dit dans le pays, fût flanqué d'excellent beurre frais, ni la mère ni la fille n'eurent d'appétit. Elles étaient absorbées dans de sombres réflexions.

Comme la nuit approchait, la tresseuse sortit bientôt pour rentrer les pots de fleurs et fermer les huis de la maison. Elle appela vainement son chat, qui n'était pas encore rentré, et l'absence de ce petit ami augmenta sa tristesse. Elle alluma la lampe et se remit silencieusement au travail. Deux grosses larmes coulaient sur ses joues.

La veuve s'en aperçut.

— Marie, dit-elle d'une voix suppliante, t'ai-je fait de la peine ?

La jeune fille se mit à sangloter.

— Oh ! si vous saviez tout ce que cet homme m'a dit ! comme il a ricané au sujet de mon pauvre père ?

— N'y a-t-il donc point de justice au Ciel ! s'écria la veuve avec la véhémence du désespoir. Oh ! cet homme nous fera mourir toutes deux. Mon Dieu ! mon Dieu ! comment te dirai-je tout ce que cet homme m'a fait souffrir.

— Il y a donc bien longtemps que vous le connaissez ?

— Oui, bien longtemps ; dès avant mon mariage. Ce fut un jour de foire que je le vis pour la première fois. Mon père (que Dieu le mette en gloire) l'amena de la ville avec lui. C'était alors un homme d'environ trente ans, un beau parleur et qui paraissait avoir voyagé. Il se disait possesseur de certains secrets qui feraient la fortune de celui qui saurait les employer. Il savait mener la baguette pour découvrir les sources, les mines et aussi les trésors. Mon père était crédule ; il s'enticha follement de lui et de ses maléfices, il négligea ses travaux pour parcourir et fouiller avec lui différentes localités où l'on supposait des trésors cachés, comme les ruines de Montsalvens, le tertre de Montbarry, si bien que ses affaires se dérangèrent.

— Et personne n'était là pour l'avertir ?

— Mon Dieu non ! il n'avait de confiance qu'en cet homme. Mais ce ne fut pas là le plus grand malheur. J'avais vingt ans alors, j'étais gaie et jolie, quoiqu'il n'y paraisse plus guère maintenant. Mon père avait du bien, j'étais fille unique, et par conséquent un assez bon parti dans notre village. J'avais plus d'un *mart-chand* *, mais je les tolérais sans en aimer aucun ; je ne connaissais pas encore ton pauvre père (à qui Dieu fasse miséricorde !). Le sourcier me trouva de son goût ; il demanda ma main.

— Vous, ma mère, à cet homme !

— Attends. Mon père qu'il sut gagner par de belles promesses la lui accorda tout d'abord ; mais ma mère qui avait plus de religion, ne voulut jamais consentir

* Amoureux, prétendant.

à ce que je fusses mariée à un *vaudais* *, comme elle appelait l'étranger.

— Oh ! si le diable rit, il doit bien rire comme lui. Il faut bien qu'ils aient du commerce ensemble.

— Tout le monde le disait déjà. Aussi on se disputa souvent à la maison à propos de ce mariage. Mon père se mit alors à boire et mourut bientôt après, moitié par suite des chagrins que lui causèrent sa ruine et ses déceptions. Le sourcier fit de vains efforts pour m'avoir. Après avoir tout employé, jusqu'à la violence, il partit en me faisant d'effroyables menaces qui ne se sont hélas ! que trop réalisées. Un an après, je fis la connaissance de ton pauvre père, que Dieu bénisse ! à la *bénichon* du village. Je lui plus, il me dansa, il vint voir ma mère, et peu après nous étions mariés. Je fus bien longtemps sans revoir le sourcier. La première fois que je le rencontrai, ce fut quelques jours avant notre malheur. Il paraissait être dans la plus profonde misère. J'en eus presque pitié, mais il me fit de si horribles propositions que je levai la main sur lui. Tu sais comme il s'est vengé, car je suis bien sûre que c'est lui qui machina, comment ? je n'en sais rien, l'affaire épouvantable qui t'a ravi, à toi, un père, à moi, un époux.

— Si vous aviez tout conté au préfet !

— Mon Dieu ! comment prouver ? Et puis, il m'aurait tuée à mon tour. Il en est bien capable... Depuis, il est revenu quelquefois me demander des habits, du

* Vaudais, vaoudési, sorcier, sorcellerie. Ces mots viennent probablement des vaudois ou protestants du Piémont, dont l'hétérodoxie devait être représentée comme une machination de l'enfer.

linge, de l'argent, que je n'ose pas lui refuser de crainte de nouveaux malheurs. Oh ! ma pauvre fille ! si Dieu ne vient pas bientôt à notre aide, je crois que je mourrai de chagrin et de désespoir !

Les deux femmes pleurèrent longtemps ensemble ; puis la veuve embrassa tendrement sa fille, en lui recommandant d'avoir confiance en Dieu, et elles se séparèrent pour prendre du repos.

Le récit de sa mère avait fait une telle impression sur Marie, qu'elle eut presque peur quand elle se trouva seule dans sa chambre au premier étage. Elle avait une véritable fièvre. Elle souffla sa chandelle et se jeta tout habillée sur son lit ; mais elle ne put dormir. A chaque instant elle tressaillait, croyant voir briller dans la nuit les petits yeux et les longues dents blanches du sourcier.

Tout à coup, un léger bruit se fit entendre à sa fenêtre. Elle se leva sur son séant et sentit ses cheveux se dresser sur sa tête ; mais un miaulement plaintif la rassura ; c'était son chat qui revenait. Elle courut lui ouvrir. Le chat sauta gaiement dans la chambre. Au moment où elle allait refermer la croisée, elle entendit son nom prononcé à voix basse quoique distincte.

La peur la saisit ; elle ne répondit pas.

— Marie ! répéta la voix.

— Qui est là ! dit-elle enfin en avançant sa jolie tête entre les deux battants de la fenêtre. Un homme était debout près de la galerie.

— C'est moi, Léon. Prenez garde au sourcier, mais n'ayez pas peur, je veille sur vous.

A ces mots, le jeune homme tourna le coin de la maison et disparut.

IV

La jeunesse est confiante. L'idée seule que la maison venait d'acquérir un ami fidèle, suffit pour inspirer une certaine sécurité à la tresseuse. Elles n'étaient plus seules, sa mère et elle, à lutter contre cet être abject et dangereux, qui semblait être le mauvais génie de la famille. Un avocat actif, intelligent et dévoué épousait leur cause; elles pouvaient combattre à armes égales. Aussi la reconnaissance que Marie voua dans son cœur au noble jeune homme, le grandit-elle à ses yeux jusqu'à lui donner les proportions d'une providence terrestre, qui avait reçu de Dieu la mission de les défendre contre l'esprit du mal représenté par le sorcier.

Pour comprendre ceci, il ne faut pas oublier que la jeune fille avait dix-huit ans, que son âme novice s'épanouissait toute grande au vent printanier de l'amour, et que la solitude où elle avait vécu jusqu'alors, donnait à ses sentiments une exaltation dont une personne du *monde* n'eût pas été capable.

Si ce protecteur avait été un ami et non un amant, s'il n'eût eu que les avantages réels d'un homme mûr touché d'une compassion toute naturelle pour deux femmes abandonnées, au lieu de se revêtir de toute la poésie de la jeunesse, d'emprunter tout le charme romanesque et flatteur d'un dévouement personnel, il est

hors de doute que la jeune fille ne l'eût regardé que comme un homme honnête et généreux, que l'idée d'une injustice révoltait, et qui leur prêtait son appui comme il aurait aidé le premier venu à relever un char de foin versé au milieu de la route.

Rien, il est vrai, ne prouvait à la tresseuse que Léon aspirât à son amour ; mais tout le faisait deviner, et en particulier la circonstance qu'il s'était adressé à elle et non à sa mère pour lui recommander la vigilance. La jeune fille était trop femme, c'est-à-dire avait trop de perspicacité actuelle pour ne pas interpréter la chose ainsi, et de son côté, Léon eût pris un tout autre chemin, s'il n'eût voulu faire savoir à la tresseuse l'intérêt qu'il prenait à elle. Les jeunes gens se comprenaient donc parfaitement.

Aussi, lorsque Marie descendit le lendemain matin auprès de sa mère, était-elle presque joyeuse, malgré les émotions pénibles qu'elle avait éprouvées la veille. Fidèle aux recommandations qu'elle avait reçues de Léon, elle examina tous les huis de la maison, mais rien n'était dérangé.

La veuve se plaignait de n'avoir pas dormi.

— Il m'a semblé toute la nuit que l'on rôdait autour de la maison, dit-elle ; n'as-tu rien entendu ?

— Mais non, si ce n'est que mon chat est venu miauler à ma fenêtre vers onze heures.

— Voilà probablement ce qui m'aura dérangée. Je ne me trouve rien moins qu'à l'aise dans cette maison isolée. Qui sait ce que ce maudit nous prépare ?

— Toujours cet homme ! ma mère ; mais c'est donc votre cauchemar !

— Oui, mon cauchemar, c'est bien cela. Sa figure diabolique est toujours présente à mon idée. La nuit, le jour, je ne vois que ça.

— C'est à mon tour, ma mère, de vous recommander d'avoir confiance en Dieu ! J'ai un pressentiment que nous finirons par faire échouer les entreprises de ce malheureux.

— Puisses-tu dire vrai ! Mais que peuvent faire deux femmes énervées par la douleur contre la force du démon ?

— Oh, n'ayez peur ! J'ai été faible jusqu'à présent ; je n'étais qu'un enfant, je ne connaissais pas encore le danger. Dorénavant je ne me laisserai plus effrayer par ses vilains yeux et par son méchant rire. Oh ! je serai forte comme un homme quand il s'agira de défendre ma mère !

— Pauvre petite ! Ce n'est pas pour moi que je crains, va ! Que m'importe la vie, à moi qui suis vieille et cassée, qui n'ai plus d'espoir que dans l'autre monde. Mais c'est pour toi, ma fille, qui est jeune et belle. Marie, tu ressembles tant à ton père ! si je te savais à l'abri du danger, sous la protection d'un homme digne de toi, je mourrais contente.

— Ma bonne mère, ne vous laissez point abattre comme cela. Je n'ai jamais eu plus besoin de vos conseils et de votre amitié qu'en ce moment. Ayez bon courage, les larmes ne nous défendront pas. Il se trouvera peut-être des amis qui auront pitié de nous.

La veuve hocha tristement la tête. Elle ne partageait pas la confiance de sa fille, cependant elle la voyait avec plaisir, bien qu'elle l'attribuât à la présomption

de la jeunesse. Elle ne demandait pas mieux que d'espérer, la pauvre femme ! Les malheureux sont crédules, et les consolations de sa fille, quelques partiales qu'elles fussent, produisaient néanmoins une impression favorable sur son cœur habitué à dévorer silencieusement sa douleur.

Quelques semaines se passèrent sans amener aucun incident digne de remarque. Les jeunes gens ne s'étaient vu que le dimanche à l'église du village, et cela avait suffi pour faire remarquer aux commères que le jeune homme accordait une attention particulière à la jolie taille de la tresseuse, et que celle-ci, de son côté, mettait une certaine expression dans le coup-d'œil qu'elle adressait à Léon, lorsqu'en sortant de la messe elle passait devant le groupe des hommes qui, selon l'habitude, stationnaient devant la porte du cimetière, à l'ombre du grand platane. Léon cependant ne voyait dans ce regard qu'un remerciement de l'intérêt qu'il prenait à elle, mais les commères ne sont pas faites pour comprendre un sentiment quelque peu délicat. Selon elles, il ne peut exister entre un jeune homme et une jeune fille que des relations d'une seule espèce, et ces relations sont nécessairement condamnables.

Quoi qu'il en soit, la saison des foins était venue, une grande activité régnait dans la campagne, car des signes auxquels les paysans ne se méprennent pas, annonçaient que le temps, constamment beau jusque-là, ne tarderait pas à changer. Quiconque est tant soit peu familier avec la vie des champs, comprendra quelle importance on ajoute généralement, et surtout dans un pays où l'élève de cette belle et noble race de vaches gruyériennes est une des principales ressources

des habitants, à ce que les immenses récoltes de fourragé arrivent à la grange avec tout l'arôme et tout les sucs que la pluie ou une trop grande maturité leur enlèveraient. Aussi avait-on mis en réquisition tous les bras disponibles qui se trouvaient dans le village et encore ne suffisaient-ils pas !

C'était un beau spectacle que de voir dès les trois heures du matin tous ces faucheurs épars dans la vaste *fin*. Le grincement lent et mesuré de la faux dans les hautes herbes, le bruit strident de la pierre à aiguiser sur la lame d'acier, les chants de l'alouette, les joyeux propos des faneurs, tout cela formait un concert plein de vie et de charmes. Ajoutez-y la splendeur du paysage, le beau soleil de juin qui se lève sur les montagnes, la rosée qui scintille sur les plantes, le parfum de l'herbe coupée, les caresses vivifiantes de la brise du matin, et dites si ce n'est pas là une belle page de l'album inépuisable de la nature !

Un peu plus tard, la scène change : voici venir les faneuses avec leurs frais costumes et leur humeur riieuse. Elles apportent le déjeuner. On se rassemble en groupes sur l'herbe tendre, et chacun satisfait son appétit. Puis, le repas terminé, les hommes allument la pipe et reprennent leurs faux ; les femmes s'arment d'une fourche légère et commencent à étaler sur le champ l'*andin* amoncelé par le faucheur. On rivalise d'ardeur et de mots piquants ou joyeux. Mais c'est bien autre chose le soir, lorsqu'il s'agit de charger sur les grands chars le foin soigneusement travaillé pendant la journée et réuni en longues trainées par les faneuses. Le maître s'empare de la grande fourche à charger ; la plus adroite des femmes monte sur le char, car c'est

tout un art que de disposer régulièrement et solidement ce lourd édifice de fourrage ; une autre s'occupe à ramener avec le râteau ce que les grandes dents de la fourche ont laissé échapper, tandis qu'un gamin alerte, une branche de coudrier à la main, retient le cheval et fait de vains efforts pour le défendre des mouches. Quels cris d'effroi, quels joyeux éclats de rire, lorsqu'une sauterelle impertinente s'en va, comme la souris de la fable, hasarder une reconnaissance en pays ennemi !

Cependant le changement de température que l'on pressentait, arriva avant qu'on eût eu le temps de terminer la récolte. Un jour, la bise, qui jusque là avait maintenu la sécheresse, tomba. Le baromètre répondit par un profond salut au doigt qui le consultait. Il fumait dans les cuisines, les forêts devenaient d'un vert plus foncé, et de légers nuages flottaient derrière le Moléson.

Dans l'après-midi, ces nuages grandirent, et la chaleur devint étouffante. Tout le monde se précipita dans les champs pour enlever le fourrage sec, avant que l'orage éclatât. C'était un immense brouhaha, qui ne ressemblait pas mal à l'agitation d'une fourmilière dont un sot gamin vient de renverser le cône si péniblement bâti.

La tresseuse observait de sa fenêtre les progrès de l'orage et admirait l'activité des faneurs, lorsque tout-à-coup une exclamation involontaire sortit de sa bouche.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda sa mère.

— N'est-ce pas Léon du Perrevuet avec sa sœur

qu'on voit là-bas à la *Pellaousa*? * Ils sont seuls ; ils ne parviendront jamais à recueillir leurs deux chars avant la pluie. Si nous allions leur donner un coup de main ?

— L'orage est-il donc si près ? dit la mère qui ne voyait dans la proposition de sa fille que le désir de rendre service, mais qui paraissait douter que leur offre fût bien accueillie.

— Sans doute. Voyez le Moléson a mis son grand chaperon **. Et, tenez ! voilà qu'il commence à tonner.

En effet, le roulement sourd du tonnerre retentit dans les échos de la montagne.

— Mais oui ! je crois que ce serait leur rendre un bon service. Va prendre nos râdeaux, je ne fais que fermer la porte et je te suis.

La jeune fille ne se le fit pas répéter deux fois, et deux minutes après elle était auprès des faneurs.

— L'orage s'approche, vous ne serez peut-être pas fâchés d'avoir un bras de plus, dit-elle en rougissant à Léon et à sa sœur, tout en se mettant à l'œuvre.

— Merci de l'obligeance ! répondit la sœur un peu sèchement.

— Vous nous rendez un bon service, gracieuse ! se hâta d'ajouter Léon, enchanté de la bonne volonté de la tresseuse. Nous aurions eu de la peine, nous deux, à mener notre besogne à bonne fin. J'ai grand'peur que nous ne soyons rincés.... Oh bien ! voici encore votre mère ! Cette fois-ci, nous sommes des bons, et nous pouvons nous moquer de l'orage.

* Nom d'une pièce de terre.

** Figure paysannesque, pour dire : est entièrement couvert. Le petit chaperon au Moléson est signe de beau temps.

En effet, la besogne avançait rapidement. Quand les premières gouttes de pluie tombèrent, Léon mettait la presse au second char.

— Diable ! dit-il, on ne trouve pas tous les jours des ouvrières comme vous ! on dirait que vous n'avez jamais rien fait que *mener* le râteau.

— Mon Dieu ! répondit Marie, c'est tout simple ; c'est une des choses qu'une femme doit connaître à fond.

— Ah ça ! vous viendrez goûter avec nous ! ajouta la sœur de Léon d'un ton plus bienveillant.

— Merci, merci ! dit la mère ; vous badinez, je crois. Il nous faut retourner à la maison ; les portes sont à peine fermées, et puis il ne vaut pas la peine que nous vous importunions pour un petit coup de main dans un moment semblable.

— N'insiste pas, ma sœur, dit Léon, qui comprenait mieux les scrupules de la veuve. Ça se trouvera déjà. Dites-moi donc, avez-vous déjà reloué votre terre pour l'année prochaine.

— Non, pas encore.

— Eh bien ! je passerai chez vous un de ces jours. Nous pourrions peut-être nous arranger.

— Pardi ! autant vous qu'un autre. Passez quand vous voudrez.

— Ainsi, au revoir ? Merci encore une fois de votre aide.

— Il n'y a pas de quoi. Au revoir !

Marie et sa mère se hâtèrent de rentrer au logis, pendant que Léon ramenait ses chars au village. L'orage s'était déclaré, de larges gouttes de pluie tombaient avec bruit sur les bardeaux des toits.

— Ma foi ! dit Léon à sa sœur, sans l'aide de ces deux braves femmes, je crois que nous serions arrivés trop tard. Elles nous ont rendu là un fier service.

— Je ne m'attendais guère, répondit la sœur, à les voir venir. Il y a encore du bon dans ces gens-là.

— Et du joli ! Marie est à coup sûr la plus gentille gracieuse du village. As-tu vu comme le râteau lui va bien à la main ? Ça doit être une fameuse femme de ménage !

— Oui.... je crois. C'est bien dommage. Elle m'a l'air d'une tout honnête personne.

— Dommage ! Et de quoi ?

— De quoi ? Et, mais, son père !....

— Eh pardi ! quand son père eût été coupable, et j'ai mes raisons pour en douter, est-ce que ça doit retomber sur la fille ? Ne peut-elle pas être honnête tout comme une autre ?

— Diantre ! que de chaleur ! En serais-tu amoureux par hasard ?

— Qui sait ? Elle est assez jolie pour ça.

— Allons donc, tu veux rire.... Mais.... j'y pense. J'ai entendu souffler quelque chose de semblable parmi nos voisines. Ne t'es-tu pas disputé à son sujet avec des commères qui prenaient de l'eau à la fontaine ? Ma foi ! je crois même que le conseil communal s'en est occupé !

— Peuh ! je me fiche bien de cette collection d'*albinos** jaloux et intéressés qui ne sauront jamais que gruger le bien des pauvres *yaya*** qui les ont nommés.

* Imbéciles.

** Un homme qui répond oui à toutes les questions. Les Grué-

Un tas d'imbéciles qui n'imaginent rien de plus beau que de parader, les jours de fête, à la procession, avec leurs grosses pattes rouges, enfermées dans des gants de coton blanc. Oh ! ils sont jolis leurs conseillers !

— Jolis ! soit ; mais qu'est-ce que ça te fait, à toi qui n'est pas de l'endroit ? Et qu'a de commun cette fille avec tes affaires ?

— Devais-je donc la laisser vilipender par cette vieille mégère pétrie d'arrogance et de malpropreté, parce que son mari fait, comme elle dit, partie de l'autorité locale ? Est-ce qu'elle a fait du tort à quelqu'un, cette jeune fille ?

— Non, pas que je sache. Mais tu as intérêt à ne pas te chamailler sans cesse avec le conseil.

— Ce n'est pas moi qui ai commencé. Pourquoi nous tracassent-ils sous prétexte que nous ne sommes pas de l'endroit ?

S'il est des habitants qui fassent tort à la commune, qu'ils les renvoient, mais qu'ils ne molestent pas ceux qui paient leurs contributions et se conduisent honnêtement. Je ne laisserai point passer une occasion de les vexer, jusqu'à ce qu'ils mettent fin à leurs injures. Et puisque ça les fait enrager que je m'intéresse à cette jeune fille, je ne cesserai pas de prendre son parti, et dès demain je louerai leur terre, dussé-je la payer trop cher, uniquement pour faire crever de dépit le *Boiteux*, qui est un des leurs.

riens sont trop *welches* pour aimer beaucoup les Allemands. D'un monosyllabe qui revient fréquemment dans leur conversation, ils ont fait un substantif qui signifie un sot, un homme stupide.

— Oh, ben oui ! ça va être du joli ! en attendant, je m'en vais préparer le goûter.

— Et bien, fait vite pendant que j'enrange les chars. Nous les déchargerons après goûter.

V

Pendant nombre de jours, le temps ne cessa pas d'être mauvais, ce qui interrompit les nombreux travaux de la saison. C'était un ennui mortel pour les villageois, qui sentaient leurs récoltes endommagées, et se voyaient condamnés à l'inaction en un moment où ils n'avaient pas une minute à perdre. Après le gouvernement du bétail, occupation régulière, mais insuffisante, de chaque jour, on les voyait aller de maison en maison, la pipe à la bouche, le nez au vent, frappant à tous les baromètres, épiant avec inquiétude le moindre pronostic d'une température plus favorable. Mais rien ne bougeait, que la pluie qui tombait, tombait avec un flegme désespérant. On ne s'abordait qu'avec des plaintes et des imprécations contre le temps.

Jean le meunier, qui avait besoin d'eau, disait qu'on en avait au moins pour quinze jours. Les nuages étaient bas et compacts, la pluie tombait fine et régulière, le vent était faible, les corbeaux faisaient le matin un tintamarre d'enfer et, plus que ça, le rhumatisme du vieux Gourgon, le meilleur indicateur qu'on eût six lieues à la ronde, était à son apogée ; donc il devait pleuvoir au moins quinze jours.

Nicolas le fermier, qui ne savait jamais profiter du

beau temps, prétendait au contraire que le baromètre de M. le curé *échappait* de monter ; que les pierres de leur corridor ne suintaient pas comme elles avaient l'habitude de le faire lorsque le mauvais temps devait se prolonger ; que l'almanach de Berne et Vevey annonçait le beau, que la lune allait entrer dans un nouveau quartier et chasserait la pluie ; enfin que le vieux Gourgon était une vieille patraque. Il prédisait le soleil pour le troisième ou quatrième jour au plus tard.

— Que le diable vous emporte avec votre almanach et votre vieux Gourgon ! disait Manuel le cordonnier. Nous aurons la pluie jusqu'à ce qu'il fasse beau , à moins que M. le curé n'ordonne des prières publiques. Alors les vieilles filles de la congrégation obtiendront sans doute du bon Dieu qu'il nous rende son soleil dans six ou huit semaines. Faut pas nous épouvanter, il reviendra bien une fois, ne fût-ce que pour me faire vendre quelques paires d'escarpins.

Léon, de son côté, paraissait maussade et préoccupé. Sa sœur en accusait le temps, et s'efforçait de prendre en patience les brusques monosyllabes qu'elle recevait en réponse à ses questions, toutes bienveillantes qu'elles fussent ; mais le jeune homme semblait ne pas comprendre cette rare indulgence. Il était en proie à une lutte intérieure et il avait un de ces accès de misanthropie qui ne sont point étrangers même aux caractères les plus gais.

L'image de Marie s'était gravée dans son cœur peut-être plus profondément qu'il ne l'aurait désiré. Il venait de découvrir que son amour devenait sérieux, et il commençait à en craindre les suites. On a beau dire,

le mariage est un point cardinal dans la vie d'un homme.

A ses yeux, Marie avait tout ce qu'un honnête paysan pouvait exiger de la femme qu'il destine à devenir sa compagne et la mère de ses enfants. Aux yeux du public, elle avait un vice originel qui éclipsait toutes ses vertus, celui d'être née de tel homme et non point de tel autre. L'idée que sa femme, que ses enfants pouvaient être exposés à ces grossiers quolibets que l'envie et la haine daignent seules ramasser dans la boue de la passion, désolait son cœur fier et sensible. Et cependant il se sentait attendri, attiré par cette douce et mélancolique figure de jeune fille. Le sceau de réprobation qui pesait sur elle ne la rendait que plus intéressante, en lui prêtant l'indicible poésie de la douleur; et la lutte qu'il aurait à soutenir avec le monde, alléchait son caractère énergique, qui lui faisait aimer la contradiction.

Enfin l'amour l'emporta.

— Les gens diront ce qu'ils voudront ! pensait-il. Ce n'est pas pour les autres qu'on se marie, c'est pour soi. Que son père soit innocent ou coupable, peu m'importe, elle est honnête, elle me plaît, au diable les mauvaises langues !

C'était une excellente nature que ce jeune paysan. Il avait peut-être un peu la rudesse des gens de sa condition; mais il avait aussi le sentiment de sa valeur personnelle; la jalousie de son indépendance, et ce respect pour le point d'honneur qu'on a condamné trop sévèrement et qu'on retrouve avec plaisir parmi la plupart des habitants de la Gruyère. Ils pèchent peut-

être contre l'humilité chrétienne, mais du moins ils dédaignent la bassesse.

La victoire que son cœur venait de remporter sur l'opinion publique, lui rendit sa tranquillité d'âme et ce besoin d'activité qui était un des côtés de son caractère. Comme il pleuvait toujours et que la besogne ordinaire manquait, il s'occupa de remettre en état les outils et les instruments qui pouvaient avoir souffert des fatigues de la campagne. Tous les paysans manient, plus ou moins bien sans doute, la hache, le ciseau, la scie, le rabot et le couteau. Ils sont tour à tour menuisiers, charpentiers, charrons, vanniers, selliers, voire même autre chose; mais un auxiliaire dont ils ne peuvent se passer, c'est le forgeron.

Aussi les gens soigneux s'empressaient-ils de profiter du répit que leur faisait la pluie pour apporter, qui une pioche ou une bêche, qui une fourche ou une faux au Vulcain du village. Les désœuvrés qui cherchaient à tuer le temps, ne manquaient pas non plus; de sorte qu'il y avait encombrement.

Au moment où Léon arriva, le forgeron était occupé à ferrer une robuste jument, dont la vivacité paraissait inspirer quelques craintes. Le propriétaire, vieillard encore vert, lui tenait le pied, secondé de quelques paysans. Comme l'ouvrier était adroit, l'opération se passa sans accident.

— Elle est un peu vive, dit le vieillard en passant sa large main dans la crinière de la bête, mais c'est une excellente jument. Je voudrais bien pouvoir la garder, car c'est moi qui l'ai élevée. Malheureusement j'ai besoin d'argent, et à la prochaine foire, il faudra que je m'en débarrasse.

— Oui, votre eau vous cause bien des frais. Par bonheur que vous avez des écus au *garde-robes**. Est-ce que vous n'avez pas retrouvé votre source ?

— Mon Dieu, non. Voilà à peu près vingt mille pieds de terre que nous mettons sens dessus dessous, et nous ne retrouvons rien. On dirait que le diable s'en mêle.

— Vous en avez déjà mangé des journées ! C'est mon idée à moi que vous n'avez pas creusé du bon côté !

— Peuh ! c'est facile à dire après coup. Mais toutes les apparences indiquaient ce côté-là. C'est un guignon ; il n'y a rien à faire qu'à continuer, si nous ne voulons pas perdre tous les frais que nous avons faits jusqu'à présent.

— Eh ! si vous faisiez mener la baguette ? ça vous a réussi une fois.

— Il ne faut jamais tenter le bon Dieu ! dit le vieillard en hochant la tête. Ça nous a réussi une fois, mais nous l'avons payé chèrement. Quand on veut mourir tranquille et sans remords, il ne faut pas avoir à se reprocher d'avoir donné la main au démon.

— Bah ! si le bon Dieu a permis que la baguette ait cette vertu, c'est pour qu'on s'en serve. Ça ne fait de tort à personne.

— Il n'y a pas moins du maléfice là-dedans. La baguette, c'est l'instrument, mais celui qui la mène, c'est le diable. Mon frère, que Dieu le bénisse ! serait mort plus tranquille, s'il n'avait jamais eu à faire avec certain individu que vous connaissez tous.

* Grande armoire où les paysans tiennent leur linge et souvent leur argent.

— C'est vrai, ça; c'est un drôle de corps que ce sourcier.

— Il a beau en savoir long, il n'a pas fait fortune.

— Hum! s'il voulait! C'est un malin, allez! Il a peut-être plus d'argent à lui tout seul qu'il n'y en a à la banque hypothécaire.

— Faut se méfier des gens qui se cachent. Je n'ai pas bonne opinion de lui.

— Ah ça! est-ce bien vrai ceci? Je me suis laissé dire que lorsqu'on avait volé cet argent à votre frère, il avait fait venir le sourcier et que celui-ci, après avoir mené la baguette, avait su lui dire où se trouvait l'argent, combien il y en avait, qui l'avait pris et enfin comme cela s'était passé.

— Ta, ta, ta! dit Léon, qui prêtait un vif intérêt à cette conversation. Ce serait bien drôle qu'une branche de coudrier eût comme ça plus d'esprit que les hommes. Il est vrai que celui qui tient le manche fait aller la cognée où il veut!

— Hum! Dieu est puissant, mais le diable aussi!

— Oui, oui! le diable y est bien pour quelque chose, à mon avis, dit le vieillard, et il est bon quelquefois de retenir sa langue.

Puis il détacha sa jument et quitta la forge, sans doute pour n'avoir pas à éluder des questions qui pouvaient devenir compromettantes pour son frère défunt.

Ce brusque départ ne faisait pas l'affaire de Léon. Un intérêt puissant le portait à éclaircir l'histoire mystérieuse de ce vol dont beaucoup avaient eu peine à comprendre la fatale issue, et surtout les relations que le sourcier entretenait avec la mère de la tresseuse;

car différentes choses qu'on lui avait rapportées de cet homme le lui rendaient fort suspect.

En voyant partir le vieillard, une idée subite lui vint. Il remit son outil au forgeron en le priant de s'en occuper au plus tôt, et il s'éloigna dans la direction que l'autre avait suivie, décidé à le faire parler.

Il eut bientôt atteint le vieillard, qui était forcé de mesurer son pas sur celui de la bête, mais il ne savait trop comment entamer la question.

— Vous avez envie de vous défaire de votre cavale ? lui dit-il en l'abordant. Je ne suis pas très content de celle que j'ai, et comme elle est d'un prix moindre que la vôtre, je ne suis pas embarrassé de la placer. Je pourrai peut-être vous épargner la peine de conduire la vôtre à la foire.

— Ça m'irait parfaitement, dit le vieillard. Je te garantis que c'est une excellente bête.

Il allait, selon l'usage, commencer le panégyrique intarissable de la cavale qu'il avait élevée lui-même, lorsque Léon l'interrompit.

— Nous en reparlerons dimanche, lui dit-il. Maintenant j'aurais une autre chose à vous demander. Est-ce que ce qu'on a dit du sourcier dans l'affaire du vol en question est bien vrai ?

Le vieillard fronça le sourcil. Cette demande lui était évidemment désagréable. Il chercha à deviner dans la physionomie ouverte du jeune homme quelle pouvait être son intention.

— As-tu intérêt à le savoir, toi ? demanda-t-il.

— Pas pour le moment. C'est que c'est un malin, ce sourcier. Une fois que j'ai passé au chalet et que je

lui avais fait boire de la gentiane*, il m'a blagué de sources, de mines, de trésors, de toutes sortes de choses, qu'il pouvait découvrir au moyen de sa baguette. Je voudrais bien savoir si c'est vrai.

— Vois-tu, mon ami, si tu veux me permettre de te donner un conseil, c'est de ne pas fourrer ton nez dans les affaires des autres, et de ne pas te laisser aller aux manigances que le sourcier pourrait te proposer.

— Oh ! qu'est-ce que ça me fait ? Je ne crois pas aux trésors, moi, pas plus qu'aux revenants ! Je voudrais seulement savoir si ce qu'on dit du sourcier est vrai.

— Il y a bien des choses mystérieuses dans le monde et qui ne sont pas naturelles, et la baguette....

— Vous y croyez donc, vous, à la baguette ?

— Oui, j'y crois. Elle m'a fait voir des choses auxquelles je n'aurais jamais osé penser.

— Dans cette affaire de vol, par exemple ? dit légèrement Léon, en considérant le cheval d'un air d' amateur.

— Eh bien, oui ! puisque tu tiens tant à le savoir, dit le vieillard, qui cédait au plaisir de faire une leçon. N'est-ce pas que c'est une belle bête ?

— Oui ma foi ! Mais comment est-ce allé cette histoire ?

— Ma foi ! je crois que les enfants du village en savent plus que moi ; c'est pourquoi je puis bien te raconter ce qui s'est passé, sans porter préjudice à personne ; mais je t'assure que je n'aime pas en parler.

* Eau-de-vie que l'on tire de la gentiane.

C'est allé comme ceci : tu sais qu'on nous avait volé trois cents francs. Ils étaient dans un bissac bleu au *garde-robres*. Nous n'avions aucun soupçon. Mon frère ne sachant comment faire eut la malheureuse idée d'accepter la proposition que lui fit le sourcier, avec lequel il avait déjà fait des affaires à cause de notre conduite d'eau au Pré-d'Avril. L'individu mena sa baguette, et dénonça vous savez bien qui. L'argent devait être dans le même bissac, dans une armoire à blé, à la chambre de derrière de la maison d'en haut. La justice informée se rendit sur les lieux. On fit ouvrir la chambre ; l'armoire, le bissac bleu, l'argent, rien n'y manquait. Tout ce que la baguette avait dit était exact. Mais si nous avions su que la chose prendrait cette tournure, nous aurions mieux aimé perdre notre argent que de mettre dans le malheur une famille honnête jusque là. Mon frère le regrettait encore sur son lit de mort ; aussi, aimerais-je mieux périr que de recourir encore à ce sourcier.

— Diable ! c'est une vilaine histoire, dit Léon quand le vieillard eut terminé. Il y a bien sûr de la sorcellerie dans cette baguette !

— Oui, oui ! Ne va pas te lancer avec cet homme. Il t'en arrivera malheur. Tu vois bien que la source qu'il nous avait fait trouver, nous l'avons perdue. Presque chaque année depuis lors, nous avons dû *mettre au creux* quelque pièce de bétail. Oh ! le Gardien des capucins nous l'a bien dit, quand il est venu assister mon frère. C'est un grand péché que le maléfice !

— Comment se fait-il que le diable n'emporte pas ce sourcier, qui est l'auteur de tout le mal ?

— Faut pas douter de la justice de Dieu. Son jour viendra comme le nôtre.

— Eh bien donc, à dimanche, dit Léon en enjambant la haie. Il faut que j'aille voir là-bas si les taupes n'ont pas trop travaillé pendant cette pluie.

— A dimanche ! dit le vieillard. C'est une excellente bête, je te la garantis. A propos.... Tu ne diras rien de ce que je t'ai raconté. Je n'aime pas qu'on en parle.

— Faut pas avoir peur. Au plaisir !

VI

Léon ne fit que jeter un coup-d'œil rapide sur la surface fraîchement rasée de son pré. C'était le même où, quelques jours auparavant, la tresseuse et sa mère étaient venues lui offrir leur assistance.

Cette pensée lui fit oublier pour un instant les taupes et leurs nuisibles travaux. Il leva les yeux vers la colline où la vieille maison était accroupie sous son large toit, comme une grande tortue sous son écaille. L'œil n'y apercevait aucun signe de vie. Tout était fermé, même le couvercle de la cheminée ; cependant son cœur devinait derrière la fenêtre du rez-de-chaussée la blanche jeune fille dont il avait admiré dernièrement la gracieuse activité sur le champ même où il se trouvait.

Elle tresse, la petite abeille, et peut-être elle soupire ! pensait-il. Car elle est seule, enviée et méprisée tout à la fois. Elle n'a d'amis que son chat et sa

mère, dont l'amour est bien triste, et peut-être bien faible contre les entreprises de ce damné sourcier. Qu'est-ce qu'il à donc à faire dans cette maison ce coquin là? Il est mêlé à tout ce qui la concerne et même à cette affreuse histoire qu'on vient de me raconter! Qu'est-ce qu'il y a là-dessous? Jamais une plainte ne s'est élevée contre la veuve et sa fille, et cependant les visites de cet homme?... Il y a là de quoi perdre la tête. Il faut pourtant que j'aie la clef du mystère!

Il se souvint alors qu'il avait promis à la veuve de passer chez elle pour traiter de l'amodiation de sa terre. Il résolut d'y aller à l'instant même, et se dirigea vers la maison en faisant un léger détour pour ne pas faire trop remarquer sa visite.

Malgré son assurance, le cœur lui battit un peu quand il passa ce seuil condamné par le préjugé. Il frappa à la porte. Ce fut la voix mélodieuse de la jeune fille qui prononça le mot d'usage.

Marie tressait en effet. Elle était seule. Elle rougit un peu quand le jeune homme entra. Était-ce plaisir ou surprise?

— Ce n'est que moi. Bonjour gracieuse! dit Léon. Vous allez toujours bien, comme je vois.

— Merci gracieux. En effet, je me porte bien, et vous-même?

— Pas mal, pas mal, sauf que la pluie ne me met pas précisément de bonne humeur. Mais après la pluie, le beau temps, comme dit le proverbe. Ça reviendra.

— Oui, il fait un temps fâcheux pour ceux qui ont beaucoup à faner. Quant à nous, le mauvais temps

ne nous fait pas grand'chose, cependant j'aime bien à voir le soleil et puis il ne faut pas penser seulement à soi-même.

— C'est signe d'un bon cœur, gracieuse. Mais je venais pour parler à votre mère, vous savez pour l'amodiation de votre terre. Est-ce qu'elle n'est pas à la maison ?

— Non ! aujourd'hui elle *fait au four*. Mais je pense qu'elle n'en aura pas pour longtemps. Et, au surplus, je pourrai aller la chercher.

— Non, non, faut pas vous déranger, gracieuse ; je puis revenir.

— Oh ! elle rentrera peut-être bientôt. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir ; ou bien êtes-vous pressé ?

— Oh ! non, pas précisément, répondit Léon en s'asseyant assez près de la jeune fille. Dites-moi donc qu'avez-vous pensé de moi, l'autre soir, lorsque vous m'avez vu si tard sous votre fenêtre ?

La tresseuse rougit beaucoup et elle répondit sans lever les yeux :

— A quoi j'ai pensé ? Mais.... j'ai pensé que vous vouliez tout simplement me donner un avertissement utile. Je vous remercie beaucoup, car je vous suis redevable pour plus d'un bon office.

— Vous croyez donc que j'en aurais fait autant pour la première personne venue ?

— Mon Dieu ! ne m'accuseriez-vous pas d'orgueil si j'avais d'autres prétentions ?

— Vous n'avez pas supposé que j'avais peut-être une intention particulière, que vous m'aviez peut-être

inspiré de l'amitié, que je vous voulais du bien, beaucoup de bien, plus qu'à tout autre?...

— Mon Dieu ! vous savez bien quelle est notre position ; combien nous sommes délaissées ! Comment pourrais-je oublier qui vous êtes et qui je suis ?

La jeune fille paraissait émue en prononçant ces paroles, sa voix tremblait fortement, ses yeux étaient humides ; un profond soupir s'échappa de sa poitrine oppressée.

Léon, presque aussi tremblant lui-même couvrait du regard la figure agitée de la tresseuse.

— Marie ! dit-il après une pause, et en prenant la main de la jeune fille. Voulez-vous croire à mon amitié* ?

La main de Marie trembla dans celle de Léon, une larme perla au bout de ses cils.

— Je suis une pauvre fille, murmura-t-elle. Ne cherchez pas à me tromper !

— Dieu m'en garde ! dit Léon en portant la main qu'il tenait à ses lèvres.

La tresseuse la retira brusquement.

— Ma mère ! s'écria-t-elle.

Léon tressaillit. Mais c'était une fausse alerte, provoquée par la virginale pudeur de la jeune fille.

Le paysan comprit cette exquise délicatesse. Il y eut quelques instants d'un silence pendant lequel chacun savourait le charme de cette mutuelle expansion. Ce demi-aveu avait fait sur leur cœur l'effet du vent d'avril sur la glace. Le sentiment l'emportait sur la con-

* Le mot d'amour n'existe pas dans le dialecte du pays.

trainte et un accès d'heureux étonnement s'était emparé d'eux. Enfin le jeune homme reprit la parole :

— Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas, Marie ? Je vous le répète, je vous veux beaucoup de bien, à vous et à votre mère, et un jour viendra où je vous le prouverai.

— Vous me l'avez déjà prouvé en deux circonstances que je n'oublierai pas. C'est bien beau à vous de prendre ma défense, quand tout le monde s'accorde pour nous mépriser.

— Ne parlons plus de cela. Je n'ai fait que ce que je devais et je le ferai encore. N'oubliez pas que vous avez en moi un véritable ami.

— Mon Dieu ! nous en avons bien besoin pour nous défendre des poursuites d'un ennemi que vous paraissiez bien connaître.

— Ah ! oui. Le sourcier n'est-ce pas ?

— Dites plutôt le démon. Si vous saviez quelle malice infernale il y a dans cet homme-là !

— Je m'en doutais. Mais au nom du bon Dieu, qu'est-ce que cet homme vient faire ici ?

— Ne le savez-vous pas, vous qui êtes venu me prévenir contre lui ?

— Tout ce que je sais, c'est que cet homme est un mauvais sujet, qu'il ne vaut pas la corde pour le pendre ; qu'il vous arrivera malheur si vous lui laissez remettre le pied dans cette maison, aussi vrai que je lui casserais la tête si je le rencontrais en certains moments.

— Mon Dieu ! si vous saviez tout ! Cet homme, c'est pour nous le loup qui rôde autour de l'agneau, celui qui a causé la perte de mon grand-père, celui qui

a mis tous les malheurs dans notre maison, celui qui fera mourir ma mère, car elle l'a dit plus d'une fois, il la fait mourir !

— Mille tonnerres ! quand je le tiendrai, celui-là ! Il me semblait que je le sentais et que je voyais courir la malice du diable dans sa barbe ! Le vieux gredin ! Il ne perdra rien pour attendre. Ah ça, Marie, si vous avez confiance en moi, faut me dire tout ce que vous savez. Puisqu'il vous fait enrager, faut lui couper les griffes.

— Non, Léon, non ! Il ne faut pas vous mettre sur le chemin de cet homme ; il vous fera du mal, vous l'avez dit vous-même, il vous arriverait malheur ! Nous avons supporté cette croix jusqu'à présent, nous irons bien jusqu'à la fin. Le bon Dieu est juste, il ne nous abandonnera pas.

— Le bon Dieu ! le bon Dieu ! sans doute, mais puisqu'il l'a laissé faire jusqu'à présent. Il ne commande pas de ne rien faire. Non, il faut l'arrêter cet homme, quand ce serait le diable, ce dont je doute fort. Oui, Marie, il faut en finir avec lui ; il faut tout me dire et puis me laisser faire.

— Mon Dieu ! il vous arrivera malheur, et vous ne nous sauverez pas.

— Marie ! répondit Léon avec un accent de reproche ; vous n'avez donc pas confiance en moi ?

— Si fait, mon Dieu ! mais s'il vous arrivait du mal !

— Allons, je serai prudent. Il n'est pas si terrible, ce sourcier ! et puis nous verrons quand je saurai ce qu'il y a. C'est que je ne dormirai point que je ne le sache ! Marie, c'est pour votre bonheur et le mien, dites.

Léon avait repris la main de la jeune fille et la serrait dans les siennes. Elle ne put tenir devant cette marque silencieuse de dévouement et devant le regard suppliant du jeune homme. Elle lui raconta tout ce qu'elle savait du sourcier et que le lecteur connaît déjà. A mesure que la jeune fille avançait dans le récit des persécutions odieuses du sourcier, Léon respirait plus à l'aise, comme si on lui eut enlevé successivement un grand poids qui aurait pesé sur sa poitrine. Le mystère qui couvrait les visites du sourcier était découvert. La veuve ni sa fille n'avait rien à se reprocher ! Cette pensée agit sur son cœur comme la brise du matin qui chasse les nuages du ciel. Il sentit augmenter son amour pour la jeune fille en proportion de sa haine pour l'auteur du dangereux complot dont ces pauvres femmes paraissaient être victimes. Il jura sur sa part du paradis qu'il arracherait le masque à l'infâme vieillard.

Ce n'était pas chose facile, et un peu de réflexion lui fit comprendre que l'emportement ne servirait de rien, si ce n'est à amener de nouveaux malheurs sur des têtes qu'il affectionnait autant que la sienne propre. Il vit qu'il fallait agir de ruse et cette tactique n'allait pas à son caractère impétueux et irritable.

— Oh ! disait-il à Marie, si j'étais seul en jeu, j'aurais bientôt fait ; j'irais le trouver dans son chalet et je lui ôterais pour jamais l'envie de mettre son nez par ici. Mais ce n'est pas ça. Je veux en tirer autre chose ; j'ai mon idée au sujet du malheur de votre pauvre père.

— Léon, je vous en supplie, ne parlez plus de cette

affreuse histoire ! s'écria la jeune fille en pleurant et en joignant les mains.

— Pauvre petite ! reprit le jeune homme dont le cœur s'attendrit subitement. Va, tu es un bon et noble cœur. N'aie pas peur, tu n'auras pas à te plaindre de moi. Pour en revenir au vieux, il faut que je réfléchisse aux moyens de le prendre. S'il se présente ici, il ne faut faire semblant de rien, le recevoir comme du passé, jusqu'à ce que j'aie tendu ma trappe. Alors nous verrons autre chose. Il faudra bien que j'en vienne à bout !

— Mon Dieu ! j'ai bien peur que vous ne réussissiez pas. Je crains pour vous, je crains pour ma mère, je crains pour moi. Il se prépare peut-être de terribles choses !

— Rassurez-vous. Il faut avoir bon courage et surtout en inspirer à votre mère.

— Ma mère est si faible ! Elle n'osera pas se révolter contre lui.

— Alors ne lui faites part de rien. Nous prendrons l'entreprise à nous deux et nous trouverons de l'appui encore ailleurs s'il en est besoin.

— Léon ! j'ai toute confiance en vous, mais je tremble, rien qu'en pensant à cet homme. Je ne l'ai vu qu'une fois, et pourtant il m'a fait l'effet d'un serpent auquel il vaut mieux mettre une écuelle de lait devant la porte que de s'exposer à en être mordu. Cependant c'est bien terrible de songer qu'à chaque instant, on peut voir cette vilaine figure apparaître dans la chambre. J'en rêve toutes les nuits.

— Vous voyez bien, Marie, qu'il faut en finir....

— Chut ! voici quelqu'un, dit la jeune fille. Je pense que c'est ma mère.

En effet, c'était la veuve qui revenait du four avec son pain. Elle ne parut nullement étonnée de la visite du jeune homme.

— Vous êtes venu pour me parler de ma terre, n'est-ce pas ? Je regrette de vous avoir fait attendre, dit-elle pendant que Léon lui aidait à décharger son fardeau.

— Les jours de pluie nous ne sommes pas pressés, nous autres. D'ailleurs j'avais une compagnie aussi agréable qu'on put le désirer, ajouta Léon en se tournant vers la tresseuse, qui avait repris son travail.

— Merci du compliment ! répondit la jeune fille. Je souhaiterais qu'il fut vrai. Mais j'ai bien peur que vous ne croyez pas à ce que vous dites.

— Ni Marie ni moi ne sommes bien capables d'entretenir quelqu'un, observa la veuve. Nous voyons trop peu de monde pour savoir ce qui se passe au-dehors, et ce que nous avons à dire se borne à bien peu de chose.

— Ce n'est pas à savoir raconter les cancanes et à dire du mal des autres que consiste l'agrément des gracieuses. Pourvu qu'elles soient bonnes, honnêtes et laborieuses, c'est tout ce qu'il faut. La beauté va par dessus le compte.

— Votre honnêteté vous fait voir les choses en beau, riposta la tresseuse en rougissant. Vous n'êtes pas embarrassé pour faire valoir les gens plus qu'ils ne méritent.

— Pardi ! à qui la faute ? Est-ce à moi ou à vous ?

Cependant je crois que vous êtes trop franche pour vouloir paraître autre que vous n'êtes au fond.

— Je n'ai jamais entendu dire à un homme qu'une fille fut franche.

— Vous savez combien le *Boiteux* m'en donne? interrompit la veuve qui, pendant que les jeunes gens *courtisaient**, était allée déposer son pain dans la chambre à côté.

— Oui. Je pense que vous n'avez pas dessein d'en augmenter le prix, d'autant plus que le *Boiteux* ne lui a pas rendu tout ce qu'il en a pris.

— Non, pas précisément. Si vous m'en donnez autant, j'aime mieux vous la laisser qu'à lui. Elle sera en tout cas mieux tenue.

— J'ose m'en vanter, et je ferai pour vous plus que pour tout autre.

— Et nous pourrons aller prendre notre lait chez vous?

— Sans doute, et j'y tiens beaucoup, dit Léon en souriant à la tresseuse, car c'était elle qui allait le chercher.

— Dans ce cas, c'est une chose conclue ! ajouta la veuve en lui présentant la main, selon l'antique usage. Avec vous je n'ai pas besoin d'autre convention.

Léon la secoua en riant. Il est probable qu'il eut préféré conclure avec la fille.

— Eh bien, marché fait ! dit-il. Quant à la bonteille, je me charge de la payer à la gracieuse en temps et lieu. Acceptez-vous, Marie ?

— Avec plaisir, si vous me l'offrez de bon cœur.

* Deviser d'amour, faire la cour.

— J'espère bien que vous n'en doutez pas.

— Et bien, nous verrons comment vous tiendrez votre promesse :

— Je n'aurai garde de l'oublier. En attendant, je vous souhaite bien du plaisir, et au revoir.

— Portez-vous bien, répondit la veuve, au plaisir de vous revoir.

— Pensez à ce que vous m'avez promis ! ajouta la tresseuse avec une intention qui n'échappa qu'à la veuve.

Elle est toute aimable, cette petite Marie ! se disait Léon en retournant au village. — Quel joli petit brin de femme ça ferait ? Et puis, il faut bien le dire, la maison, la terre, tout ça m'irait parfaitement. Si ce n'était.... mais bah ! est-ce que je me laisse influencer par ces bêtises, moi ! Reste l'autre, ce maudit sourcier. Pardi ! on a raison de dire qu'il n'y a pas de rose sans épines, et en voilà une fameuse d'épine ! Il n'aurait qu'à vivre longtemps sur ce pied-là. Ce serait un rude intérêt à payer par la maison ! Mais il serait bien bon de s'imaginer qu'on va tolérer cette singulière manière de se venger d'un rival d'amour en *tirant bas* sa pauvre veuve. Ce gueux-là ! J'aurais presque envie de lui apprendre l'honnêteté avec un bon bâton de frêne, si ça pouvait servir à quelque chose. Mais ça ne vaudrait rien. Un mauvais coup est vite fait, et il en est bien capable. C'est que véritablement je ne sais trop comment faire. Le dénoncer au préfet ? ça ne produira rien. Le préfet ne peut pas le faire prendre parce qu'il abuse de la faiblesse de ces deux femmes et de sa maudite science. Il faudrait d'ailleurs des preuves. Et puis après, il se vengerait. Faut le prendre

par derrière, autrement il ne se laissera pas empoigner.

Léon réfléchit longtemps avant de trouver une idée. Mais enfin il la trouva. et l'espoir de réussir, joint à la certitude qu'il avait obtenue de l'amitié de Marie lui inspirèrent presque autant de joie que s'il eût entendu publier les bans de son mariage avec la charmante tresseuse.

VII

Comme il l'avait annoncé à la veuve dans sa dernière visite, le sourcier avait émigré pour la montagne, à la suite des *armaillis*. Un teneur de troupeaux auquel il s'était adressé, avait eu pitié de sa misère et lui avait confié la garde de ses genisses au nombre d'une quarantaine, qui succédaient, dans chaque pâturage, au troupeau des vaches laitières quand celles-ci avaient prélevé la meilleure partie de la fleurie. Ces occupations, assez faciles pendant les beaux jours, étaient partagées par un gamin de douze à treize ans qui faisait son apprentissage de la vie montagnarde.

Deux chèvres, le *chéré* ou fromage blanc qu'ils héritaient de leurs prédécesseurs, le biscuit dont ils avaient une ample provision, suffisaient à leur entretien.

Une chose singulière, c'est que ni le gamin, ni le bétail, ne pouvaient souffrir le vieux. Mues par cet instinct étrange dont le bétail qui habite la montagne est presque toujours doué, les genisses s'enfuyaient à son approche, les chèvres retenaient leur lait quand il

voulait les traire. Pour le gamin, autrement dit le *buébo*, il attrapait le frisson chaque fois qu'il était forcé de rester auprès de lui, et bien souvent, malgré le dés-honneur attaché à cette désertion, il se fût enfui au village, si le sourcier, qui devinait ses intentions, ne l'eût menacé de le faire emporter par le diable, au cas qu'il fit un pas sans sa permission. On eût dit que la nature avait imprimé les stigmates de la haine sur le front de cet homme. Au rebours des autres vieillards, il était taciturne et morose ; il ne desserrait les dents que pour manger ou jurer contre quelqu'un. Le gamin affirmait qu'il ne l'avait jamais vu dormir et qu'il passait toutes ses nuits à garder le feu. Le jour, il parcourait la montagne, fouillant les ravins, creusant près des pierres et des racines, s'absentant sans rien dire et reparaissant tout à coup, sans qu'on pût dire d'où et comment il était revenu.

La singularité et le mystère de cette existence presque sauvage, le faisait redouter de tous les voisins, et l'on ne se hasardait pas volontiers de nuit aux environs du chalet qu'il occupait.

Le mauvais temps, qui avait suspendu les travaux de la plaine, confinait aussi les montagnards dans leurs chalets. Un soir, c'était peu de jours après la scène décrite plus haut, le sourcier était accroupi auprès du feu, plongé dans une espèce de somnolence, causée par le bruit monotone de la pluie qui tombait sur le toit. Les genisses rumaient paisiblement dans leur étable où elles s'étaient mises à l'abri, et le *buébo* se prélassait depuis longtemps dans son lit rustique.

Dans le large foyer, des langues de flammes voltigeaient comme des follets sur les braises rouges, se

montrant et disparaissant tour à tour jusqu'à ce qu'une bouffée de vent vint les balayer.

Le sourcier sortit alors de sa torpeur. Il croisa quelques bûches de bois sur les braises, souffla, et puis, quand la flamme remonta vive et pétillante, il lui prit envie de fumer une pipe. Le doux arôme du tabac de Payerne qui s'exhalait à rares bouffées de sa pipe de buis, parut le mettre tout à fait de bonne humeur. Il commença à rêver tout haut.

— Oui, ma toute belle, deux cents francs, deux cents francs à un pauvre vieillard, c'est pas trop pour passer l'hiver ! Suis un vieil ami de la maison, hé ! hé !... Deux cents francs pour six mois, c'est une petite affaire !... Bien jolie, la fille à l'*autre*, mais méchante, méchante comme une guêpe. Faut pas être trop tenace, la petite, autrement... hé ! hé ! Ai bien pris mes mesures. Et puis, mon oncle est là. Ho ! le diable ! bonne chose pour qui sait l'employer, hé, hé !

Une agitation subite qui se manifesta parmi les genisses, mit fin à son monologue.

— Qu'est-ce donc ? murmura-t-il. Les bêtes sentent quelque chose.

On frappa à la porte du chalet. Le sourcier leva la tête, mais ne bougea pas. Il avait acquis l'expérience que la manière dont un homme s'annonce est souvent un indice de son caractère et de ses intentions.

Les coups se répétèrent plus distincts, mais sans marquer d'impatience.

— C'est un solliciteur ! grommela le sourcier. Qui est là et que voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix aigre.

— C'est moi, répondit une voix mal assurée. Je viens de la plaine pour vous parler.

— Belles heures pour déranger le monde.

— Mais au nom du ciel ! ouvrez donc. Il pleut à torrents. On ne laisserait pas un chien dehors par un pareil temps !

— Patience donc, hé !

Et le sourcier alla ouvrir la porte avec une lenteur calculée.

— Que me voulez-vous ? dit-il à Léon qui entra ruisselant de pluie.

— Diu vos ydé ! *. Quel temps ! quel temps ! On dirait qu'on la verse ! Je suis trempé jusqu'aux os, dit le jeune homme en ôtant son feutre et en s'approchant du feu.

— Que me voulez-vous ? C'est l'heure d'aller dormir, reprit le sourcier en examinant le paysan.

— J'ai un petit service à vous demander, répondit Léon avec hésitation.

— Un service ! vous vous adressez mal.

— Faut pas être trop regardant avec un pauvre diable qui ne vous a jamais rien fait de mal.

— Au fait, que voulez-vous ?

Léon se gratta l'oreille, regarda avec attention dans tous les coins de la pièce, comme s'il eût voulu s'assurer qu'ils étaient bien seuls.

— Faut mener la baguette pour moi, dit-il d'une voix étouffée.

— On vous a volé ?

— Qui, volé ! cent francs et peut-être plus.

* Dieu vous aide.

— Faut vous adresser à la justice.

— Vous voulez rire, je crois. Mais je ne sais pas qui m'a volé !

— Croyez-vous donc que ma baguette puisse découvrir le voleur ?

— Hé ! reprit Léon avec le rire le plus bête qu'il put imaginer, vous en savez plus long que vous ne voulez le faire croire. Rappelez-vous certaine histoire qui a eu lieu il y a une quinzaine d'années...

— Quelle histoire ? demanda le sourcier avec quelque inquiétude.

— Oui, vous savez bien ; l'histoire de celui qui s'est pendu. Ho ! vous êtes un malin !

Le sourcier fronça le sourcil et jeta un coup d'œil soupçonneux sur la figure pleine de bonhomie du jeune paysan.

— Faut pas prendre les pilules comme ça en plein midi. On vous en a fait accroire, dit-il indifféremment.

— C'est bon, c'est bon ! reprit le jeune homme à qui le regard du sourcier n'avait pas échappé et qui continuait sa pointe, en apparence avec la tenacité de la bêtise. Il y a des gens qui ont le vin bavard et il y a des ânes qui ont de longues oreilles, hé, hé ! Allons, faut pas tant vous rebiffer, faut me rendre ce petit service.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel le sourcier attachait ses yeux perçants sur le jeune homme comme pour sonder jusqu'à quel point on pouvait se fier à sa simplicité apparente.

— Oh ! vous ne ferez rien pour rien ! ajouta Léon. On ne m'a pas tout pris.

Et comme il frappait sur la poche de son pantalon, on entendit le tintement de l'argent.

— C'est bien ! reprit l'autre ; mais puis rien faire d'ici : Allez devant, vous rattraperez bientôt.

— J'aimerais mieux vous attendre... Je ne connais pas bien les chemins... La nuit est si noire...

— Allez toujours. Viens de suite.

Léon sortit et resta devant la porte , abrité sous la saillie de la toiture.

Le silence, l'obscurité, l'isolement dans lequel Léon se trouvait, l'homme équivoque auquel il avait affaire, tout cela n'eût pas laissé d'exciter quelque angoisse dans un cœur moins intrépide que le sien. Il fallait, en effet, une certaine dose d'énergie pour tenir tête aux idées étranges que les circonstances devaient faire naître dans son imagination encore pleine des contes fantastiques qui bercent l'enfant gruérien, et où le démon, les follets, les dragons et les sorciers jouent le principal rôle. Mais il pensait à la tresseuse, et l'amour soutenait sa raison vacillante. Il raffermir autour de son poignet la lanière de son bâton noueux, et prêt à lutter même contre le monstre au pied fourchu, il attendit.

Son oreille exercée reconnut bientôt que le sourcier barricadait la porte en dedans. — A bon chat, bon rat ! pensa-t-il. Il ne viendra pas.

Il demeura un instant indécis sur ce qu'il avait à faire, lorsqu'il entendit à quelques pas de là la voix du sourcier.

— Hé ! venez-vous ? lui cria-t-il.

La pluie tombait toujours, on ne voyait pas à quatre pas devant soi. Néanmoins Léon suivit le sourcier tant bien que mal sur la pente glissante. Le vieillard marchait dans le sentier boueux comme s'il eût été éclairé

par le plus brillant soleil. Son pas était léger comme celui d'un homme de vingt ans.

Au bout d'un quart-d'heure, Léon vit poindre des lumières dans le lointain. C'étaient celles du village. Il reconnut celle de la maison d'*amont*. Marie veillait encore. Cette pensée lui fit du bien.

Jusque là ni l'un ni l'autre n'avaient prononcé une parole. Mais lorsqu'ils furent arrivés dans la plaine, le sourcier se rapprocha du jeune homme.

— Avez-vous des soupçons sur quelqu'un ? demandait-il.

— Non pas grands soupçons ! répliqua Léon.

— Où était l'argent ?

— Dans le *garde-robes*.

— Quand le vol a-t-il eu lieu ?

— Lundi, dans la soirée.

— A-t-on forcé le *garde-robes* ?

— Non, il y avait la clef.

— Qui est venu chez vous, ce soir-là ?

— Plusieurs personnes. Le galant de ma sœur, d'abord, puis notre voisin le charretier, et, attendez... oui, oui, justement, celle de la maison d'*amont*, vous savez, la fille de celui qui s'est pendu. Elle est venue aussi pour chercher du lait.

— Est-elle entrée à la chambre ?

— Je n'en sais rien. Ma sœur m'a dit qu'elle avait été à la cuisine ; mais il a bien pu se faire qu'elle ait été à la chambre pendant que ma sœur allait chercher le lait à la dépense. Elle n'a pas tant bonne réputation au moins ! Moi, je n'aurais pas mieux demandé que de l'envoyer paître les oies, au lieu de lui fournir du lait et

l'occasion de se fourrer chez nous. Mais ma sœur est bien tant sotte ! et puis ces femmes ont tant piaillé jusqu'à la fin des fins je me suis laissé aller. Si j'avais le repentir dans ma poche !...

Ils arrivèrent bientôt aux premières maisons du village. Le sourcier s'arrêta.

— Hum ! nous sommes assez près, dit-il. Venez par ici.

Et il entra dans un clos voisin, sans doute afin de ne pas être dérangé dans son opération.

— Où est votre maison ? demanda-t-il en tirant de sa blouse une baguette fourchue, longue d'un pied et demi à peu près.

— Là, dit Léon en indiquant l'orient.

Le sourcier déposa son chapeau à terre, malgré la pluie battante, et murmura quelque oraison mystérieuse, en se tournant vers les quatre points cardinaux. Puis dans chaque main, qu'il tenait les doigts en haut, il prit une des branches de la baguette, les fit plier par un léger effort et commença son opération, en se tournant lentement de l'orient vers le midi.

Léon était immobile, la main crispée sur son bâton. Si l'obscurité l'eût permis, on eût pu voir un sourire ironique errer sur ses lèvres.

Tout-à-coup le sourcier s'arrêta.

— Ça ne va pas, dit-il. As-tu de l'argent sur toi ?

— Oui, balbutia Léon, comme s'il eût été effrayé.

— Dépose-le dans le chapeau. C'est ça qui m'arrête. Léon s'empressa d'obéir.

Le vieillard recommença.

— Tiens ! regarde, dit-il.

La baguette, jusque-là parfaitement horizontale, s'a-

baissa brusquement vers la terre comme si une force secrète l'eût attirée.

— C'est là? demanda Léon qui tremblait de tous ses membres.

— C'est là, répondit le sourcier.

Léon suivit des yeux la direction indiquée par la baguette. Une maison solitaire était assise au haut de la colline, en amont du village. On y voyait poindre une faible lumière. Cette maison, c'était celle de la veuve; cette lumière, probablement celle de Marie, qui travaillait encore à sa paille.

Un flot tumultueux de pensées envahit la tête du jeune homme. Amour, douleur, colère, tous les sentiments débordaient à la fois. Pendant un instant son sang-froid habituel l'abandonna entièrement. Il était comme ivre.

Enfin il revint à lui. Il poussa un cri sourd, comme le rugissement du lion blessé, et voulut s'élancer sur le sourcier.

Il avait disparu.

— Oh gredin! s'écriait-il. Nom de nom! Tu as bien fait de filer, autrement je t'aurais assommé comme un chien, vieux démon!... Pardi! il n'a pas oublié son chapeau, ni l'écu que j'ai mis dedans. Bien m'a pris de n'en mettre qu'un. Oh! file seulement, je te rattrapperai bien. Mes souliers sont bientôt aux tiens, va! *

Après cette véhémence apostrophe, que le vent seul entendit, Léon sortit du clos et se dirigea vers sa demeure. Mais tout-à-coup il se ravisa. Il revint sur ses

* Locution patoise: Je puis bientôt lutter avec toi. Cela équivaut à l'allemand: *Ich bin dir gewachsen.*

pas et monta rapidement le sentier qui aboutissait à la maison de la tresseuse. Il se glissa le long d'une haie vive qui courait parallèlement à la maison, et après avoir observé avec soin tous les alentours, n'apercevant rien, il s'approcha à pas de loup et s'accroupit au pied de la galerie. De là, il pouvait deviner tout ce qui se passait à l'intérieur. La veuve s'était probablement déjà couchée, car la jeune fille travaillait seule auprès de la fenêtre.

Au bout d'un instant, Léon la vit se lever, mesurer la paille, la rouler et puis la jeter sur la table. Ensuite elle écarta les rideaux et appliqua son joli minois contre la vitre, comme pour voir s'il pleuvait encore.

Léon saisit cet instant pour se montrer. Il eut soin d'exposer sa figure aux rayons de la lumière, afin que la tresseuse le reconnût immédiatement et ne s'épouvantât point.

La jeune fille poussa néanmoins une faible exclamation de surprise, mais elle se ravisa, et un sourire annonça qu'elle comprenait le signe que Léon lui faisait.

En effet, bientôt la porte de la maison s'ouvrit, et la voix argentine de Marie appela : Minon ! Minon ! tout en accompagnant ces mots de ce son intraduisible produit par la contraction des lèvres, et qu'on adresse comme appel ou une caresse à un animal favori.

Léon s'approcha.

— Tout va bien, dit-il, à voix basse et en prenant la main de la jeune fille. J'ai été trouver le sourcier dans son repaire ; et pardieu ! il a donné tête baissée dans le piège que je lui ai tendu. Dans quinze jours nous verrons autre chose !

— Oh ! merci mille fois. Vous êtes bien bon pour nous, reprit Marie en serrant la main du jeune homme dans les siennes. Mon Dieu ! je voudrais seulement savoir comment nous pourrions reconnaître vos services.

— Ne vous inquiétez pas. Je ne vous demande qu'un peu d'*amitié*.

— Qu'en feriez-vous ? C'est bien peu de chose que l'*amitié* d'une pauvre fille comme moi !

— Marie ! s'il vous plaît, ne dites pas ça. Aussi vrai que je suis ici, je ne désire pas autre chose.

— Mon Dieu ! que vous êtes mouillé, que vous avez froid !

— Il suffirait d'un mot pour me réchauffer ! Marie !

— Léon !

Un bruit également intraduisible, également produit par les lèvres se fit entendre. Puis la jeune fille un peu troublée répéta : Minon ! minon ! cri infructueux auquel répondirent l'*adieu* passionné de Léon et le *tendre bonsoir* de Marie.

VIII

Au bout de quelques jours la pluie avait cessé. Selon l'usage, chacun voulait l'avoir prédit.

— Hein ! disait à Jean, Nicolas le fermier. Ne vous l'avais-je pas dit ? Avec votre vieux Gourgon et ses rhumatismes, vous me faites rire, vous autres ! C'est quand le vin manque au buffet que le vieux fou sent le mauvais temps. Logez-le dans la cave du curé et

laissez-le boire à tire-larigot, je vous réponds bien que quand même il neigerait des chats, vous lui feriez danser une lingaotze *.

— Vous avez beau rire, répondait le meunier. Je connais aussi bien que le premier venu les signes du temps. Mon grand-père n'a jamais passé pour une bête, et il avait coutume de dire que chaque fois qu'une grenouille faisait des siennes dans les tuyaux de la fontaine du moulin, on pouvait aller chercher à moudre, et ça n'a pas manqué.

— Bah ! ripostait Manuel, ce qu'il y a de plus certain, c'est que le forgeron est en ribotte ; à preuve que ce matin même il a éconduit sa femme de l'auberge où elle était allée le réclamer. Je vous réponds qu'ils ne seront pas à noces au logis, ce soir. Ça équivaut au beau fixe ; vous pouvez faucher à votre aise.

En effet, cette fois les fenaisons ne furent pas interrompues, au grand contentement des villageois.

Bientôt après vinrent les moissons. Bien que la culture du blé soit reléguée en seconde ligne, la moisson n'en est pas moins une chose importante, là où le tressage des pailles est répandu comme dans la Gruyère. C'est le froment du printemps qui fournit à cette industrie sa matière première. On le prend au moment où il va mûrir. Quand on l'a coupé, on le réunit en gerbes, et les tresseuses en extraient, avec les plus beaux épis, les plus beaux tuyaux qu'on fait sécher ensuite.

Les familles qui n'ont pas de champs à elles, achètent, moyennant une légère rétribution le droit du

* Ancien pas gruérien, très vif.

triage, mais elles rendent les épis. Dans les longues soirées d'hiver, jeunes filles et garçons se réunissent pour faire ce qu'on appelle la *déforêie* *. Cette opération consiste à couper la paille devant et derrière le nœud, et à tirer les chalumeaux de leur enveloppe, tout en jetant ceux qui sont tarés. Ces soirées assez fréquentes dans certains villages ** et qu'on répète à propos de tous les produits qui exigent une manipulation facile mais patiente, tels que la préparation des fruits à sécher, le fil à dévider, etc., se terminent toujours par des danses, et ne sont au fond qu'un prétexte à ces sortes de divertissements.

La veuve, depuis la mort de son mari, avait affirmé la plus grande partie de sa terre, de sorte qu'elle ne semait pas. Elle était donc forcée d'acheter la paille qui lui était nécessaire, et qui la mettait en contact avec des gens dont elle n'était pas aimée et qui parfois refusaient de traiter avec elle.

Cette année, Léon vint encore au-devant de ses vœux. Il avait à la *fin* un champ superbe, dont toutes les tresseuses enviaient le pillage. Le dimanche, après les affaires, on les voyait aller processionnellement visiter le champ remarquable, et chacune venait en particulier demander à Léon qu'elle fût préférée au moment du triage.

— Ah ! vous croyez, répondait celui-ci avec humeur, que je m'en vais vous laisser gâter ma récolte ? au diable votre paille ! Je veux avoir du grain. Quand le froment sera mûr, nous verrons.

— Bien oui, mais la paille commence à se tacher ;

* Action de tirer du fourreau. — ** Les abeilles des Etats-Unis.

elle durcit, et dans huit jours, adieu ! il n'y faudra plus penser.

Quelques jours après, Léon faucha une partie de son champ et Marie fut invitée à en faire le triage.

Cette nouvelle mit tout le village en émoi.

— *Ora mougâ de vei !* A présent pensez donc ! disait une vieille fille édentée et qui se bourrait le nez de tabac, selon la mode peu élégante assez répandue parmi les tresseuses, à cause de leur vie sédentaire ; ce mauvais sujet de Léon qui nous refuse sa paille et qui la donne aux femmes du pendu ! Laissez-le-moi venir celui-là ! Je veux déjà l'en faire repentir.

— Pst ! c'est bien étonnant ! ajoutait une autre. On sait bien comme qu'il est toujours fourré chez cette poupée !

— *Occhié gli a !* Il y a quelque anguille sous roche ! ripostait une troisième. La poupée n'est pas laide et, malgré son orgueil mal propre, on sait bien qu'elle n'est pas difficile.

— Il semble que ces étrangers sont dans le village exprès pour faire enrager les honnêtes gens. Si le conseil avait du cœur, il les ferait assez filer.

— Quand ils ont payé leurs dix francs de *soufferte* *, ils sont fiers comme des artabans, et parce que sa sœur, à Léon, va marier le beau au Noir à Jean, il lui semble que tout le monde va se mettre à genoux devant lui. Elle a joliment bien fait de presser les affaires, celle-là, autrement !...

— Un beau mariage, ma foi ! Une grosse vache qui

* Droit d'habitation.

ne sait rien faire, avec un *plâtre* qui ne sait que boire et manger !

— Oui, un couple bien assorti ! Un mari avec des jambes courbes, et une femme avec des yeux qui se moquent l'un de l'autre.

— Et la parenté donc ! J'imagine que ce sournois de Léon épousera la *sèche* de la maison d'amont.

— L'épouser ! va-t-en voir s'ils viennent ! Je me pense qu'il la mettra bientôt au vieux fer. Avec ça qu'il m'a dit certaines choses... Mais je parlerai en temps et lieu.

Pendant que la jalousie et le dépit aiguïsaient ainsi la langue aux belles du village, Marie vaquait gaîment au triage de la paille avec la sœur de Léon. Celle-ci, sans être trop prévenante à son égard, répondait avec bienveillance aux joyeux propos de la tresseuse, qui semblait tout aise de respirer le grand air.

— Je me sens de moitié plus légère, disait-elle, quand je travaille aux champs. En voyant gambader les sauterelles et en entendant chanter les alouettes, je pense au violon et à la clarinette de la *bénichon*, et il me prend envie de danser.

— Ah ! ben oui ! si vous étiez forcée de travailler dehors tout l'été, par tous les vents et tous les soleils, vous n'y trouveriez pas tant de plaisir, allez !

— Ça dépend avec qui et pour qui l'on travaille. Si j'avais un frère comme Léon, ça ne me ferait rien d'entreprendre les gros travaux.

— Je n'ai pas à me plaindre de Léon (Dieu soit béni !) mais quand même il ne serait pas aussi méchant à l'égard des commères de l'endroit, ça n'irait pas plus

mal. Elles me portent toutes basse mine, et ne perdent jamais une occasion de me molester à son sujet.

— Oh ! ces femmes sont si méchantes, si envieuses ! Il suffit que vous ayez bonne chance pour qu'elles vous en veuillent. Mais pourquoi faire attention à elles ? On va son chemin, et quand le monde n'est pas content, on s'en moque.

— C'est facile à dire, mais quand la malice va trop loin !... quand on va jusqu'à remplir la tête d'un jeune homme contre celle qu'il voudrait épouser, vous avouerez qu'il n'est pas facile de se tenir coi. Aussi, quand je repense à tout, je ne m'étonne pas que mon frère soit sans cesse à leur faire des niches. Heureusement que mon mariage est une affaire conclue maintenant ; mais peu s'en est fallu que Colin n'ait rompu avec moi. Il y a la fille au *Boîteux*, celui qui a loué votre terre, qui a fait le diable à quatre contre moi, parce que Colin ne l'avait pas fait danser à la *bénichon*.

— Le *Boîteux* bisquera bien davantage quand il saura que ma mère a donné la préférence à Léon... Oui, à propos ! maintenant que vous allez vous marier, est-ce que votre frère ne s'établira pas ? Il ne peut pas rester seul.

— Il faudra bien qu'il se marie, mais il n'en a pas encore parlé. Il n'est pas tant après les femmes. D'ailleurs, il a le temps ; il est beaucoup plus jeune que moi.

— Mais est-ce qu'il n'a pas encore de *mie* ?

— Dans le temps, il se tirait près d'Elise à Simon, mais je ne sais pas ce qui est survenu ; depuis quelque temps il n'y va plus. Je ne crois pourtant pas qu'Elise le vit avec déplaisir.

— N'est-elle pas un peu sottre, cette fille? Il me semble que j'ai entendu dire qu'elle n'est pas très réveillée.

— C'est du *fait soi-même*, mais ce n'est pas un parti à mépriser. Je l'aimerais assez pour ma belle-sœur, parce qu'elle n'est pas méchante.

— Oui, mais sa mère l'est d'autant plus.

— Il y a bien ça. Du reste, Léon est homme à la mettre au pas.

— *Quand on parle du larron il est derrière le buisson**, ajouta la tresseuse en montrant Léon qui s'approchait.

— Oh! les méchantes! dit le jeune homme en souriant. Je supposais bien que vous étiez occupées à dire du mal de quelqu'un. Pour ma part, l'oreille gauche m'a joliment sifflé tout à l'heure.

— Comment pouvez-vous croire, dit la tresseuse en rougissant, que nous disions du mal de vous?

— Ma foi! tu dois souvent entendre le violon de ton oreille, si elle chante chaque fois qu'on parle de toi. Et je crois bien que si le *revis*** est vrai, c'est bien la gauche qui fait le plus de bruit et à bon droit.

— Hè! mademoiselle ma sœur, j'ai été formé à votre école. Ne dit-on pas que je vous ressemble comme deux gouttes d'eau?

— Pardi! je puis me vanter d'avoir fait jolie besogne! A coup sûr, elle ne me vaudra pas le paradis!

— Allons, allons, ma petite, n'égratigne pas, autrement je ne te dirai pas avec qui je viens de causer là-bas. Est-ce que l'oreille gauche ne t'a pas sifflé aussi?

* Proverbe patois. — ** Dicton.

Est-ce que ton petit doigt, qui sait tant de choses, parmi lesquelles il ne faut pas oublier les cançons, ne t'a rien raconté?

— Si fait. Mon petit doigt m'a dit que tu venais de courtiser Elise à Simon.

— Pour cette fois, il t'a joliment trompée, ton petit doigt!... Mais qu'est-ce que tu as donc fait à ce pauvre Colin? Il m'a dit qu'il allait de ce pas *prendre une co-carde**.

La future épouse, laissa choir sa paille et demeura comme pétrifiée.

— Ne voyez-vous pas qu'il plaisante? se hâta d'ajouter la tresseuse. Vous êtes bien méchant, Léon!

— Bah! vous, les filles, vous êtes comme les petits chats. Vous n'aimez rien tant qu'à être tourmentées, et puis, quand on répond par une petite tape à vos malins coups de griffes, vous criez que ce n'est plus du jeu. Ce n'est pas juste, ça.

— Attends seulement! je te revaudrai la peur que tu m'as faite, répondit la sœur encore toute rouge de l'émotion qu'elle avait éprouvée.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis sur mes gardes! Il y a plus de malice dans la petite cervelle d'une femme, qu'il n'en faudrait pour défrayer tout notre conseil communal.

— Vous nous la *baillez* belle! dit la tresseuse. Si quelqu'un trompe, à coup sûr ce ne sont pas les filles.

* S'enrôler.

— Qu'en savez-vous, gracieuse ? L'occasion n'est pas toujours là, mais....

— Mais ?

— Oui, oui. Les filles, c'est du velours tout plein d'aiguilles, comme disait l'autre. Ah ça ! y a-t-il assez de fauché pour aujourd'hui ?

— Si nous trions tout ce qu'il y a de bas, le souper aura le temps de se refroidir.

— Si vous nous aidiez ! ajouta la tresseuse.

— Je ne demanderais pas mieux, mais j'ai autre chose à faire.

— Si Elise à Simon était ici, vous ne seriez pas tant pressé !

— En effet, on n'est pas pressé de la quitter, elle, de peur qu'il ne faille revenir. Ainsi je m'en vais vous laisser médire en liberté. Ce soir, je viendrai chercher vos gerbes. Ne vous inquiétez pas des vôtres, dit-il à Marie ; je vous les conduirai.

— Mais ça vous dérangerait. Ma mère et moi, nous pouvons prendre le brancard ou la charrette.

— Il faut également que je passe au moulin prendre un sac de farine. Je ferai tout à la fois. Donc, au plaisir de vous revoir !

Le soleil commença bientôt à s'incliner derrière le Gibloux. Ses rayons plus intenses répandaient un jour presque féérique sur la vallée de Charmey, qui est à l'orient du paysage. Au fond, la masse imposante du Vanil de la Mouche se découpait fièrement avec sa sombre toison de sapins, où de larges déchirures font ressortir la teinte blanchâtre du calcaire. Plus près, la ruine solitaire du castel de Montsalvans, enchâssée

dans la verdure d'un bois de hêtres, réchauffait au soleil, comme un vieillard qui va mourir, son buste mutilé. Là où la lumière tombait obliquement, les objets flottaient indécis derrière une poussière dorée. A l'occident, l'ombre montait rapidement, engloutissant l'un après l'autre les objets qui s'élevaient au-dessus de la surface, et peu à peu toute la plaine se confondit dans une teinte uniforme.

Les jeunes filles se hâtèrent d'étendre sur le champ les débris des gerbes qu'elles avaient dépouillées, et retournèrent au village.

— Que j'aime à voir ce panache de fumée qui s'élève au-dessus de chaque maison ! disait la tresseuse. C'est une fumée de bon augure, et elle doit être la bienvenue aux yeux des laboureurs fatigués. Il me semble flairer d'ici l'odeur du souper.

— Oui, c'est un vrai plaisir que de sentir sa besogne terminée et d'avoir devant soi une heure ou deux à passer selon son bon plaisir.

— Surtout quand on sait qu'on va les passer avec son *martchand*. C'est un bonheur que je ne connais pas encore.

— Mon Dieu ! ça n'arrive qu'une fois dans la vie. Mieux vaut que ce soit un peu tard que trop tôt. L'espoir est plus doux que le regret, disent les anciens. Les beaux jours viendront aussi pour vous, mais ils finiront tôt, comme pour tout le monde. Donc, ne vous impatientez pas.

— Oh ! je n'ai rien à regretter, du moment que je possède ma mère. Mais on peut être heureux à trois comme à deux.

— Sans doute, mais je suis encore à me demander

ce qui vaut le mieux, de la gaité et de l'insouciance de la jeunesse ou des soucis et des joies de la famille. Tout en devenant femme, je voudrais rester fille.

— Au fait, l'insouciance a bien son prix. Il est pénible de toujours penser à demain ; ça vous empêche de dormir, et pourtant on dort si bien à vingt ans ! J'ai toujours remarqué que les filles les plus gaies deviennent sérieuses une fois mariées. Ça n'est pas engageant.

— Il y a un âge pour tout : quand on a, vingt-cinq ans comme moi, il ne vous chante plus des divertissements qu'on aimait à seize.

— Encore faut-il en avoir joui ! ajouta la tresseuse avec un soupir.

Le ton presque douloureux avec lequel Marie prononça ces mots, rappela à sa compagne l'abandon de la pauvre fille. Bien qu'elle ne fût pas tout à fait exempte du préjugé populaire, elle n'avait pu lui refuser un commencement de sympathie, que sa jolie figure, ses manières modestes, éveillaient en sa faveur. Elle se sentit émue, et de peur de froisser, sans le vouloir, le cœur blessé de la tresseuse, elle garda le silence.

Elles arrivèrent ainsi jusqu'à l'endroit où le sentier que Marie devait prendre rejoignait le chemin.

— J'espère que nous nous reverrons bientôt, lui dit la sœur de Léon. Si vous veniez me trouver quelquefois, vous me feriez plaisir. Je ne crois pas que Léon vous veuille du mal.

— Merci, merci bien ! répondit la tresseuse avec un regard reconnaissant. Vous avez bien de la bonté. Oh ! non, Léon nous a rendu plus d'un service.

-
- Donnez le bonsoir de ma part à votre mère.
 - Elle vous sera bien obligée de l'attention. Bonsoir.
 - Ça m'a l'air d'une bien bonne fille, disait la future épouse. C'est dommage de son père !

Marie de son côté pensait à Léon. Les demi-confidences de sa sœur lui avaient fait battre le cœur. Léon n'était pas amoureux ! Quand une jeune fille dit de quelqu'un qu'il n'est pas amoureux, cela veut dire qu'il ne l'est d'aucune autre, et qu'il peut fort bien l'être de la personne qui parle. Marie l'entendait bien ainsi, et quand elle eut soupé, ce fut avec une impatience mêlée d'émotion qu'elle attendit le jeune homme.

Il arriva enfin. La jeune fille courut lui aider à décharger les gerbes et l'invita à entrer. Mais Léon refusa ; il ne pouvait pas quitter son cheval. La bête était pourtant d'une patience admirable, car les amants causèrent au moins un quart-d'heure sans qu'elle songeât à les déranger, malgré les *ho !* que Léon lui adressait évidemment à tort.

Comme il se faisait tard et que la veuve pouvait fort bien se mêler de la partie, le jeune homme se décida pourtant à prendre congé de Marie en lui recommandant de faire ensorte que le sourcier, s'il revenait, fût reçu le plus mal possible et qu'elle prit garde à ce que la faiblesse de la veuve ne vint point déjouer le stratagème qu'il avait imaginé.

IX

La lutte allait donc devenir sérieuse. Marie, malgré la force d'âme dont elle était heureusement douée, sentait par moment vaciller sa résolution. Depuis qu'elle était certaine de l'amour de Léon, elle n'aspirait plus qu'à jouir du bonheur que cette affection lui promettait; elle ne rêvait plus qu'aux moyens de témoigner son inépuisable gratitude à l'élu de son cœur, à celui qui l'avait choisie, elle, pauvre fille, pour la confidente de ses joies et de ses douleurs, pour la compagne de son existence. Quelle richesse il devait y avoir dans ce cœur virginal, palpitant de toutes les illusions que la réalité vient sitôt anéantir.

Cependant la vue de sa mère toujours résignée, mais toujours triste; le souvenir pénible du sourcier, jetaient une ombre sur le tableau que son imagination exaltée se plaisait à retracer. Elle sentait que cette douleur, que cette haine étaient l'obstacle qui se dressait entre elle et Léon; il fallait l'écarter; mais tremblant que la chance ne se tournât contre elle, elle n'abordait qu'avec angoisse cette pénible pensée, et le plus souvent elle s'efforçait de l'oublier.

Léon affectait en vain la confiance, il n'était pas sans inquiétude non plus. Il ne voyait aucune garantie dans le caractère de la veuve. Il savait qu'elle ne demandait pas mieux que d'être débarrassée de la tyrannie dont elle était la victime; mais elle craignait évidemment qu'une résistance ouverte n'entraînât d'irrè-

parables malheurs. Lorsqu'un sentiment plus énergique se révélait en elle, elle se mettait à prier, mais elle évitait de réfléchir à sa pénible position. La résignation n'est bonne que jusqu'à un certain point. Souvent elle n'est que l'effet de l'indifférence ou de la paresse à vouloir, et la veuve n'était pas exempte de ce dernier défaut.

Quoiqu'il fût plus rassuré sur le caractère de la tresseuse, Léon ne se dissimulait pas qu'elle était femme, et qu'au moment venu le courage pourrait lui manquer. Il attendait donc avec une impatience fébrile que le sourcier vint réclamer son tribut ordinaire, mais le malin vieillard avait l'air de se jouer de lui. Il ne repaissait plus chez la veuve.

Léon savait pourtant qu'il n'avait pas quitté la montagne, qu'on l'avait vu plus d'une fois au marché de Bulle, où il venait vendre des fromages de chèvre. Que diable rumine-t-il ? se demandait le jeune homme. Aurait-il des soupçons ?

Enfin, à bout d'expédients, il se résolut à pousser une reconnaissance jusque dans le repaire du vieux coquin.

C'était un dimanche. Il partit après la messe matinale. Pour donner le change sur ses intentions, il contourna la montagne de manière à ne passer au chalet du sourcier qu'au retour, comme s'il venait d'un endroit plus éloigné où ses affaires l'auraient appelé. Pour plus de sûreté, il avait coupé ses favoris, qu'il portait à la manière des montagnards. Cette opération devait servir à tromper les souvenirs du vieillard, avec lequel, comme on l'a vu, il s'était déjà trouvé en contact.

Il pouvait être dix heures quand il arriva à son but. Les genisses du troupeau étaient éparées dans le pâquier. Quelques-unes rumaient accroupies sous les sapins. Le *buebo* ou gamin qui tenait compagnie au sourcier, s'exerçait sur un petit tertre à jeter des pierres contre un tronc de sapin à moitié consumé par la foudre. Il s'arrêta pour examiner le paysan qui se dirigeait vers le chalet; puis il reprit son jeu, en affectant une indifférence que les *buebos* n'ont pas ordinairement. Le sourcier lui avait probablement appris à *balayer devant sa porte*, comme disent les compères du pays.

Léon, soit à dessein, soit par hasard, entra par la grande porte de l'étable proprement dite, et arriva ainsi, sans qu'on se doutât de sa présence, à la porte de communication qui ouvre sur le *trintzâblio*. Selon l'usage presque général, cette porte ne montait qu'à hauteur d'appui, de sorte qu'il put d'un coup d'œil embrasser tout ce qui se passait à l'intérieur.

Le sourcier était agenouillé devant le feu, et paraissait absorbé par une opération dont il fut impossible à Léon de se rendre compte.

— Hé ! bonjour ! cria-t-il au vieillard. Vous vous y prenez bien tard pour faire votre prière du matin !

Cette interpellation, à laquelle il était loin de s'attendre, fit tressaillir le sourcier. Il se retourna avec des yeux effarés.

— Vous m'avez fait une belle peur, hé, hé ! Il paraît que vous allez à la montagne avec des escarpins, vous. Vous ne faites pas plus de bruit qu'une chèvre, quand vous entrez quelque part.

— Ma foi ! j'ai vu fumer la cheminée, j'ai vu la porte

ouverte, et je suis entré pour allumer ma pipe. On n'a pas l'habitude de se gêner beaucoup à la montagne.

Et le jeune homme s'introduisit sans façon, après avoir enlevé la cheville de bois qui fermait la porte intérieurement.

— Quelle espèce de pommes de terre cuisez-vous donc là ? reprit Léon, en indiquant un creuset grossier que le sourcier avait imparfaitement caché sous les charbons.

— C'est un petit secret, gracieux ! répondit le vieillard, qui cherchait à dissimuler sous un air de bonne humeur la contrariété qu'il éprouvait. Un petit secret, hé, hé !

— A votre aise. Je ne viens pas pour vous déranger. Je veux tant seulement un peu de feu. Diable de pipe ! elle est bouchée, fit-il en s'asseyant et en fouillant dans sa poche pour y prendre son couteau.

— Venez-vous du Moléson ? demanda l'autre.

— Non.

— Est-ce que les vaches sont encore au Petit-Dhiéné ?

— Je crois qu'oui... vous avez toujours assez d'herbe, ici ?

— Oui, oui ; assez d'herbe... quels nouveaux par le Bas ? *

— Rien... Il paraît que vous n'y allez pas souvent.

— Vais quelquefois au marché pour vendre mes fromages de chèvre.

— Ils se vendent bien cette année. Ça doit vous faire une jolie petite somme à la fin de l'été.

* Le bas-pays.

— Bah ! l'hiver est long. On est plus vite à bout de son argent que de son appétit, et quand on est vieux, c'est le cas de dire : dents de fer et bras de laine.

— Bien oui, mais votre maître peut bien vous garder pendant l'hiver.

— Mon maître ! oui, pour me traiter comme son chien. Faut faire comme les oiseaux, changer de climats, hé, hé !

— Ah ! vous quittez le pays ? Où allez-vous donc ?

— Là où il y a de l'argent à gagner. En Valais, en Savoie, en France, que sais-je ?

— Ainsi, à la Saint-Denis * vous faites votre paquet et vous filez ?

— Mon Dieu oui. Eh bien, votre pipe va-t-elle maintenant ?

— Parfaitement. Ah ça, dites-moi donc ce que vous cuisez-là ?

— Que diable ! vous êtes bien curieux ! Vous ai-je demandé quelque chose, moi ?

— Quand vous fabriqueriez des louis, vous ne seriez pas si fier ! Oh ! je n'y tiens pas à vos secrets, allez, et pour preuve je m'en vais.

— Allez donc. Plus tôt, meilleur. Vous ai pas invité !

— Eh bien non, je reste. Vous êtes un peu sorcier, dit-on, et vous êtes assez bien dans les papiers du diable. Que voulez-vous avoir pour le faire venir ?

Le sourcier furieux saisit un tison allumé.

— Passe ton chemin, ou bien... cria-t-il en grinçant des dents.

* Epoque où les troupeaux quittent la montagne. C'est le 3 octobre.

— Ho ! ho ! tout doux, mon vieux loup ! ce sont là de vilaines manières. Songez donc que j'ai pris de l'eau bénite ce matin et que votre patron ne me peut rien ! Allons ! sans adieu, mon brave homme, merci de votre bon feu ! Il n'est pas très catholique, je suppose.

Le jeune homme prit le large en riant, pendant que le sourcier brandissait son tison sur la porte du chalet.

— Ce sera donc dans tous cas avant la Saint-Denis ! se dit Léon tout en marchant. Il n'aura garde de quitter le pays, si tant est qu'il le quitte, sans dire un petit mot d'adieu à ses amis de la plaine. Oh ! mon vieux sourcier, prends garde ! Je veux bien que le diable m'emporte si tu m'échappes !

Le jeune homme, satisfait de son excursion, hâta le pas afin d'arriver au logis pour dîner et de saluer la tresseuse à la sortie des vêpres.

Au reste, il ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis cette entrevue, que Marie en revenant le soir avec le lait qu'elle était allée chercher au village, trouva le sourcier en conférence avec sa mère. Le vieillard fit la grimace quand il vit entrer la jeune fille.

— Je vous dis que c'est impossible. Il n'en faut plus parler, disait la veuve à qui la présence de sa fille donnait un courage momentané. Comment y pensez-vous ? deux cents francs ! où les prendrais-je ?

— Faut demander au *Boîteux* le loyer de la terre, reprit le sourcier.

— Comment ? que dit-il ? demanda la tresseuse, qui comprenait que le moment était venu.

— Pense-toi donc ! N'a-t-il pas l'audace de me demander deux cents francs pour quitter le pays ?

— Et de quel droit réclame-t-il ces deux cents francs ?

— Faut renvoyer la petite, autrement c'est fini, dit le sourcier dont les yeux pétillaient de colère.

— Apprenez que je suis chez moi. C'est vous qui sortirez ; et si vous n'allez pas bientôt, j'irai chercher quelqu'un qui vous fera bien déguerpir.

— Faut faire sortir la petite ! répéta le vieillard d'un ton menaçant.

— Il ne faut pas vous fâcher. Ma fille est bien là où est sa mère. Quant à cet affaire, il n'en faut plus parler. Vous me forcerez à vous faire de la peine, et d'ailleurs je n'ai pas l'argent.

— Oui ! n'oubliez pas qu'il y a un préfet et des gendarmes à Bulle !

— Vous en savez quelque chose, vous ! répartit ironiquement le sourcier. Ils ont déjà mis le pied dans cette maison, et ils pourraient bien l'y remettre encore, hé ! hé ! faut penser à tout.

— Ma mère ! nous laisserons-nous mépriser plus longtemps par cet homme sans vergogne. Je m'en vais appeler du secours.

Elle se dirigea vers la porte ; mais le sourcier la saisit par le bras.

— Il me faut les deux cents francs ! dit-il à la veuve en montrant ses longues dents.

— Le Schalwerk*, cria Marie en se débarrassant de son étreinte et en se précipitant dans la cuisine par la porte latérale.

* Nom bernois et fribourgeois de la prison.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la veuve, presque inanimée sur sa chaise.

— Les deux cents francs ! répéta le vieillard en la secouant par le bras, ou je mets le feu à la maison.

— Oui, vous les aurez.... Lundi au plus tard.... sous la ruche vide à la galerie. Au nom du ciel ! laissez-moi ! je n'en puis plus. Mon Dieu, mon Dieu !

Au même instant la tresseuse reparut.

— Vous n'avez qu'à vous retirer ! cria-t-elle au sourcier, en brandissant la petite hache du foyer, sinon je frappe.

Le sourcier recula vers la porte.

— Oui, oui ! la belle, on s'en va.... faut pas être si fière, suis un pauvre vieux, hé ! hé ! ai tant seulement voulu vous faire peur. Suis un ami de la maison, hé ! hé ! sans adieu, ma toute bonne. Faut jamais rudoyer les anciens. Puisque vous ne voulez pas me rendre service, irai voir ailleurs. Me recommande toujours bien à vous, suis un pauvre vieux, hé ! hé !

Puis il sortit en tirant la porte après lui.

— Jésus-Marie-Joseph ! Mon Dieu, sainte Marie, sainte Anne, priez pour nous ! s'écriait la veuve à moitié évanouie.

— Si j'avais seulement frappé ! disait Marie, dans la pose d'une Judith, la hache à la main, l'œil en feu, les cheveux en désordre.

— Mon Dieu, mon Dieu ! nous sommes en danger, perdu. Au secours ! au feu ! à l'assassin !

— Au nom du bon Dieu ! calmez-vous, mère. Il est parti.

— Est-il parti ? Oh ! il mettra le feu à la maison ! il l'a dit.

— Allons ! du courage ! Il est parti, entendez-vous ?

— J'entends bien, mais deux cents francs ! Je suis ruinée ! Mon Dieu, mon Dieu ! que faire ?

— Qui parle de deux cents francs ? Pourquoi cet argent ?

— Tout le loyer de la terre ! Nous sommes ruinés ! et si le *Boiteux* ne les avait pas ! Oh ! il mettra le feu à la maison !

La tresseuse devina ce qui s'était passé pendant qu'elle était à la cuisine.

— Pour quand les faut-il ? demanda-t-elle.

— Pour lundi, lundi au plus tard ! Nous sommes ruinés !

— Pas encore ! murmura la tresseuse. Reste Léon. Nous verrons bien ! Ah ! si j'étais un homme !

Elle s'assit pensive, la tête dans la main, pendant que la veuve continuait de gémir sur sa chaise en poussant quelques exclamations entrecoupées.

Dans l'intervalle, le soir était venu. La lune de septembre insinuait ses mélancoliques rayons dans la chambre, et semblait vouloir adoucir, par cette muette caresse, la douleur des deux femmes. Le chat de Marie, qui s'ennuyait de n'être point caressé et qui peut-être devinait son affliction, monta sur la table, s'approcha timidement de la jeune fille et se mit à lui lécher la main.

— Pauvre petit ! murmura la tresseuse : oui ! il me reste encore un ami !

Elle se leva brusquement et s'approcha de sa mère.

— Nous ne pouvons pas en rester là, dit-elle. Il faut chercher à nous défendre contre cet homme.

— Mon Dieu ! que faire ? Il arrivera des malheurs. Non, ne m'en parle plus ; ça me fait mourir.

— Eh bien non, je n'en parlerai plus.... si vous alliez faire le souper, ça vous remettrait peut-être.

— Oui, tu as raison. J'oubliais, tu dois avoir faim, je crois.

Quand elle fut sortie, la tresseuse s'esquiva sans mot dire et courut au village. Elle allait chez Léon.

Celui-ci fumait sa pipe devant la maison, en attendant sa sœur qui était allée chez l'épicier. Il fit entrer la tresseuse.

— Enfin ! s'écria-t-il avec une satisfaction marquée, quand la jeune fille eut terminé son récit, savez-vous que le long repos que cet homme vous a accordé commençait à m'inquiéter ? Maintenant la comédie va se jouer rapidement jusqu'au bout. Demain matin, la première chose que vous ferez, ce sera d'aller chez le préfet, et de tout lui conter. Je le connais particulièrement ; je m'entendrai avec lui.... A propos.... est-ce que tous vos huis sont bien fermés ? La grange, l'étable, la remise, tout est barricadé, n'est-ce pas ?

— Pas moyen d'y pénétrer sans enfoncer.

— En ce cas, l'affaire est en règle.

— Oui, mais je crains une chose.

— Et quoi donc ?

— Le feu. Il a parlé de mettre le feu à la maison.

— Le feu, dit Léon, dont le front se rembrunit. Je ne crois pas qu'il y ait du danger pour le moment ; cependant il faudra prendre des précautions.

— Il ne nous manquerait plus que ce dernier malheur. Ma mère en perdrait sûrement la raison.

— Dans tous les cas, il n'y a pas de danger avant

lundi, et encore si on lui laisse l'argent, restera-t-il tranquille. Il faudra voir ; mais jusque-là nous aurons le temps de prendre nos mesures. Ainsi ne vous inquiétez pas. Tâchez seulement de savoir ce que votre mère fera de l'argent. J'ai tout espoir de réussir. Comptez sur moi comme sur le meilleur ami.

— Vous êtes bien bon pour nous, Léon, Dieu vous le rendra ! dit la tresseuse en prenant congé du jeune homme.

— Je l'espère Marie ; et j'attends sa récompense ici-bas.

X

La jeune fille, bien qu'à moitié rassurée par les paroles de Léon, passa une nuit terrible. Commencerait-elle à s'assoupir, elle croyait à chaque instant entendre le pétilllement sinistre du bois embrasé. A peine était-elle endormie qu'un rêve affreux la réveillait en sursaut. Elle s'imaginait être au milieu des flammes, et lorsqu'elle ouvrait les yeux pour se rassurer, la lumière argentée de la lune qui inondait le paysage lui paraissait au premier abord la réverbération effrayante de l'incendie. Il faut avoir vécu au village pour comprendre la terreur qu'inspire ce fléau. Ces accidents y sont si fréquents, si difficiles à prévenir, dans des constructions en bois, pleines de matières combustibles et souvent exposées à l'imprudence ou à la malveillance du premier venu !

Enfin, à son grand soulagement, l'aube commença

à blanchir ; ses terreurs se dissipèrent ; elle put s'endormir.

Le soleil était levé depuis longtemps lorsqu'elle se réveilla. La cloche, qui sonnait la messe matinale, lui rappela qu'il était dimanche. Elle s'empressa de se lever. Sa mère était sortie, mais l'absence de son livre de prières et de ses habits de fêtes, lui firent supposer que dans cette circonstance difficile, elle avait jugé à propos, selon son habitude en pareil cas, de s'approcher des sacrements. Elle aussi éleva son âme à Dieu pour lui demander la force dont elle avait besoin ; puis elle s'occupa de préparer le déjeuner et de ranger l'intérieur du petit ménage.

Le dimanche est généralement un jour heureux pour le campagnard. C'est d'abord un jour de repos, et puis lorsque le soleil rayonne, lorsque la prairie exhale son parfum, il y a dans la simple mélodie des cloches quelque chose qui vibre jusqu'à l'âme et l'invite à chanter. C'est un jour de libre arbitre, où le pied ne traîne plus le boulet du travail forcé, où le champ est ouvert à la fantaisie. Et c'est si gai d'être libre !

Ces vagues impressions réagirent sur l'âme abattue de la tresseuse. Son courage se releva comme la fleur, froissée par une pluie d'orage, se redresse à la tiède chaleur du soleil ; l'air pur du matin circula comme une bouffée de vie dans tout son être ; le fantôme effrayant du sourcier s'éclipsa derrière la mâle figure de Léon ; elle se sentit sourire.

La veuve ne tarda pas à rentrer. Ses yeux rougis annonçaient qu'elle avait beaucoup pleuré pendant la nuit, mais une certaine sérénité se lisait sur sa figure.

Elle évita constamment de faire allusion à la scène qui avait si fortement préoccupé Marie. Celle-ci imita naturellement sa réserve ; elle était d'ailleurs absorbée par sa toilette.

Lorsqu'on sonna le *tout* * de l'office, elle prit de l'eau bénite et se disposa à sortir.

— Je vais ! dit-elle à sa mère.

— Que le bon Dieu te conduise ! répondit la veuve. N'oublie pas de prier pour ton père et de mettre quelque chose *aux âmes* **.

— N'ayez peur. J'y pensais déjà.

La jeune fille sortit ; mais au lieu de se diriger vers l'église du village, elle s'engagea dans un sentier peu pratiqué, au travers des clos et des chenevières, et rejoignit bientôt la route de Bulle. Elle se rendait chez le préfet. Le cœur lui battit bien fort en frappant à sa porte, mais il était trop tard pour reculer. Au reste le magistrat l'accueillit parfaitement bien, et réussit à la rassurer. En sortant, elle trouva Léon dans le corridor ; il attendait son tour.

— Eh bien ! demanda-t-il.

— Tout va bien, répondit la jeune fille. J'ai bon espoir et je compte sur vous.

— S'il fallait mettre ma vie au feu, je la mettrais, dit Léon en lui serrant la main. A bientôt.

La tresseuse se rendit à l'église des Capucins, où elle accomplit religieusement sa promesse ; puis elle retourna au village, contente et presque joyeuse du résultat de sa démarche. L'office venait de finir lorsqu'elle

* Le dernier coup, qui se sonne avec toutes les cloches.

** Dans le sébile dont le contenu est destiné à payer au curé les messes qu'il dit pour les âmes du purgatoire.

arriva à la maison, de sorte que la veuve ne soupçonna nullement quel avait été le véritable but de son absence.

Le reste du jour s'écoula paisiblement, quoique d'une manière un peu monotone pour Marie, car sa mère n'était point disposée à causer, et s'était mise à réciter son chapelet. Pour se dédommager, elle prit un livre sur le *garde-robes*. C'était un roman de cette collection appelée Bibliothèque de Lille, genre de littérature assez répandu dans le pays, où les lectrices puisent généralement dans le cabinet du curé. Elle alla s'établir sur un banc adossé à la façade de la maison et là, moitié lisant, moitié rêvant, elle attendait le moment d'aller chercher le lait au village.

Mais sa mère la prévint. Sous prétexte de faire quelques emplettes chez l'épicier, elle sortit au crépuscule, disant qu'elle ne ferait pas longtemps.

La tresseuse supposa qu'elle avait saisi cette occasion pour aller chez le *Boîteux* réclamer l'argent qu'elle avait promis au sourcier, et jugea à propos d'attendre les événements.

L'absence prolongée de sa mère la confirma dans cette opinion, et lui inspira quelque inquiétude touchant le résultat de sa démarche, car il pouvait fort bien arriver que le *Boîteux* manquât d'argent en ce moment. Elle prévoyait les angoisses qui tourmenteraient le cœur de la pauvre femme, si un concours fatal de circonstances l'exposait à la vengeance de son ennemi.

Pendant qu'elle se livrait à ces réflexions, la nuit était tombée; la rosée se répandait comme une gaze vaporeuse sur les prairies; les étoiles s'allumaient

au ciel. Tout-à-coup, sur la croupe orientale de la montagne la lueur d'un feu perça l'ombre opaque que le Moléson projetait sur sa base.

Ce genre d'illumination n'est point rare dans la montagne, et l'on aime, par une belle nuit, à contempler ce signe devie et de joie dans la solitude des Alpes. Le plus souvent, c'est le bivouac des *armaillis* qui gardent le bétail dans les endroits périlleux; ce qu'on nomme dans le pays le *marendé**; quelquefois c'est l'hommage amoureux qu'un jeune montagnard envoie à sa mie dans un village éloigné.

La jeune fille admirait la flamme brillante sans chercher à deviner quelle pouvait en être la signification, lorsqu'une exclamation lui fit tourner la tête. C'était la veuve qui arrivait. La vue de ce feu, masqué jusque là par la convexité de la colline sur laquelle la maison était située, paraissait l'avoir frappée d'une surprise douloureuse. Essoufflée et tremblante, elle considérait d'un œil effaré cette apparition extraordinaire.

Mon Dieu! qu'avez-vous donc? demanda la tresseuse en courant à elle.

— Ne comprends-tu pas, répondit-elle en indiquant la montagne. C'est encore un avertissement du sourcier! Dieu soit béni! j'ai l'argent.

La figure de la jeune fille se couvrit d'un nuage.

— Rentrons, ma mère, dit-elle, il commence à faire frais, et puis il est temps de faire le souper.

A la distance de deux cents pas environ, au midi de la maison, il y avait une vieille grange située de telle sorte qu'elle dominait tous les alentours. La haie d'épi-

* Marendà, souper; du latin merenda.

nes dont nous avons parlé, et qui se trouvait là comme une tranchée ouverte contre la forteresse rustique que défendaient les deux femmes, passait tout auprès, de sorte que rien ne pouvait échapper à une vedette attentive qui y aurait choisi son poste d'observation. C'est là que Léon vint s'établir, à l'heure où le paysan se met au lit, où le hibou quitte son trou.

Il en fut quitte pour passer une nuit blanche, car rien ne troubla le silence universel.

La nuit suivante, il revint s'installer à son poste, mais il n'était pas seul ; un gendarme l'accompagnait.

Ils s'établirent du mieux qu'ils purent sur le fourrage entassé dans la grange. Les ouvertures que chaque planche de la cloison avait ménagées en se rétrécissant étaient autant de meurtrières par lesquelles ils pouvaient observer à leur aise sans être vus. Léon eut soin d'appuyer une échelle contre le tas de foin et d'enlever le palan qui barricadait la grande porte de la grange, afin de pouvoir accourir immédiatement sur les lieux si besoin était.

Dans la maison de la veuve tout reposait depuis longtemps ; seulement la lueur lointaine d'un feu qui brûlait dans la montagne se reflétait par intervalles sur les vitres des fenêtres. La nuit était belle, quoique un peu obscure, car la lune se couchait de bonne heure.

Onze heures sonnèrent à l'horloge du village. Aucun bruit ne répondit au tintement mélancolique de la cloche, mais la porte de la maison s'ouvrit doucement, une figure humaine apparut sur le seuil, se dirigea vers la galerie, se baissa, et puis s'évanouit derrière la porte qui fut refermée avec les mêmes précautions.

— Ça y est ! dit Léon au gendarme. Attention !

Il sortit de la grange, se glissa le long de la haie, et bientôt la gendarme le vit ramper le long de la galerie. Au bout d'une minute, il était de retour.

— Voilà ! dit-il au gendarme en lui montrant un rouleau ; il y a bien les deux cents francs ! A l'autre maintenant !

Cependant rien ne troublait le silence de la nuit, si ce n'est les rats qui trottaient dans l'étable, ou les souris qui grignottaient quelque épi oublié dans un coin de la grange ; nulle ombre n'apparaissait dans l'obscurité transparente qui s'étendait devant la maison de la veuve. On ne voyait que le profil immobile de la haie d'épines, où l'imagination prévenue des deux sentinelles croyait parfois entrevoir des figures fantastiques.

Le gendarme baillait et Léon commençait à s'impatienter, lorsque le froissement cadencé d'un pied d'homme qui marche sur l'herbe tendre excita leur attention. Le bruit cessa pendant quelques secondes, puis quelque chose de noir se sépara de la haie et se dirigea vers la maison. Il disparut un instant derrière la paroi de la galerie, puis revint vers la haie, et un instant après, Léon et le gendarme virent un homme descendre la colline et s'éloigner à grands pas dans la direction du village.

— C'est lui ! dit Léon. Voici ce qu'il faudra faire. Il va venir de ce côté. Surveillez-le attentivement ; puis quand il aura achevé ses manigances, poussez droit à lui par la brèche de la haie qui est vis-à-vis de nous ; moi je m'en vais m'embusquer pour lui couper la retraite.

— Voulez-vous le pistolet ? demanda le gendarme.

— Non, c'est inutile, répondit Léon, et il sortit de la grange.

Le gendarme se tint derrière la porte, prêt à agir au moment convenu.

Une demi-heure s'écoula sans que rien ne parût. Mais enfin la silhouette d'un homme se dressa au coin de la maison, se glissa sans bruit jusque devant la grange et s'arrêta. Le gendarme vit qu'on levait avec précaution une des planches adaptées au seuil de la grange pour faciliter l'engrangement des chars. Il saisit cet instant pour s'élancer sur l'inconnu. La distance qui les séparait n'était que d'une cinquantaine de pas ; néanmoins, il n'était pas à moitié chemin que le sourcier l'avait déjà aperçu. Il ne fit qu'un bond jusqu'à la haie, et perdu dans l'ombre épaisse qu'elle projetait, il se mit à fuir avec rapidité. Mais tout-à-coup Léon se dressa devant lui et le saisit au collet. Par un effort désespéré, il tenta de se débarrasser. Ce fut en vain ; quand Léon tenait, il tenait bien ; d'ailleurs le gendarme arrivait. Le sourcier, fou d'épouvante, leva le bras, et Léon frappé en pleine poitrine, chancela sur ses jambes et s'affaissa contre la haie.

— Brigand ! cria-t-il au sourcier qui s'enfuyait à travers les prés. Après, après ! dit-il au gendarme. Il m'a assassiné !

Le gendarme s'élança sur les traces du fugitif. Celui-ci avait gagné du terrain. Il filait droit comme une flèche, et il semblait connaître parfaitement les brèches des haies nombreuses qui coupent la *fin*.

Mais il avait affaire à un jeune homme alerte et vigoureux. Guidé par le fugitif lui-même, le gendarme profitait des mêmes ouvertures, évitait pareillement

les difficultés, et au bout de quelques minutes gagna rapidement sur lui.

Le fugitif changea alors de tactique. A peine avait-il passé une haie, qu'il brisait brusquement à droite ou à gauche, afin d'attirer le gendarme vers une impasse, ce qui lui aurait fait perdre un temps considérable. Celui-ci comprit la ruse ; il ne cessa pas de suivre pied à pied ses traces.

Cependant l'haleine commençait à lui manquer. Il ralentit le pas, sans perdre toutefois le fugitif de vue. Le terrain montait graduellement ; on approchait de la montagne. Les haies étaient plus rares, mais le sol était plus inégal, et bientôt le fugitif pouvait atteindre un de ces ravins boisés qui séparent ordinairement deux pâturages. Le gendarme vit que le moment était venu de tenter un dernier effort ; il tira de sa poche un pistolet qu'il avait pris à tout hasard et se remit à courir.

Le sourcier, paraît-il, sentait aussi la nécessité de ménager son haleine ; il n'allait plus qu'au pas. Le gendarme gagna rapidement sur lui et quand il fut à portée de fusil, il se décida à lui faire la sommation d'usage.

— Halte ! au nom de la loi ! lui cria-t-il.

Le fugitif ne répondit qu'en reprenant le pas de course.

Le gendarme sentit la colère lui monter à la gorge. Il rassembla toutes ses forces et s'élança en avant.

Ce qu'il avait prévu allait arriver. Un rideau de sapins bordait le pâquier à deux cents pas plus haut. Cela ne fit que doubler sa vigueur.

— Halte ! cria-t-il une seconde fois, et il arma son pistolet.

Le sourcier fit un bond en avant. Il entra sous les arbres.

— Halte ! cria encore le gendarme. Le coup partit. Un ricanement sauvage succéda à la détonation.

Arrivé sous les sapins, il entendit un bruissement dans les broussailles qui annonçait que le gibier fuyait encore. Incapable de faire un pas de plus, il se laissa choir sur la mousse. Peu après une heure sonna à la tour du village.

Le gendarme comprit qu'il ne fallait plus songer à la poursuite. Aussitôt que son épuisement le permit, il retourna sur ses pas, désespéré d'avoir manqué son coup.

Cependant la scène qui s'était passée devant la maison de la veuve avait donné l'éveil à la tresseuse. Elle crut reconnaître la voix de Léon, et elle s'empressa de courir à sa fenêtre. Quelqu'un s'approchait en effet de la maison.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— S'il vous plaît, venez m'ouvrir ! dit Léon d'une voix faible.

— Mon Dieu ! que s'est-il donc passé ? murmura la jeune fille en passant sa jupe et son fichu.

Elle fit de la lumière et courut ouvrir la porte. En apercevant la poitrine ensanglantée de son amant, elle poussa un cri douloureux.

— Ce n'est rien, dit Léon. Le coquin a joué du couteau, mais ce n'est qu'une égratignure.

— Mon Dieu ! entrez vite.

A leur grand étonnement, la veuve toute habillée

était agenouillée auprès de sa couche. On eût dit qu'elle s'était endormie en priant. Le fait est qu'elle avait succombé à sa terreur et qu'elle s'était évanouie.

La jeune fille dut être dans une angoisse terrible, mais, grâce à cette merveilleuse force de résistance qui se développe dans le cœur des femmes en certaines occasions, elle conserva tout son sang-froid. Elle se hâta de laver la profonde blessure de Léon qui, à bout de sa force, s'était affaissé sur une chaise ; elle étancha le sang et banda la plaie du mieux qu'elle put, puis voyant que le jeune homme se trouvait mieux, elle releva sa mère qui ne sortit de son évanouissement que pour éprouver une violente attaque de nerfs. Heureusement la crise fut courte ; la pauvre femme ne tarda pas à tomber dans un assoupissement profond.

Léon, un peu remis, voulait s'en aller, mais la tresseuse le conjura de n'en rien faire ; d'ailleurs il avait perdu tant de sang qu'il eût été incapable de se rendre seul jusqu'au village. La jeune fille lui arrangea un lit dans la chambrette *, et elle attendit le jour en partageant ses soins entre les deux êtres qu'elle chérissait le plus au monde.

De bien doux rêves berçaient le sommeil de Léon. Une fois il crut sentir deux lèvres brûlantes se poser sur son front ; il ouvrit les yeux. Son regard rencontra la figure rougissante de Marie debout à son chevet. Il saisit sa main et la pressa longtemps sur son cœur.

Le jour était venu. Léon voulut se lever. Il était faible, mais il ne souffrait pas ; la fièvre ne l'avait pas

* Les maisons du pays ont généralement deux pièces contiguës au rez-de-chaussée: le paillis, ou grande chambre, et la tzambretta.

encore pris. La veuve, que le sommeil avait rétablie, l'aida à s'habiller, et il lui raconta ce qui s'était passé.

Il n'eut pas le temps de finir, le préfet arriva avec son secrétaire et un chirurgien. Le gendarme qui avait inutilement poursuivi le sourcier, avait rapporté au magistrat les événements de la nuit, et celui-ci avait jugé à propos de se transporter sur les lieux, après avoir expédié deux de ses hommes à la recherche du criminel. La veuve et Léon firent également leurs dépositions, et l'on trouva sous une planche, devant la grange de la veuve, le rouleau de toile volé quelque temps auparavant à Denis à Jean-Denis.

Ces découvertes successives ne laissèrent plus aucun doute sur la culpabilité du sourcier, et le préfet se hâta de retourner à Bulle, afin de prendre les mesures nécessaires pour que le coupable ne pût échapper.

XI

Une visite de l'autorité, faite à une pareille heure, devait nécessairement exciter la curiosité des villageois. Aussi en un clin d'œil la nouvelle eut-elle fait le tour de l'endroit, grossissant à mesure qu'elle s'éloignait davantage de la source. Des groupes inquiets stationnaient ça et là : chacun en voulait savoir plus long que son voisin ; les conjectures devenaient des faits positifs ; on hochait la tête, on clignait de l'œil, et la conversation prenait ce ton sentencieux ou diplomatique qui ne dit rien, mais laisse deviner beaucoup.

Une stupéfaction indicible s'empara de tout le monde quand on vit venir Léon pâle et défait, les habits ensanglantés, et se dirigeant lentement vers sa demeure. Plus d'une figure de femme exprima une joie maligne en le voyant dans ce triste état. On se précipita à sa rencontre.

— Qu'est-il arrivé ? qui vous a frappé ? d'où venez-vous ? demanda-t-on de toutes parts.

— Rien, répondit Léon. Quelques coups de poing, assaisonnés d'un coup de couteau, voilà tout.

Et il prit le bras d'un de ses amis pour retourner chez lui.

Les *hums* ! les hochements de tête et les conjectures recommencèrent de plus belle.

— Il y a du mystère là-dessous. Bien sûr il est arrivé quelque chose ! Oui ! oui, ce n'est pas naturel ! J'avais bien prévu que ça finirait par là ! Cette maison est ensorcelée ! Telles étaient les phrases qui se croisaient, car chacun voulait dire son mot.

Cependant les groupes finirent par se disperser peu à peu. C'était l'heure du déjeuner.

Mais bientôt un nouvel incident répandit l'alarme. Un gendarme couvert de sueur et de poussière traversa le village au pas accéléré, se dirigeant vers la préfecture. On essaya de l'arrêter, de l'interroger. Ce fut en vain. Affaires importantes, cria-t-il, et il continua sa course.

Pour le coup tout le village attrapa la fièvre. Les figures s'allongèrent ; on se regardait avec des yeux effarés. On eût annoncé l'arrivée d'un régiment de cosaques que l'agitation n'eût pas été si grande. M. Bruno, vieux célibataire, à peu près rentier, qui était la gazette

ambulante de l'endroit, n'y tint plus. Il passa une redingote, prit sa canne, et courut à Bulle s'installer sous le beau tilleul qui commande l'avenue du château.

Un silence mystérieux, une immobilité complète régnait dans le vieux bâtiment. M. Bruno se promenait en long et en large, observant les croisées hermétiquement closes, plongeant un regard impatient jusque dans les profondeurs de la cour. Il commençait à maugréer contre les magistrats, qui se moquent de la légitime curiosité de leurs administrés, lorsqu'enfin il vit apparaître les lunettes bleues et les quatre chevrons du vieux sergent des gendarmes. A la démarche haute et mesurée, à l'air grave de ce personnage, M. Bruno devina que ses oreilles étaient occupées à transmettre à sa mémoire quelque événement extraordinaire dont le récit venait de les frapper.

— Ho ! sergent ! Bonjour ! lui cria-t-il.

Le sergent s'approcha, les bras croisés, la figure impassible.

— Vous êtes bien matinal aujourd'hui, monsieur Bruno !

— Oui, oui... Des affaires... Quel nouveau à la préfecture ?

— Hum ! pas grand'chose.

— Quelque chose, toujours. Voulez-vous prendre un petit verre ?

— Oh ! ce n'est pas de refus, si ça peut vous faire plaisir.

M. Bruno n'eut pas à regretter son petit verre. Voici ce qu'il apprit. Le gendarme qu'on avait vu le matin traverser le village était un de ceux qu'on avait en-

voyé à la poursuite du sourcier. Le sergent ne dit pas pourquoi ; il paraît que la chose devait rester secrète. Donc en se rendant au chalet où ils espéraient attraper le fugitif, ils avaient été hélés par des *armaillis* groupés autour d'un objet qu'on ne pouvait distinguer. S'étant dirigés de ce côté, ils trouvèrent un cadavre affreusement *dévoré**, qu'ils reconnurent cependant pour celui de l'homme qu'ils cherchaient. Les *armaillis* racontèrent que pendant la nuit ils avaient entendu des cris épouvantables vers le haut du pâturage ; qu'ils s'étaient empressés d'accourir, et qu'ils avaient surpris le taureau, animal très paisible d'ailleurs, occupé à *dévorer* le pauvre diable ; qu'ils ne savaient à quoi attribuer ce malheur, si ce n'est à quelque chose de surnaturel, car jamais le taureau n'avait fait de mal à personne.

M. Bruno, dont la curiosité n'était qu'à moitié satisfaite, questionna en vain le sergent sur ce qui avait amené la visite du préfet dans la maison de la veuve et sur la blessure de Léon. Bien qu'il offrit un second petit verre, il ne put absolument rien obtenir. Néanmoins sa course ne fut pas absolument inutile, et bientôt on le vit trotter dans la direction du village, avec toute la diligence que lui permettait son âge et son rhumatisme.

M. Bruno était en veine ce jour-là. A peine avait-il fait le quart du chemin, qu'il se trouva face à face avec un paysan qui n'avait pas l'air moins pressé que lui.

C'était Denis à Jean-Denis.

* Mutilé.

— Quels nouveaux, quels nouveaux ? Vous paraissez bien pressé ! lui dit-il.

— Pardi ! il y a de quoi !

— Quoi, quoi ? Parlez. Qu'est-il arrivé ?

— Ma foi ! quelque chose de bien étrange, M. Bruno.

— Conte, conte !

— Au moins vous n'en parlerez à personne. C'est quelque chose de secret.

— Soyez tranquille ; il n'y a pas de danger.

— Figurez-vous que ce matin, j'allais gouverner mes vaches comme à l'ordinaire, quand en approchant de l'étable, qui est derrière le village, comme vous savez, ne voilà-t-il pas que j'entends un tintamarre épouvantable parmi mes vaches, comme si le diable y eût été déchaîné. Bon ! que je me dis, qu'est-ce que ça va donner ? Y aurait-il eu des marchands d'écuelles ou d'autres *lostros** dans mon étable, qui n'est pas fermée ? Crédié ! que je me dis, je m'en vais les arranger ! A tout hasard, je prends une buche de bois et j'entre. Mille tonnerres, sauf votre respect ! que vois-je ? Toutes mes vaches sens-dessus-dessous et la *boucharde*** par terre, tirant la langue d'un pied, et presque étranglée par sa chaîne. Voilà du propre ! que je me suis pensé. Je débarrassai la pauvre bête, qui heureusement en est revenue, et je rattachai les autres à leur crèche. Mais ce n'est pas tout. En mettant la main dans mon *loï**** pour donner du sel à mes vaches et les mettre de bonne humeur, je trouve ce papier qu'on y avait sans doute mis pendant la nuit, car j'avais laissé mon *loï* à l'étable.

* Heimathloses, rôdeurs. — ** Qui a une tache au muffle. —

*** Poche au sel.

— Voyons ! dit M. Bruno en prenant le papier, et il lut :

« Vous trouverez votre toile que vous avez fait faire à Epagny, qu'on vous a volée, sous les planches qui sont devant la grange à la veuve de celui qu'on dit qui s'est pendu comme quoi ayant été convaincu de vol.

» Un de vos amis. »

— N'est-ce pas étrange, ça, M. Bruno ?

— Drôle, très drôle. Et vous allez faire votre rapport ?

— Sans doute. Que faire ?

— Eh bien, au revoir ! Je suis pressé... En voilà du nouveau ! se disait M. Bruno, en gambadant. Nous en avons pour six semaines.

Un quart d'heure plus tard la population mâle et femelle du village se repaissait avidement des récits de M. Bruno, et Dieu sait avec quelle richesse d'imagination il sut les corriger et augmenter afin de produire plus d'effet !

La nouvelle parvint ainsi jusqu'à Léon, que la blessure confinait chez lui, mais qui ne manquait point d'officieux visiteurs. Elle lui causa une agitation extraordinaire, qui jointe à l'inflammation de sa blessure, amena la fièvre et le força de se mettre au lit. Cette fin prématurée du sourcier assurait, il est vrai, la tranquillité de la famille avec laquelle il avait résolu de conclure une douce alliance, mais elle lui ravissait en même temps un espoir caressé pendant bien des jours et des nuits, celui de voir les mystérieuses circonstances qui avaient causé la mort du père de la tresseuse, s'éclaircir par le procès du sourcier, et jeter un jour

nouveau sur cette désastreuse affaire. Maintenant l'unique personnage qui tenait le fil de cette ténébreuse intrigue avait cessé d'exister, la nuit se faisait plus épaisse que jamais, et la mémoire du pauvre Joseph était flétrie sans appel.

Léon pleurait de rage de voir ses efforts échouer contre la fatalité.

Le soir, sa sœur vint lui annoncer que Marie demandait à lui parler. Il s'empressa de la faire introduire.

La jeune fille était plus pâle que de coutume. Son attitude accusait une vive émotion. Elle s'agenouilla au chevet de Léon, lui prit la main et la couvrit de baisers et de larmes.

Léon la laissa faire. Son cœur battait bien fort.

— Léon ! tu souffres beaucoup, n'est-ce pas ! dit-elle au bout d'un instant.

— Oh non ! Je suis si content de te voir !

— Tu sais... Il est mort. Le bon Dieu nous a vengés.

Léon ne répondit pas.

La tresseuse le fixa un instant avec douleur.

— Pauvre Léon ! Je vois bien que tu souffres ! Tu as beau vouloir le cacher.

— Mais je t'assure, Marie, que ce n'est rien. Une égratignure, un peu de fièvre... demain ce sera fini.

— Jusqu'à demain, c'est bien long ! Me permets-tu de rester avec ta sœur, pour te veiller ?

— Tu es trop bonne, Marie ! Tu t'imagines à tort que c'est ma blessure qui me fait souffrir.

— Léon ! ma présence te fait de la peine ? ajouta la tresseuse d'une voix étouffée.

— Enfant ! dit Léon en posant ses lèvres ardentes sur le front pâle de la jeune fille.

— Oh ! j'ai encore une bonne nouvelle à t'annoncer. Le préfet nous a fait appeler ce tantôt... Tu as connu le vieux Théodule, qui était domestique chez les Roullin quand notre malheur est venu ?

— Oui ! Théodule-mon-soulier, comme on l'appelait, qu'a-t-il à faire là-dedans, lui ?

— Tu verras. Il paraît que la mort du sourcier s'est déjà répandue, car le préfet, comme il nous l'a dit, avait à peine fini de dîner, que Théodule-mon-soulier vint chez lui pour lui faire un rapport. Il commence par demander s'il était vrai que les morts reviennent, et comme le préfet a répondu que non, que c'était une idée de vieilles femmes, il demanda s'il était bien vrai que le sourcier fût mort, et si on était bien sûr qu'il ne reviendrait pas ; le préfet l'assura qu'il était bien réellement trépassé, et probablement damné à tous les diables et enchaîné au fin fond des enfers. Alors le vieux lui raconta comme quoi ayant été domestique chez les Roullin, il avait vu par un trou qu'il y avait à la paroi de la chambrette où il se trouvait dans ce moment, le sourcier qui prenait dans le garde-robes le sac d'argent qu'on trouva plus tard chez nous, et qui a été la cause de la perte de mon pauvre père. Il a dit ensuite que le sourcier lui inspirait tant de peur qu'il n'avait pas osé parler de cela, mais qu'il était prêt à faire serment pour prouver ce qu'il avait dit ; qu'aussi bien ça ne lui ferait plus rien quand même le sourcier reviendrait pour le tourmenter, car il n'avait plus eu une bonne nuit depuis lors, poursuivi par l'idée qu'il avait laissé condamner un innocent. Ma mère et moi,

nous avons failli nous pâmer de joie en entendant cela, et je n'ai pas eu un instant de repos avant de venir te l'apprendre.

L'émotion que cette nouvelle causa à Léon, et le bonheur des deux amants se comprendra facilement. On comprendra sans doute aussi que le procès de l'infortuné Joseph fut révisé, sa mémoire réhabilitée et que Léon épousa la charmante jeune fille. M. Bruno déclara que c'était la seule chose en sa vie qu'il n'eût point prévue.

Au reste M. Bruno, avec sa manie des vraies et des fausses nouvelles, fit verser plus tard bien des larmes à l'épouse de Léon. Un jour qu'il venait du chef-lieu, le sac vide de nouveautés, il imagina une plaisanterie qu'il crut excellente. Un Anglais, disait-il, offrait cent francs à quiconque lui procurerait un matou à trois couleurs, mort ou vif. Un gamin, un peu spartiate, eut la fatale idée de faire main basse sur le minon de la tresseuse. Nul ne pouvait contester qu'il ne fût tricolore, mais ce n'était pas un matou. Il en fut quitte pour avoir les oreilles frottées. Marie n'en pleura pas moins son vieil ami. Il était de la race qui lèche. On les dit plus fidèles que les autres.

L'ANNÉE DE LA MISÈRE

PAR L. FAVRAT

I

Le fond de Mauverney était bien triste en septembre 1816, avec ses toits détrempés et rembrunis, ses orges à peine mûres, maigres et chétives, et ses avoines couchées par les averses de l'été ; aussi n'attirait-il plus les regards, et pourtant, quand la saison est belle, le piéton qui suit la route de Berne aime à voir ce petit vallon que le sol indique à peine, et que les grands bois du Jorat encadrent et complètent ; on aime ces deux ou trois maisons un peu perdues là-bas, dans les prés, vers ce rideau de sapins qui les protège contre les rafales aiguës de la bise ; on aime ces carrés de cultures si bien tournés au midi, où le froment craint de se hasarder, mais où le seigle donne encore une moisson rassurante. Il y a dans ce paysage un peu resserré, un peu sévère, quelque chose de paisible qui attire ; mais il faut voir Mauverney à la fin de juin,

quand les prés sont encore fleuris, quand c'est encore le printemps ; vers le soir, alors que les toits fument et que les sonnaillles éveillent l'écho dans les profondeurs des forêts. Alors on se prend d'affection pour ce Jorat lausannois si agreste et si frais, semé de sites intimes, de maisons écartées et rêveuses ; de ruisseaux gazouillants, où trempe le tapis des mousses et dont la source est pleine d'ombre et de mystère ; de clairières imprévues, toutes couvertes de framboisiers, pleines de bourdonnements d'insectes et de chants d'oiseaux. D'ailleurs n'est-ce pas des croupes et des plateaux élevés du Jorat que le regard peut embrasser dans son ensemble cette admirable vallée du Léman, cette patrie de Vaud, que le soleil inonde de si riches clartés et où les soirs de printemps et d'automne sont presque des soirs d'Italie ?

On était bien loin de faire ces réflexions, au fond de Mauverney, dans la soirée du 7 septembre 1816. On avait parlé, il est vrai, du mauvais temps, de l'insuffisance des récoltes, de la cherté toujours croissante des céréales, de l'aspect chétif des avoines qui ne mûrissaient qu'imparfaitement, questions journallement débattues dans une année d'excessive disette ; mais un sujet tout aussi grave et surtout plus intime, car il n'intéressait plus particulièrement la famille, n'avait pas tardé à occuper les trois personnages qui devisaient chez Pierre à Claude autour d'un bon feu de cuisine.

Et maintenant, cher lecteur, reportez-vous à la date précédente, et si vous tenez à connaître ce sujet plus intime, faites d'abord connaissance avec nos bons gens du Jorat.

En face du feu est assise Jeanne-Marie, une bonne

femme à physionomie douce et ouverte. Les soucis de la vie l'ont bien éprouvée, mais forte de cette foi simple et profonde qui résiste au découragement, douée du reste d'un caractère actif et persévérant, et de ce droit bon sens qui est la science des campagnards, elle a traversé sans fléchir toutes les épreuves, et il lui reste encore ce que la plupart ne réussissent pas à sauver : la jeunesse du cœur, le courage et l'espérance. Celui qui fume si gravement sa pipe, au coin de la cheminée, sur ce trépied rustique, c'est Pierre à Claude, un Vaudois qui ressemble à tous les Vaudois et qui se peindra lui-même dans le cours du récit. A l'autre coin, c'est l'oncle de Chez-les-Blanc, un vieil ami de la maison, pour qui l'on n'a point de secrets, et qui donne son avis comme s'il était de la famille.

L'oncle de Chez-les-Blanc, comme les enfants l'appelaient, ne devait son titre d'oncle qu'au noble usage, aujourd'hui moins répandu, de désigner aux enfants les voisins, les amis et particulièrement les personnes âgées, sous les appellations plus dignes d'oncle ou de tante. Les événements de 1798 l'avaient trouvé partisan déclaré de l'indépendance vaudoise, et, dans l'année même, il s'était enrôlé dans ces brigades lémaniques qui renforcèrent l'armée française et guerroyèrent avec elle sous Masséna et sous Lecourbe ; mais blessé dans un des sanglants combats qui préludèrent à la grande journée de Zurich, il était rentré au pays où, parvenu à trouver un remplaçant, il avait repris la bêche et le hoyau. Les Français sont de bons diables, disait-il alors, mais il leur faut trop d'argent, et Dieu sait qu'il n'y en a plus à Berne, et pas grand'chose ailleurs. C'était bon de se battre quand il s'agissait de

mettre à bas l'ours ; à présent ça ne nous regarde plus : qu'ils s'en tirent comme ils pourront, ou qu'ils s'arrangent ; sans compter qu'on nous suce ce pauvre petit coin de pays, et qu'on demande des écus comme si l'on en faisait au four. Cependant il avait repris les armes en 1802, contre les Fédéralistes, mais pour assister seulement à la triste déroute des Helvétiques entre Morat et Avenches. Il aimait beaucoup ses souvenirs militaires et il en faisait large part à qui voulait l'entendre, mais il ne fallait pas le taquiner à propos de sa dernière campagne. Ses deux années de service militaire avaient imprimé à son caractère quelque chose de décidé, de résolu, qui contrastait avec ces natures du Jorat souvent molles et indécises ; aussi ses conseils l'emportaient ordinairement. C'est une espèce de domination morale qu'il exerçait sans le savoir autour de lui, et il n'y a rien là d'extraordinaire : ceux qui ne savent pas s'arrêter à quelque chose sont fort aises qu'on les tire de peine. Jeanne-Marie était bien la personne qui subissait le moins cette espèce d'ascendant ; elle discutait longuement avant de prendre un parti, mais, dès qu'il était pris, on n'y pouvait rien changer, et l'oncle pas plus que Pierre à Claude, qui du reste laissait faire quand la décision ne blessait pas son amour-propre.

On venait donc d'entamer un grave sujet, le mariage de Judith, fille de Pierre à Claude. C'était un second débat, car la première décision était prise dès longtemps : Judith avait été fiancée dans l'été au cousin de Montpreveyres, et les annonces devaient s'écrire prochainement. Mais l'homme propose et Dieu dis-

pose : l'année était mauvaise, et l'hiver, un terrible hiver, s'approchait. Qu'allait-on faire ? Ajourner le mariage au printemps ? Pierre à Claude soutenait que c'était impossible, vu qu'il avait donné sa parole pour le mois de décembre, et l'oncle était de son avis. Jeanne-Marie voyait les choses autrement. On ne pouvait pas, disait-elle, en vue des circonstances, songer pour le moment à faire les frais d'un trousseau : il fallait attendre la prochaine moisson. Où prendre l'argent ? Pierre à Claude n'avait-il pas d'assez gros intérêts à payer ? On ne pouvait compter sur plus de vingt sacs de grain, y compris l'avoine. Mais encore une fois, ajoutait-elle, en interpellant son mari, comment prétends-tu faire ? si tu vends seulement cinq sacs de blé, il faudra en acheter, et à quel prix ? Tu sais bien que le quarteron s'est vendu un écu-neuf au dernier marché, et qui sait quand les prix baisseront ! Je te dis, moi, que si tu veux m'en croire, tu t'en iras bravement chez le cousin de Montpreveyres, pour lui dire ce qui en est, et comme quoi nous gardons Judith jusqu'au mois de juillet. D'ailleurs je suis sûre que sa mère ne pense pas autrement, en voyant comment les choses vont depuis quelques mois, et qu'elle fera tout son possible pour engager son fils à retarder le mariage jusqu'à l'été qui vient.

Jeanne-Marie disait tout cela avec beaucoup de couleur et d'expression dans son patois du Jorat, et Pierre à Claude avait l'air de peser les excellentes raisons avancées par sa femme. Au fond, il ne savait trop que répondre : heureusement l'oncle lui vint en aide. Il est vrai, dit-il, que les temps sont durs, mais finale-

ment, une fois ou l'autre il faut le trousseau, et que ce soit aujourd'hui ou dans six mois, je n'en tournerais pas la main. Ensuite, en matière de mariage, quand on a promis, il n'est pas facile de dépromettre : ces garçons, voyez-vous, ont fort mauvaise tête et ils n'entendent pas raison de ce côté-là. D'ailleurs, l'affaire une fois arrangée, c'est fini et voilà un souci de moins. Pierre à Claude peut s'entendre avec le menuisier, qui est un bon enfant : il n'exigera pas son argent tout de suite, il n'a pas besoin de ça pour vivre. Si c'est ce qui vous arrête, je lui dirai deux mots ; il y a longtemps que nous nous connaissons, il était dans les Lémans, lui aussi.

Au fond, c'est vrai, reprit Jeanne-Marie, mais l'année prochaine il nous en coûterait moins pourtant : l'été serait là, c'est la saison où le paysan est le plus à l'aise ; enfin ce serait l'été et la fête serait plus gaie, car pour ma part je trouve qu'un mariage est toujours triste quand il faut brasser la neige pour aller à l'église.

La saison n'y fait rien, répliqua l'oncle, les enfants s'aiment et le cousin a du pain chez lui, que voulez-vous de plus ?

Jeanne-Marie continua à défendre sa manière de voir, mais ce soir-là l'oncle fut irrésistible, et Pierre à Claude gagna son procès. Cependant on n'était pas d'accord sur l'ameublement de la future. Judith avait souvent parlé d'une jolie commode qu'elle avait vue chez une amie, et bien qu'elle ne se fût pas clairement expliquée, tout le monde l'avait comprise. Pierre à Claude, qui aimait sa fille de tout son cœur, ne songeait pas à lui refuser l'innocent plaisir de posséder

une commode, car il ne pouvait se montrer inférieur au voisin qui venait de sacrifier à la mode naissante. Ce meuble était alors une nouveauté dans nos campagnes, où l'antique bahut étalait encore fréquemment sa lourde mais solide structure à côté de la moderne garde-robe ; aussi Jeanne-Marie commença-t-elle par lutter contre une innovation qui, selon elle, n'était pas raisonnable et ne pouvait flatter que l'amour-propre. Mais ici Pierre à Claude défendit vaillamment son point de vue. Comment pouvait-il demeurer en arrière, quand le voisin, qui possédait trois poses de moins que lui, avait donné une commode à sa fille ? Que diraient les gens ? Et puisque c'était le désir de Judith, pourquoi la contrarier ? quinze écus de plus ou de moins était-ce une affaire ?

Enfin tu feras comme tu voudras, reprit Jeanne-Marie, mais toutes ces nouveautés ce n'est que pour le beau voir et pour l'orgueil, et ça n'aide pas à vivre.

L'oncle approuva ces paroles, mais il ajouta qu'il ne fallait pas aller contre le désir de sa filleule, puisqu'il en coûterait si peu. Il faut, continua-t-il, qu'une fille soit contente de son trousseau et qu'elle n'ait pas le cœur gros en entrant en ménage, car elles ont à cœur ces choses-là.

Décidément Jeanne-Marie était battue sur tous les points ; ce qui ne l'empêcha pas de donner son consentement d'assez bonne grâce, car l'oncle avait réveillé en elle des souvenirs qu'elle ne pouvait renier et au courant desquels il lui arrivait quelquefois de se laisser entraîner. Elle ne se reportait pas souvent à ses années de jeunesse et à l'époque de son mariage ;

mais quand ces échos des temps passés chantaient en elle, elle en parlait avec un charme tout particulier ; bien différente en cela de ces femmes qui, pour avoir eu les soucis ordinaires de la vie, oublient les jeunes années, dénigrent toutes les joies et introduisent dans le cercle de famille l'humeur, la tristesse et l'ennui.

L'ameublement de la future fut donc voté à l'unanimité, et Pierre à Claude annonça qu'il irait voir prochainement le menuisier d'Epalinges.

II

Quinze jours se sont écoulés depuis que Pierre à Claude s'est décidé à tenir parole au cousin de Montpreveyres et que Jeanne-Marie en a pris son parti. Un doux soleil d'automne adoucit quelque peu l'aspect sévère de la contrée, et les avoines, qu'un léger vent fait ondoyer, secouent les gouttes de pluie qui ont si longtemps alourdi leurs grappes élégantes. Judith s'est levée de bonne heure, et, toute joyeuse, elle fredonne en vaquant aux soins du ménage cette vieille ronde qu'elle a si souvent chantée devant l'église :

Dzan-Dzáqué Vounâi, lo cognâite-vos pas ?

Dzan-Dzáqué Vounâi, lo cognâite-vos pas ?

Lo pu bin cognâitre, m'a prau z'u chauta * :

Trâi follié d'ordze et dûé d'aveina,

Trâi follié d'ordze et dûé de blia.

* *Chautâ*, danser. On dit *Na chautâie*, pour une danse, un bal champêtre. *Une sauté*, dans le français populaire vaudois, a le même sens.

Puis sa mère n'ayant plus besoin d'elle, elle s'en va voir au jardin s'il y aura quelque chose pour le prochain marché. Le petit enclos a bien souffert, presque tous les légumes n'offrent que la végétation malade des années pluvieuses ; cependant le carré qui suit la face méridionale de la maison présente quelques jolies têtes de chicorée. La jeune fille les visite une à une, enlève délicatement les basses feuilles que le mauvais temps a jaunies, puis, satisfaite de son travail, elle reprend gaiment ce couplet de la ronde :

Lo pu bin cognâitre, m'a prau z'u chautâ !

Dei ballé béguiné m'a z'u atzetâ :

Trâi follié d'ordze et dué d'aveina,

Trâi follié d'ordze et dué de blia.

Elle jette ensuite un regard aux quelques fleurs qui s'épanouissent encore, redresse une tige ici, enlève là un rameau brisé ; mais tout à coup elle s'arrête pensive devant une touffe de marjolaine que dès son enfance elle a vu fleurir au coin de la plate-bande. La touffe odorante reporte son cœur vers un souvenir dont elle ne peut se défendre. Un jour (elle n'était pas encore fiancée au cousin de Montpreveyres) elle avait rencontré, comme elle revenait du prêche, Charles à Samelet, un grand garçon des environs qui avait été son ami d'enfance et auquel elle avait gardé une place dans ses souvenirs, peut-être même un peu plus grande qu'elle ne se l'imaginait. Ils s'étaient arrêtés sur le sentier et avaient causé des jeunes années, puis Charles avait rebroussé pour l'accompagner jusque chez elle. Alors la causerie était devenue un peu plus intime, le brin de marjolaine que Judith portait à sa ceinture

avait passé à la boutonnière de Charles, et l'on s'était séparé en se serrant la main. Dès lors les souvenirs d'enfance, la longue causerie et le brin de marjolaine s'étaient confondus dans le cœur de la jeune fille, pour ne plus former qu'une seule pensée un peu vague, un peu flottante, mais qu'un mot de Charles eût pu rendre précise. Ce mot décisif, il ne l'avait jamais prononcé, et quand le cousin de Montpreveyres s'était présenté, recommandé par l'oncle de Chez-les-Blanc, elle avait cru devoir l'accepter.

Mais les idées rêveuses ont passé rapidement. C'est la touffe de marjolaine qui les a fortuitement réveillées, parce qu'elle s'est trouvée sur le chemin de la jeune fille ; et le beau soleil, l'air plus doux et toute cette nature qui se reprend à la vie, rappellent peu à peu le calme dans son cœur et le joyeux refrain sur ses lèvres. Si Charles m'aimait tout de bon, il m'aurait demandée, se dit-elle, et loin d'éviter la touffe malencontreuse, elle en cueille un joli brin qu'elle met à sa taille. Et pourquoi serait-elle triste ? N'aime-t-elle pas le cousin à qui elle promettra bientôt amour et fidélité ? Ne lui a-t-elle pas tendu la main franchement, sans arrière-pensée ; n'est-ce pas un brave garçon, actif et rangé ? Non, elle ne saurait être triste ; elle a donné une pensée à un souvenir, mais cette pensée ne l'a pas troublée, car elle n'a rien à se reprocher.

Pierre à Claude cherchait sa fille depuis un instant, quand il l'entendit chanter à demi-voix sous les pruniers du jardin, où elle arrachait quelques légumes, et il s'avança pour l'appeler jusqu'au coin de la maison.

— Allons-nous à l'avoine ? répondit-elle.

— Oui, viens nous aider à la tourner ; voilà onze heures, à deux heures nous la retournerons. Je veux l'engranger aujourd'hui, car le temps m'a tout l'air de vouloir se brouiller.

— Vous venez au marché samedi, n'est-ce pas ?

— Je crois bien ! Ne sais-tu pas qu'au retour nous avons affaire à Epalinges ?

Judith courut chercher sa fourche et, pour cacher un brin de rougeur, elle partit la première. Elle ne chanta pas durant la fin de la matinée, et l'oncle la taquina sur ce qu'elle demeurerait trop longtemps appuyée sur sa fourche. Mais voyant qu'il perdait sa peine, il se mit à parler d'autre chose avec Pierre à Claude, qui froissait une grappe pour s'assurer de la qualité du grain.

— Triste récolte, hein ? fit-il.

— Ma foi, le Bron se passera d'avoine pour cette année, répondit Pierre à Claude en soufflant la balle, il n'y a pas grand'chose, et le peu qu'il y a doit aller au moulin.

— Et dites donc, bienheureux ceux qui auront de ce pain-là ! Savez-vous à quel prix le grain s'est vendu samedi dernier ?

— Samelet m'a parlé d'un écu-neuf, c'est bien de l'argent pour le pauvre monde.

— Et les pommes de terre à quinze batz, et encore n'en avait pas qui voulait.

— J'ai toujours dit que l'année serait mauvaise : nous avons eu les moussillons à Noël, les hirondelles sont arrivées tard, le coucou n'a chanté que deux ou trois fois, et le pinson a presque toujours répété son chant de pluie.

Pierre à Claude ne raisonnait que d'après ses propres observations et ces dictons de campagnards qui résument l'expérience du peuple; est-ce à dire qu'il fût plus loin de la vérité que la *Gazette de Lausanne* qui racontait les hautes hypothèses et les profonds calculs des savants? Les deux systèmes sont les mêmes. Les savants disaient : nous avons observé des taches dans le soleil; tel astre nous porte ombrage; le globe se refroidit; il y a ceci, il y a cela; qui sait, une queue de comète... et bien d'autres choses. Pierre à Claude n'allait pas chercher si loin, mais dans les limites de son intelligence il arrivait à un résultat qui le satisfaisait, tandis que les savants ne s'entendaient point.

L'après-midi fut belle et l'on put rentrer deux chars d'avoine. Judith occupée à rateler, resta seule au champ. Trois pauvres enfants suivaient son rateau. Elle n'avait pas encore vu glaner de l'avoine. Hélas ! l'année était si dure que les pauvres gens ne dédaignaient rien; le moindre épi faisait leur affaire et allait grossir la petite provision recueillie brin à brin dans les champs et le long des chemins. Glaner de l'avoine ! Mon Dieu, il faut qu'il y ait bien de la misère par le monde, se dit la jeune fille, et à plusieurs reprises, elle secoua sa râtelée et fit signe au plus proche glaneur. L'enfant murmurait un Dieu-vous-le-rende, et un éclair de contentement passait sur sa figure amaigrie pendant qu'il recueillait cette petite aubaine.

Il fallait si peu, en 1816, pour faire briller les yeux des glaneurs. Quand Judith eut achevé son dernier tas de râtelon, elle appela les trois enfants et leur distribua ce qui restait du goûter. Sa mère l'avait fait porter

au champ, et comme elle avait largement mesuré les parts, il se trouvait encore au fond du panier une demi-douzaine de pommes de terre et un bon morceau de pain. Les pauvres petits s'assirent sur le talus d'un fossé et mordirent à belles dents dans les pommes de terre froides, tout en dévorant des yeux le morceau de pain qu'ils gardaient pour la bonne bouche. La fille de Pierre à Claude ne put s'empêcher de se retourner deux ou trois fois pour les regarder manger, tant ils faisaient plaisir à voir. Si seulement ils en avaient toujours autant ! pensa-t-elle en jetant un dernier regard en arrière ; et, toute émue, elle prit le sentier de la maison où l'attendait une scène moins triste.

III

— Viens vite, Judith, cria le petit Jaques, d'aussi loin qu'il aperçut sa sœur, le cousin est chez nous. Le petit garçon ne savait rien de rien, mais il avait bientôt compris que les visites du cousin de Montpreveyres n'étaient point indifférentes à sa Judiette, comme il appelait sa sœur, et il avait voulu être le premier à lui annoncer une bonne nouvelle. Viens vite !

— Et que dit-il de bon, le cousin ?

— Je ne sais pas. Vois-tu, Judiette, le beau crutz qu'il m'a donné ; il y a l'ours dessus.

— Bah ! il t'a donné ce beau crutz ? a-t-il apporté des papiers, le cousin ?

— Oui, il y en a trois ou quatre ; le père a mis ses lunettes pour regarder dedans.

— Oui ? dit-elle encore, en rajustant son tablier et en replantant son peigne. Tiens, porte ce râteau à la grange, si tu veux toujours être mon petit Jaques.

Ces papiers, c'étaient les annonces. Le cousin les avait faites écrire par le régent de Montpreveyres et il venait les faire signer. Jeanne-Marie l'avait cordialement reçu : elle avait pris son parti de se séparer de sa fille pendant l'hiver, — qui sait du reste si elle ne se réjouissait pas de voir sa belle Judith en habits de noces ? — et son grain de gaité lui était revenu. Quant à Pierre à Claude, il avait promptement fait chercher deux bouteilles de nouveau à l'auberge du Chalet-à-Gobet, afin que les promis pussent trinquer et qu'il y eût de quoi boire à leur santé.

La veillée fut gaie, et le cousin lui-même, qu'une certaine gêne rendait souvent timide au sein de sa nouvelle famille, se laissa entraîner au joyeux courant de l'intimité et du franc-rire.

L'oncle raconta de bien jolies choses des Français, des Lémans et des Kaiserlis, et comme quoi il avait mis dans la fontaine, à Sarnen, le Français qui lui avait brisé sa pipe ; mais Jeanne-Marie ne demeura pas en arrière, et oubliant, pour ce soir-là, les appréhensions que la dureté des temps faisait naître, elle tira de ses souvenirs les plus curieux détails sur les fêtes villageoises qui se faisaient autrefois. Pierre à Claude raconta la querelle survenue entre la commune d'Epalinges et celle de Lausanne au sujet des parcours, et prouva ensuite, je ne sais d'après quels documents, qu'à Lausanne, la cloche qui sonne trois heures à

Saint-François, appartenait jadis à la commune d'Epalinges, à preuve, disait-il, le bègue* qu'elle porte en relief. Enfin, de récit en récit, on en vint à s'apercevoir qu'il se faisait tard et il fallut se séparer. Le cousin serra la main à tout le monde et sortit suivi de l'oncle, qui l'accompagna jusqu'au sentier en l'entretenant de sa filleule :

— Ma foi, cousin, je te félicite, tu auras une brave femme.... Ah ! mais, dis donc, à quand la noce, car il faut bien que je me mette en mesure d'y figurer et que je me fasse faire un habit. Mais tant pis pour votre nouvelle mode, je mets le rablais (sorte de chapeau à retroussis) et je garde la cadenette, seulement la Judiette m'achètera un ruban neuf. Je vais m'ennuyer de ma filleule. Tu la ramèneras de temps en temps par ici, hein ?

— Oh ! nous ne serons pas bien loin les uns des autres.

— Hum ! hum ! une fois marié, tu trouveras peut-être le chemin plus long ; on a ses affaires, on a ceci, on a cela, et finalement on reste chez soi. Adieu ! Le bonsoir à la maison !

— Adieu ! au revoir !

— A la noce, hein ? Prends à droite, par le pré, le chemin ne vaut rien par là.

L'oncle le suivit du regard un instant encore ; puis, le voyant sur le bon chemin, il revint sur ses pas, secoua sa pipe et entra à l'étable où était son lit. Judith s'était aussi retirée ; seul, Pierre à Claude était encore

* Oie mâle, jars ; oiseau qui, dit-on, figurait sur la bannière d'Epalinges.

à fumer près du feu, tandis que Jeanne-Marie enveloppait de feuilles de bette le beurre que sa fille devait porter à Lausanne, et le plaçait dans un panier recouvert d'un linge. Tout en faisant ces derniers préparatifs, elle adressait à son mari différentes questions, ou discutait avec lui quelque sujet d'économie domestique. Pierre à Claude, de son côté, composait son ordre du jour pour le lendemain : l'oncle irait faucher l'avoine du champ des Mollies, les garçons conduiraient les vaches le long du bois, enfin lui-même irait à Lausanne avec le Bron et quelques quarterons de pommes de terre.

— N'oublie pas d'aller voir si Samelet a payé, rappelle Jeanne-Marie ; mais, Dieu sait, avec la vie qu'il mène, je ne crois pas qu'il s'en tire jamais. Aussi, pourquoi l'aller cautionner ! Ces charretiers, vois-tu, mangent tous leurs profits sur les grands chemins. Quand tu aurais cautionné quelque bon voisin sur qui l'on pût compter, eh bien ! à la garde de Dieu, il faut rendre service quand on peut ; mais ce Samelet ne me plaît qu'à moitié.

— Que veux-tu ! il m'avait cautionné l'année dernière, pour les bois de la ville ; et puis ça le remettait à flot, d'ailleurs il songe à vendre un morceau de terre pour payer.

— Une autre fois choisis mieux tes cautions. Enfin, le bon Dieu nous aide ! Je te laisse aller avec Judith chez le menuisier, mais n'oublie pas de convenir du prix.

Pierre à Claude alla faire sa tournée autour de la maison, appuya un rondin de frêne contre la porte

d'entrée, qui ne fermait qu'au loquet, et bientôt tout fut calme et paisible au fond de Mauverney.

IV

— Allons ! allons, debout ! dormeuse, voilà six heures.

C'était Jeanne-Marie qui appelait sa fille. Judith était loin d'être paresseuse, mais le ciel était redevenu sombre et le jour avait été lent à paraître. Elle eut bien vite achevé sa simple toilette : un déshabillé de milaine, une veste de la même étoffe, un bonnet noir à larges dentelles et son chapeau à cheminée, il n'en fallait pas davantage pour rehausser une figure agréable et une démarche qui n'avait rien de lourd, malgré sa nonchalance.

— Faites bon marché, leur cria Jeanne-Marie, quand le Bron fut parti de son grand pas. N'oublie pas tes commissions, Judiette.

Le petit Jaques pleurait ; il voulait aller à Lausanne avec sa Judiette.

— Viens, mon chéri, lui dit sa mère, on te mènera à la foire et tu verras les belles boutiques, viens vite.

— Eh bien ! apporte-moi une navette *, n'est-ce pas Judiette ?

— Oui, si tu me donnes ton crutz pour l'acheter.

— Je ne l'aurais plus, alors, et le petit Jaques tournait et retournait la petite monnaie. Eh bien ! non,

* Sorte de petit pain, façonné en deux lobes.

j'aime mieux le garder, continua-t-il en s'essuyant les yeux.

— Tu feras bien, mon petit Jaques, adieu ! et le char s'éloigna.

A huit heures et demie, nos gens arrivaient sur la place Saint-François, où avait lieu le marché aux pommes de terre et aux grosses denrées. Les chars n'étaient pas tous arrivés, et Pierre à Claude plaça facilement le sien en face de l'église, où la police les faisait aligner. Judith prit sa hotte et son panier et s'en alla vendre son beurre et ses légumes, ce qui fut l'affaire d'une demi-heure : deux dames lui achetèrent toute sa provision, non sans avoir demandé d'où venait le beurre et s'il était frais, questions auxquelles elle répondit de la meilleure grâce, en offrant de le porter à domicile. Il était rare qu'elle fit longue station au marché ; sa bonne mine, la propreté irréprochable de son costume et le linge parfaitement blanc qui recouvrait son panier d'osiers, étaient autant de preuves en sa faveur, et les citadines arrivaient souriantes au lieu de passer dédaigneusement.

Ses commissions faites, Judith s'en vint retrouver son père et le relayer à côté du char, pendant qu'il allait en ville pour ses affaires. Le marché avait un aspect inaccoutumé ; tous, acheteurs et vendeurs, paraissaient plus animés qu'à l'ordinaire : ceux-là discutaient le prix ou la qualité, murmuraient et proféraient parfois de sourdes menaces ; ceux-ci étaient plus calmes ; ils mesuraient rigoureusement leurs quarterons de pommes de terre et tenaient le prix ferme à vingt batz ; mais si les citadins devenaient trop pressants, quelques mots en patois, larges et bien accentués,

répondaient à leurs importunités. Ça et là de bruyantes contestations s'élevaient, et des voix criardes huaient les acheteurs en gros; tandis que de char en char, de pauvres femmes ou des enfants mendiaient « une pomme de terre ou deux. » Autour de Judith, tout se passa bien; elle vendit au prix courant les cinq ou six quarterons qui restaient encore. Pierre à Claude revint vers onze heures, triste et abattu. Qu'était-il arrivé? La jeune fille eût bien voulu l'apprendre, mais son père gardait le silence, et elle savait qu'il ne fallait pas le questionner dans ces moments-là. Quand on fut en route, elle essaya de parler du bel argent qu'ils avaient fait. C'est vrai, répondit-il, et ce fut toute sa réponse. Il était décidément absorbé par une pensée pénible, et peu s'en fallut qu'il n'oublia la visite qu'il devait au menuisier d'Epalinges.

— Tiens! s'écria-t-il enfin, j'allais oublier la grande affaire.

— Nous pourrions y aller un autre jour, hasarda Judith.

— Allons! allons! quand ce sera fait, ce sera fait, puis dans une espèce d'aparté: et où prendre?... C'est bien ton dam! laisse-t'y rattraper une autre fois! Enfin, à la garde de Dieu! Cependant, en entrant chez le menuisier, il s'efforça de reprendre quelque sérénité d'esprit. Au fond, devait-il être de mauvaise humeur en pareille circonstance, et ne fallait-il pas, pour que le trousseau fît plaisir, qu'il fût commandé de bonne grâce: telle était la réflexion qu'il avait faite, et refoulant toute pensée sombre, il se montra presque gai. Judith, aimante et naïve, ne soupçonna pas cet effort de volonté et fut tout heureuse de ce retour

inattendu. Pierre à Claude fit, du reste, très bien les choses : Je ne veux point de placage ; faites tout en bois dur ; simple mais bon, voilà ce qu'il nous faut dans le Jorat, où les meubles sont faits pour la vie. Quant à la commode, comment la veux-tu, Judiette ?

— Oh ! comme tu voudras, père.

— Non, choisis, je n'entends rien à ces nouvelles modes, d'ailleurs ce n'est pas pour moi.

— Si celle-là n'est pas trop chère, j'en aimerais bien une pareille, hasarda la jeune fille, en examinant un joli meuble à trois tiroirs, en bois de noyer.

— Va pour celle-là ! et se rapprochant du menuisier : Faites-nous du solide. Maintenant que vous faudra-t-il pour le tout ?

— Ma foi ! ça peut bien valoir douze louis.

— Mettons dix, et allons boire un verre.

— Dix ! pas moyen ; douze louis, c'est pour rien, et l'année est dure.

— Eh bien ! va pour douze ; il ne faut pas marchander un trousseau. Au revoir, nous boirons la bouteille au nouvel-an.

Pierre à Claude avait fini par retrouver tout de bon sa bonne humeur, mais en approchant de chez lui il redevint triste et absorbé. Judith, toutefois, n'en devina rien ; elle était distraite par ses propres pensées. Elle rêvait son avenir, arrangeait sa nouvelle demeure et faisait ses petits châteaux en Espagne :

« On en fait à la ville ainsi qu'à la campagne. »

Quant à son père, voici ce qu'il avait appris à Lausanne : Samelet, le charretier, bien loin d'avoir acquitté l'obligation de cinq cents francs pour lesquels

on l'avait cautionné, se trouvait poursuivi pour d'autres valeurs, et le créancier se retournait contre la caution. Tout allait donc retomber sur nos gens de Mauverney. C'est ce que Jeanne-Marie avait clairement prédit, aussi Pierre à Claude ne savait trop comment tourner l'embarras d'une explication, et ne rien dire ce n'était pas possible, puisque la lettre d'avis, qui le sommait d'acquitter l'obligation dans un court délai, devait déjà se trouver à Mauverney. Jeanne-Marie pouvait l'avoir ouverte, cette fatale missive, et l'avoir fait lire à l'oncle. Il craignait surtout que sa femme, avec sa vivacité ordinaire, ne lui fit des reproches en présence de Judith, ce qui l'eût singulièrement vexé. Mais rien de tout cela n'arriva et de ce côté-là, du moins, il en fut quitte pour la peur.

Le Bron venait à peine de s'arrêter devant la maison que tout le monde parut sur le seuil.

— Quel temps fait-il là-bas ? demanda l'oncle.

— Comme il a plu par ici ! s'écria Jeanne-Marie, et à Lausanne ?

— Pas mal non plus, répondirent-ils.

— Mes pauvres gens, dans quel état vous êtes ! As-tu froid, Judiette ? Venez vite, le petit-goûter* sera prêt tout à l'heure, ça vous réchauffera.

Le petit Jaques interrogeait des yeux sa Judiette.

— Tiens, lui dit-elle, mais tu sera sages ; et, plongeant la main dans sa hotte, elle en retira un petit pain qu'elle lui tendit.

— Ah ! reprit Jeanne-Marie, il est venu une lettre ;

* Dans le Jorat, c'est le repas du milieu de l'après-midi.

le messager dit qu'elle vient de Lausanne, tu la trouveras derrière le miroir.

— Oui, oui, nous verrons ça plus tard, allons goûter, répondit Pierre à Claude, qui n'était pas fâché de gagner du temps, soit pour se préparer à l'explosion qu'il devait y avoir à l'ouïe de la mauvaise nouvelle, soit pour chercher un biais et faire en sorte que sa femme ignorât le contenu de la lettre et l'issue du malheureux cautionnement. Tout en faisant boire le Bron et en le reconduisant à l'écurie, il se creusa la tête pour sortir de cette impasse, mais en vain. Jeanne-Marie savait toutes les affaires de la famille. La seule chose qu'il eût essayé de lui cacher, c'était justement cette signature apposée au pied du billet souscrit par le charretier, et elle avait tout appris, grâce au babil des commères. Bref! tous les subterfuges étant inutiles, le pauvre homme se résigna et attendit stoïquement l'orage.

Il fallut bien en venir à rompre le cachet de la lettre et à prendre connaissance de ce qu'on ne savait que trop.

— Mon Dieu! je l'avais bien dit, s'écria Jeanne-Marie. Qu'allons-nous faire? Cinq cents francs! mais où les prendrons-nous par le temps qui court? Ce Samelet n'a jamais rien valu, je le savais bien; il fait mauvais ménage et mange tout ce qu'il a. Et ce mariage, et ce trousseau, et tout ça! Qu'allons-nous devenir!

— Enfin, que veux-tu que j'y fasse; il faut payer, il n'y a pas de milieu.

— Il faut payer! il faut payer! tu ne devais pas le cautionner.

— Mais tu te fais du mauvais sang pour rien ; cinq cents francs, ce n'est pas la mort d'un homme.

— Je le sais bien, mais dans ce moment où tout est si cher !... et Judith ?

Pierre à Claude regardait fixement le feu, il venait de comprendre qu'il avait réellement un bien mauvais pas à franchir. Il possédait un joli domaine, mais il avait d'assez gros intérêts à payer, et il ne pouvait se tirer d'affaire que par un travail actif et continu. Jeanne-Marie reprit :

— Si au moins on ne s'était pas tant pressé d'arrêter ce mariage, on saurait maintenant ce qu'il y a à faire.

— Ma foi ! ce qui est fait est fait, et l'on ne peut pas en revenir.

— Il faut tout d'abord demander du temps pour le paiement du trousseau.

— Oui, il faudra voir.

— Et vite livrer à compte l'argent que tu voulais y mettre, cent écus, je crois, ce qui ferait déjà deux cents francs.

— On verra, on verra.

C'était la réponse de Pierre à Claude lorsqu'il donnait raison à sa femme, car il ne voulait pas avoir l'air d'accepter purement et simplement la solution qu'elle proposait. Il faisait ses réserves, comme pour lui donner à entendre qu'elle n'avait que voix consultative, mais à la fin il exécutait ce qu'elle avait proposé.

V

L'oncle était le confident le plus sûr de Jeanne-Marie, et elle ne manqua pas de lui parler de la lettre d'avis qu'on avait reçue. A cette confidence, il ôta sa pipe de la bouche, ce qui voulait dire qu'il comprenait toute la gravité de la situation :

Ah ! si j'avais su ça quinze jours plus tôt, je n'aurais pas conseillé le mariage, mais, voilà, on croit bien faire et il y en a toujours un qui sait les choses mieux que nous.

— Et je m'en serais tenue à ma première manière de voir.

— Au fond, on a vu d'autres affaires que celle-là, reprit l'oncle, mais il ne s'agit pas de moisir, il faut trouver de l'argent.

Jeanne-Marie lui expliqua alors ce qu'elle avait conseillé, et elle l'envoya chez le menuisier pour le prier d'attendre. Celui-ci ne fit pas de difficultés, et il promit d'attendre six mois, mais on n'en fut guère plus avancé, car le créancier réclamait toute la somme, c'est-à-dire cinq cents francs, et pour le moment Pierre à Claude pouvait à peine en réaliser une centaine. On lui avait donné un mois pour s'acquitter et le terme approchait. Pour comble d'ennuis, la saison s'avavançait et l'année devenait de jour en jour plus pénible. Les pluies continuaient, ou ne cessaient qu'à de rares intervalles, pour faire place dès la fin de septembre aux gelées blanches et au froid. Une gêne inconnue

jusqu'alors commençait à se faire sentir, et les récoltes qui n'étaient pas encore enlevées étaient gravement compromises. Le mal était partout ; les vignobles faisaient mal à voir ; les champs de nature humide n'avaient littéralement rien produit ; çà et là les pentes bien exposées avaient moins souffert , mais dans les contrées élevées, l'aspect du pays était des plus tristes. Dès les premiers jours d'octobre la neige avait blanchi les croupes du Jorat, et dans plusieurs localités on dut secouer les avoines tardives, dès longtemps fauchées, et les faire sécher au four. Sur le plateau maigre et froid qui s'étend de la Tour-de-Gourze au Chalet-à-Gobet, les pommes de terre gelèrent dans les champs, et l'on dut en abandonner une bonne partie. Vers le haut Jorat, à la fin d'août, on avait coupé un à un les épis de seigle ou de froment qui avaient bonne apparence ; le reste n'avait fourni que de la paille.

Pierre à Claude avait, il est vrai, quelques ressources encore, mais il était à prévoir que les choses ne feraient qu'empirer pendant l'hiver, et qu'au printemps surtout la gêne deviendrait excessive : tout cela avait fini par l'inquiéter sérieusement. Judith, de son côté, finit par s'apercevoir qu'un nuage traversait sa vie de famille, et que ses parents devaient avoir quelque grave sujet de tristesse. Cette idée la tourmenta longtemps, et souvent, le soir, elle se prit à pleurer , s'imaginant qu'elle pouvait être la cause indirecte des chagrins domestiques. Son père n'avait pas voulu qu'elle sût rien de ce qui s'était passé. Affaire d'amour-propre : au-dehors, il tenait à prouver qu'il était assez fort pour faire face de tous les côtés, pour payer le trousseau et pour se libérer du cautionnement ; à l'intérieur il ne

voulait pas se trouver humilié en face de sa fille en lui laissant voir que la première question pouvait le mettre dans l'embarras. Comme tous les campagnards, il tenait au décorum, au rang plus qu'à toute autre chose; or avouer de la gêne, n'était-ce pas redescendre d'un cran dans l'estime publique. Du reste, on peut lui pardonner ce brin d'orgueil, puisqu'il lui donnait assez d'énergie, chose rare en lui, pour tenter de vaincre les circonstances et d'assurer quand même le bonheur de sa fille. Mais le secret qu'il avait voulu garder, elle le découvrit; nous allons voir qu'elle était digne de le partager.

VI

Un soir, après s'être retirée dans sa chambrette, Judith crut entendre qu'une vive discussion était engagée, dans la cuisine, entre son père et sa mère. Bientôt, les paroles devenant plus vives, elle saisit quelques mots qui furent un éclair pour elle, et frappée de ce qu'elle venait d'entendre, elle tomba sur une chaise, abattue et bouleversée. La pauvre enfant venait de comprendre que dans les circonstances actuelles elle se trouvait être à charge à ses parents, et que d'un autre côté son bonheur pouvait être compromis. Elle resta un certain temps comme écrasée sous le poids de cette découverte, puis un torrent de larmes se fit jour. Elle pleura longtemps et abondamment, comme il sied aux jeunes filles, puis elle pria, de tout son cœur, de toute son âme; alors, plus résignée, plus calme et

plus forte, elle se mit à réfléchir à ce qu'elle avait entendu. Elle venait d'être le sujet d'une querelle entre son père et sa mère; Jeanne-Marie avait reproché à Pierre à Claude le mariage précipité de leur fille et le malencontreux cautionnement; celui-ci avait répondu qu'on l'ennuyait, qu'on voyait toujours les choses en noir et que finalement, si les choses avaient mal tourné, il n'en pouvait mais: quel était, en pareille circonstance, le rôle d'une brave fille, et quel parti pouvait-elle prendre, pour ramener la paix dans la maison et pour avoir elle-même une conscience pure et tranquille? Il n'y en avait qu'un, c'était de renoncer à cette union qui n'attendait plus que la bénédiction du pasteur; c'était de se dévouer à ses parents jusqu'à ce que de meilleurs jours se fussent levés pour la famille.

Judith n'hésita pas longtemps, et sa détermination prise, elle remercia le Seigneur et ne songea plus qu'à la mettre à exécution. Mais ce n'était point si facile qu'il lui avait semblé, car d'un côté, si elle en parlait tout de suite à ses parents, elle craignait de rencontrer une opposition formelle de la part de son père qui, faible, insouciant et indécis quand il s'agissait de se déterminer, ne voulait plus reculer dès qu'il était engagé, et se montrait rebelle aux conseils, s'il y avait le plus petit grain d'amour-propre à sacrifier. D'un autre côté, comment le cousin allait-il recevoir le message désagréable qu'elle songeait à lui faire parvenir. Enfin qu'allaient dire les gens, qui, ne comprenant pas le fond des choses, pourraient l'expliquer au pire et en tirer toutes sortes de conjectures. Ici elle se souvint de la tante Françoise. Bonne idée! se dit-elle, elle

pourra sans doute me dire ce que je dois faire. Pourtant si je parlais tout de suite à ma mère..., mais je ne sais comment lui dire que j'ai entendu la querelle. La tante Françoise a toujours de si bonnes paroles : allons d'abord piquer un psaume chez elle.

La tante Françoise était une des rares mères-grand d'alors qui eussent appris autre chose que ce que le bon sens et l'expérience apprennent aux gens de la campagne. Elle avait eu le bonheur d'aller à Lausanne dans sa jeunesse, et là, tout en faisant un petit service, elle avait appris à lire et même à écrire lisiblement son nom, ce qui était beaucoup pour le temps. Dès lors elle avait lu et relu les deux seuls volumes qu'elle possédât, sa Bible et son psautier, et elle savait ce dernier par cœur. Vivant depuis de longues années d'une vie contemplative et recueillie, elle s'était fait une science mystérieuse, composée de recettes pour les coupures, les entorses, les engelures et une foule d'autres cas ; mêlée de croyances bibliques et de superstitions, de versets de psaumes, d'adages mystiques sur les influences des quartiers de lune et de prières pour guérir les yeux et arrêter le sang des blessures. Un enfant souffrait-il d'un œil, vite on le lui amenait, et promenant l'index autour de l'organe malade, elle y soufflait légèrement par intervalles, tout en prononçant ces mots à voix basse :

« Aussi bonne et efficace soit cette prière, qu'il est
» vrai que notre Seigneur a souffert la mort, et ce
» mal s'en retournera comme la mort, au nom du
» Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen ! amen !
» amen ! »

Puis elle ordonnait des lotions d'eau de rosée. — S'agissait-il d'arrêter une hémorrhagie, elle ne prononçait que ces mots, mais avec gravité et lenteur : « Rouge fontaine, vous êtes arrêtée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, amen ! » La bonne femme mettait à ces pratiques la meilleure foi possible. C'est une espèce d'homéopathie qu'elle pratiquait ainsi, et, je vous prie, ne souriez point, cette homéopathie vaut bien celle de nos jours qui attend tout de la nature, c'est-à-dire de la matière, aidée de milligrammes inoffensifs, tandis que la vieille Françoise attendait tout du divin médecin. On pouvait lui reprocher de mettre la volonté divine en demeure de se produire, de l'appeler pour ainsi dire comme on appelle un serviteur, et, par une sorte de blasphème, d'imposer les mains comme les apôtres, mais la bonne femme, dans sa simplicité, était bien loin de faire ces réflexions.

Quelque chose avait aussi beaucoup contribué à la faire aimer et respecter dans tous les environs, c'est l'art qu'elle avait de trouver des consolations pour toutes les peines, et l'abondance de cœur avec laquelle elle parlait aux pauvres gens qui venaient chez elle conter un chagrin et *piquer* un psaume.

La vieille Françoise était occupée à carder de la laine pour une voisine, quand on ouvrit doucement la porte de sa petite cuisine.

— Où sommes-nous ? fit une voix jeune et fraîche.

— As-tu peur d'entrer, répondit-elle, reconnaissant la voix de Judith.

— Ce n'est que moi. Bonsoir, tante Françoise, comment vous va ?

— Doucement, doucement, Judiette, on se fait

vieille; mais tu m'as l'air bien minable aujourd'hui, qu'as-tu trouvé ?

— Oh ! rien, tante Françoise : je viens seulement vous demander un conseil, et elle raconta ce qu'elle avait appris un ou deux jours auparavant, et comment elle s'était décidée à renoncer à son mariage jusqu'à l'année suivante. Je n'ai rien dit chez nous, tante Françoise, vous connaissez mon père, ce qu'il a une fois dans la tête il n'en démord pas, d'ailleurs je ne sais pourquoi j'ai voulu vous voir avant de parler à ma mère, et pourtant... c'est ma mère. Mon Dieu, comme les choses vont ! j'étais si heureuse, ne sachant rien de rien... Ici elle fondit en larmes.

La vieille Françoise posa ses cardes et regarda la jeune fille qui voilait son visage de ses deux mains ; elle était émue elle aussi, car elle ne s'attendait pas à une pareille confidence. Elle avait bien connaissance du cautionnement, mais elle croyait Pierre à Claude assez bien dans ses affaires pour y faire face, le cas échéant.

— Ne pleure pas, ne pleure pas, Judiette, lui dit-elle du ton le plus consolant, le bon Dieu n'abandonnera ni toi, ni les tiens, mais tu dois être forte et t'aider toi-même, si tu veux que le ciel t'aide. Ecoute, il n'y a pas tant de mal qu'il te semble ; va-t'en bravement tout dire à ta mère, et prie-la d'envoyer l'oncle le plus vite possible chez le cousin, afin de lui dire que tu le supplies d'arrêter immédiatement la publication des annonces, vu que l'année est décidément trop dure, et qu'il vaut mieux attendre le printemps pour les faire publier. Tiens maintenant, pique un psaume, et Dieu veuille qu'il ne te prédise que bonheur et prospérité.

Elle lui présenta alors son psautier, vieil in-seize relié en veau, dont la tranche, dorée jadis, avait vu disparaître son éclat sous les coups d'épingles de toutes les bonnes femmes de la contrée. Judith retira l'épingle toujours plantée au dos du livre, piqua en détournant la tête, et rendit le volume. La vieille Françoise mit ses lunettes.

— Il y aura de la joie pour toi, Judiette, expliqua-t-elle après avoir lu à haute voix ; mais ne te laisse pas abattre, et s'il te vient des épreuves, souviens-toi du premier verset :

Dieu nous tend sa main secourable ;
Souvent nous l'avons éprouvé.

et du verset sixième :

Le Dieu de Jacob, le Dieu fort
Est notre asile et notre fort.

La jeune fille qui avait essuyé ses larmes pendant cette lecture, se leva consolée. Elle remercia la tante de tout son cœur et voulut sortir...

— Mais, dit-elle en refermant la porte, on verra que j'ai pleuré.

— Et d'ailleurs es-tu si pressée, on te voit si peu, continua la vieille en reprenant ses cardes. Te rappelles-tu comme tu m'embrouillais les cordes de mon rouet, quand je filais chez vous ; tu étais un peu le gâtion alors., et quand vous aviez arraché, Charles à Samelet et toi, tout un carré de porreaux que l'on venait de planter !

— Je ne me rappelle pas l'histoire des porreaux, j'étais toute petite, mais ma mère me l'a souvent racontée ; j'étais donc bien méchante alors ?

— D'abord, de plus vives que toi on n'en voyait point.

— Et de plus malicieuses, tante Françoise ? mais je me sauve, on ne sait pas où je suis ; merci encore une fois. Adieu, conservez-vous.

VII

Le soir même, pendant que Pierre à Claude donnait les derniers soins au bétail et que l'oncle était au moulin, Judith ouvrit son cœur à sa mère et lui découvrit comment elle avait entendu la querelle et s'était décidée à tout mettre en œuvre pour obtenir un ajournement. Jeanne-Marie avait quitté son travail pour écouter sa fille. Elle donna un instant à la réflexion, comme pour s'assurer qu'elle avait bien entendu, puis elle vint s'asseoir en face de Judith qui épluchait des légumes ; alors, les mains sur les genoux, elle se prit à soupirer ; elle resta ainsi quelques instants, sans avoir la force de parler et le regard fixé sur sa fille ; elle était profondément émue, et deux grosses larmes roulaient dans ses yeux. Judith avait laissé retomber le légume qu'elle voulait éplucher, et, la tête inclinée, s'était prise à pleurer.

— Ne pleure pas, Judiette, lui dit enfin sa mère de sa voix la plus douce ; tu as bien fait, et tu nous as tirés peut-être d'un grand embarras. J'ai d'abord pensé au bruit que cela pouvait faire, mais quand on a bonne conscience, on ne prend pas garde aux méchantes paroles des gens. Ne pleure pas, voici ton père. Je lui

dirai tout ce soir ; j'espère qu'il sera assez raisonnable pour ne pas nous contrarier.

— Jeanne-Marie, dit en entrant Pierre à Claude, il y a là-devant deux petits garçons qui viennent de Chez-les-Blanc, et qui demandent des petites pommes de terre. Je ne sais pas s'il en faut donner, nous en avons si peu pour nos animaux *. Va-t'en voir ce qu'il en reste, Judiette.

— Oh ! il y en a encore un bon tas, père ; ces pauvres petits ont peut-être faim ; et Judith courut à la cave et en prit deux ou trois douzaines dans son tablier.

— Mère, y en a-t-il trop ? regarde !

— Donne ce que tu voudras, mais raisonnablement.

— J'en ai pris une trentaine, mère. J'en prends une ou deux sur la table, ça les réchauffera, ces pauvres petits. Et Judith courut partager l'aumône entre les deux enfants, qui, ce soir-là, ne soupèrent pas trop mal et rapportèrent quelque chose dans leur pauvre demeure.

L'oncle revenait du moulin avec le Bron.

— Qui sont ces deux petits, lui demanda Judith qui était restée sur le seuil.

— Il y en a un que je n'ai pas reconnu ; l'autre est à Samelet, c'est son cadet.

— C'est le cadet à Samelet ! Il paraît qu'il n'y a pas de trop chez eux. Mon Dieu ! que ces enfants sont à plaindre. Heureusement que ce pauvre Charles est à Paris ; au moins il n'y manque de rien. Le souper est sur la table, l'oncle.

* Pour les porcs, auxquels on a coutume de réserver les petites pommes de terre.

— On y va, on y va ; il faut que le Bron soupe aussi, il a bien gagné sa ration, il y a une belle trottée jusqu'au moulin.

Quand Jeanne-Marie fut seule avec Pierre à Claude et l'oncle, et que ceux-ci eurent allumé la pipe de l'après-soupée, elle commença en ces termes le grave entretien qu'elle voulait entamer :

— Dis-moi, Pierre, vu la situation où nous sommes, ne serais-tu pas bien aise de n'avoir pas ce mariage sur les bras ?

— Comment ? Pourquoi ?

— Mais, voyons, ne te plairait-il pas que tout fût retardé jusqu'à la belle saison ?

— Et pourquoi me demandes-tu ça ?

— Parce que Judith veut rester avec nous jusqu'aux prochaines moissons, pour nous aider, vu que les temps sont durs.

— Et les bans qu'on a déjà publiés dimanche ?

— On les retirera. Et puis le grand mal ! Les gens causeront, mais il faudra bien qu'ils se taisent à la fin.

— Et t'imagines-tu que le cousin entend les affaires comme ça ?

— Mais réponds-moi oui ou non. Tu comprends, Pierre ? elle n'a pas si mal pensé, notre Judiette, n'est-ce pas, l'oncle ?

— Sans doute, mais il reste à voir le cousin, et s'il est têtù, adieu bonjour ! Pierre à Claude a promis.

— Dites voir, l'oncle, il vous faut aller demain à Montpreveyres, vous direz au cousin comme quoi on le prie d'attendre à l'été qui vient, et que Judith est consentante.

— Diable ! répondit l'oncle en posant sa pipe sur la

table, la commission n'est pas belle..., mais ça ne fait rien, on ira.

Pierre à Claude ne voulut rien répondre à sa femme. Il approuva tacitement et laissa faire. Il était contrarié et d'assez mauvaise humeur, et pourtant il le savait bien, sa fille venait de lui ôter une grosse épine ; car à parler raisonnablement, il ne lui aurait pas été possible de faire face de tous côtés ; l'obligation de cinq cents francs plus les frais de poursuite, le trousseau et la noce, l'hiver enfin qui devenait rude et l'achat des subsistances s'il se prolongeait au-delà des limites ordinaires, tout cela formait une charge lourde à porter pour un petit propriétaire sans avances et sans autres ressources qu'un domaine grevé de fortes hypothèques. Il se gardait bien de faire ces réflexions à haute voix, mais elles n'en étaient pas moins sérieuses.

Le cousin de Montpreveyres fit une mine des plus curieuses, quand l'oncle lui annonça, avec tout l'art d'un diplomate, que sa promise le faisait instamment prier de retirer les annonces et d'ajourner la bénédiction. Et certes on le comprendra, si l'on songe qu'il avait tout préparé pour la recevoir au nouvel-an, qu'il avait acheté deux vaches, réparé la maison et fermé le jardin de palissades : que faire ? Tout était prêt et il fallait tout arrêter, tout suspendre, sans pouvoir donner aux gens d'autre raison que celle de la dureté des temps, raison vague que les mauvaises langues ne manqueraient pas de torturer pour en tirer d'autres raisons beaucoup moins avouables.

— Ecoute, cousin, dit enfin l'oncle, c'est un sacrifice que tu feras pour Judith, pour ma filleule, car elle est ma filleule. Vois-tu, je suis bien de ton avis, une fois

que c'est arrangé, c'est arrangé, et comme dit le proverbe, pour faire une bonne année, marie-toi ; mais au nouvel-an, à Pâques ou à la Saint-Jean, je n'en tournerais pas la main. Quant aux annonces, rien de plus simple : tu les retires à Montpreveyres ; nous les retirerons à Epalinges et à Lausanne. Un dernier mot, cousin : Pierre à Claude se trouve avoir un cautionnement à payer, et il sera bien content aussi de se débarrasser de cette affaire avant d'en entreprendre une autre.

A ces mots, le cousin s'accouda sur la table et parut réfléchir. L'oncle continuait de fumer sa pipe, une main appuyée sur son bâton d'épine.

— Eh bien ! dites à Judith que c'est bon... mais voilà, c'est embêtant. Avez-vous hâte de partir, l'oncle ; nous voulons pourtant prendre un verre ensemble.

— Grand merci, non, ça se retrouvera ; Pierre à Claude est allé à Lausanne, il faut que je sois rentré pour soigner les bêtes. Adieu, tu me fais plaisir de t'être décidé, Judith sera bien contente. Ainsi donc voilà qui est réglé ; on redéfait tout, mais il n'y a rien de perdu que le papier timbré.

— Vous saluerez bien Judith. J'irai voir son père dans quelques jours, au revoir !

— Allons, à la revoyance ! tu m'as fait deux verres de bon sang.

L'oncle s'en retourna tout aise de la bonne réussite de cette entrevue, et rien qu'à le voir aller de son bon pas, fumant à larges bouffées et frappant le sol de son bâton d'épine, chacun eût dit à part soi : Voilà un homme qui n'a pas de soucis ou qui a fait une bonne

affaire dans la journée. Arrivé à mi-chemin, il fit réflexion qu'il avait peut-être le temps de passer par Chez-les-Blanc, où il avait une propriété. Comme il passait toute la saison des travaux chez Pierre à Claude, il avait affermé son petit domaine, en se réservant une chambre pour l'hiver. Il venait l'habiter dès la Saint-Martin, s'occupant alors à fabriquer des socques et à raccommoder toutes sortes d'objets, même des horloges; et cette dernière occupation n'était pas la moins lucrative.

Ce qui détournait l'oncle de sa route, ce n'était pas seulement le désir de donner à son petit patrimoine le coup-d'œil du maître, et de faire respecter, s'il y avait lieu, ses droits de propriétaire; il voulait encore obtenir, sur le compte de Samelet, quelques renseignements qui pouvaient être utiles à Pierre à Claude, et voir si ce dernier n'avait aucune chance de se récupérer un jour sur les biens du charretier. Il s'adressa d'abord à ses fermiers, qui ne lui laissèrent aucun doute à ce sujet.

— Tenez, dit la fermière, je vous garantis que la Justice est venue une douzaine de fois chez eux depuis ce printemps; on a saisi les récoltes et le bétail, subastaté le terrain, tant y a que la pauvre femme a eu bien de la peine à sauver son trousseau. Ça fait pitié! Et les frais! On n'ose pas y penser: l'assesseur, le greffier, l'huissier, les experts, le procureur, il faut payer tous ces gens-là. Le bon Dieu nous préserve de passer par leurs griffes? Mais, dites-donc, l'oncle, est-ce qu'on rongerait comme cela le bien des pauvres gens du temps des Bernois? Je n'avais que douze ans quand on a mis à bas l'ours, et je n'en puis rien dire?

— Hélas ! ma pauvre Nanette, sous les Bernois il y avait le bailli et le curial, sans compter les autres ; aujourd'hui il y a la Justice, soi-disant la Justice de paix, et les procureurs ! ce qui revient au même, c'est comme disait l'autre : si la pierre frappe sur la cruche, tant pis pour la cruche, et si la cruche frappe sur la pierre, tant pis pour la cruche.

— Hélas ! oui, c'est toujours le petit qui est tordu. Voilà Samelet qui revient de Lausanne.

— Est-ce lui qui chante au bas du pré ? Il a pris du thé d'octobre, comme à son ordinaire.

Samelet arrivait en effet cahin-caha, en chantant ce refrain alors en vogue * :

La violetta breinlé, breinlé,
La violetta breinléra.

— Salut ! l'oncle, comment vous va ? On s'en revient un peu joyeux..., mais ça ne fait rien... on a bu deux verres de trop... Ces tonnerres de procureurs, ils veulent me manger vif, mais je m'en moque comme de l'an quarante, on a encore de l'argent, et ils ne l'auront pas... et bonjour la belle !...

... La violetta breinlé, breinlé,
Por stu iádzo le tzidra...

Dites-donc, l'oncle, il ne faut pas que Pierre à Claude se mette dans la boule que je veux lui faire perdre quelque chose, on est encore un homme, et quand même il n'a pas voulu donner sa fille à notre Charles, je veux bien le payer... Est-ce qu'il croit par hasard

* Chanson faite en 1813, sur la chute de Napoléon.

que sa fille soit un si beau parti ? Qu'il la donne seulement à son demi-fou de Montpreveyres, on en trouvera bien une autre.

— Ah ! ça, l'ami Samelet, il n'y a point de mal à dire du cousin, c'est un brave garçon ; et d'ailleurs Pierre à Claude n'a rien refusé, puisqu'on ne lui a rien demandé.

— Dans tous les cas, c'est lui qui est la cause que notre Charles s'est enrôlé ; s'il n'avait pas bien vu de quoi il retournait, il ne serait pas parti... Mais il n'y a pas de mal, il trouvera bien une autre femme quand il reviendra..., et quand même on est un peu dans les procureurs à présent..., on veut bien tâcher de lui laisser un patrimoine... J'ai de bons bras et de bonnes jambes... Dieu merci !... et j'ai acheté un Gris pour recommencer à charrier... Si on a eu des malheurs, ça ne fait rien... et bon jour la belle !... on tâchera bien de s'en sortir...

... La violette breinlé, breinlé,
La violette breinléra.

Et Samelet gagna sa maison en faisant des imprécations contre la justice et *les rongeurs**, le tout entremêlé du même refrain rauque et nasillard. Evidemment, il n'y avait pas grand fond à faire sur un pareil homme et, sans en demander davantage, l'oncle reprit le chemin de Mauverney. A l'entrée du sentier du Chalet-à-Gobet, il trouva Judith ; impatiente de connaître la réponse du cousin, elle était venue l'attendre là, sous prétexte qu'il y avait des poires sauvages à

* Les procureurs.

ramasser. D'aussi loin qu'elle aperçut l'oncle, elle sortit du champ par un trou de la haie et alla au-devant de lui, mais craignant d'aborder ce qu'elle désirait savoir, elle prit un détour :

— Vous avez pris bien de la peine pour moi, et je vous dois beaucoup, oncle; s'il plaît à Dieu, tout cela se retrouvera un jour ou l'autre.

— Voilà ce que c'est que d'être l'enfant gâté de l'oncle; on se marie, on se démarie, c'est comme on veut. Tout va bien, Judiette, le cousin a été raisonnable. Il a d'abord fait la grimace, ce qui se comprend, tout est prêt : il a réparé la maison, fermé le jardin de palissades, acheté deux vaches, que sais-je encore... et le tout pour les beaux yeux d'une Judiette qui le plante là. Demain je vais retirer les annonces et voir le menuisier, pour lui dire qu'il doit attendre un avis avant de se mettre à l'ouvrage. Ah ! mais, j'y pense, le ministre ne peut pas tout arrêter à la prière du premier venu, tu dois venir avec moi. C'est demain dimanche, nous sortirons de bonne heure, comme pour aller au sermon, et nous irons droit à la cure. Quant à Lausanne, on écrira.

VIII

Les gens ne manquèrent pas de remarquer le lendemain, que le pasteur n'avait pas annoncé les fiancés, et les jeunes filles de jaser et de faire mille cancons au sortir même de l'église, et les commères de se mettre de la partie et d'arranger si bien tout ce qu'on disait

qu'à la fin de la journée on n'osait plus conter l'histoire qu'à l'oreille. Samelet triompha, et il fit gros bruit de ce qu'il appelait un bon soufflet à l'orgueil de Pierre à Claude qui, ajoutait-il, avait refusé sa fille à son Charles. On ne disait rien de Judith, ou presque rien ; c'est sur le cousin que s'exerçait la malice des voisins : il y a ceci, il y a cela, il est forcé d'en épouser une autre ; que ne disait-on pas ? Un ami de Charles fit écrire à Paris que tout était rompu, qu'il devait revenir le plus tôt possible, et tout de bon renouer avec Judith ; que le cousin était un vilain merle dont on n'avait plus voulu.

Il y avait un an que Charles à Samelet s'était enrôlé. Il avait dès longtemps pressenti la tournure déplorable que pouvaient prendre les affaires de son père, qui, grâce à la manie des charrois et à son inconduite, courait à sa ruine et à la misère, et il avait fini par désespérer de le voir revenir à une existence plus sage et plus honnête. Et comment ne pas désespérer, quand tous les jours revenaient les mêmes scènes, l'ivresse de son père ou les saisies des créanciers. Le pauvre garçon était devenu sombre et taciturne ; il était toujours consciencieux au travail, mais il n'y mettait plus l'ardeur et la persévérance que donne l'espoir d'en retirer quelque profit. Il voyait s'en aller pièce à pièce ce domaine qu'il était presque seul à cultiver, ces champs qui avaient été son berceau, ce patrimoine enfin, dont une partie devait lui revenir un jour, et quelque effort qu'il fit sur lui-même, la triste et impitoyable réalité lui apparaissait toujours.

Cependant Samelet, qui ne revenait que par instants à des idées d'ordre et de travail, avait continué son

train de vie, buvant par dépit, quand sa femme essayait de le ramener par de bonnes paroles, ou s'attardant, autant par habitude que par laisser-aller et faiblesse de caractère, dans les cabarets de Lausanne ou des environs. Au fond c'était le meilleur homme du monde, du moins c'était le dire de tous les amis qui profitaient de sa compagnie, car il payait du vin à qui en voulait, et tirait de son gousset jusqu'au dernier demi-batz. Les cabaretiers le trouvaient aussi fort honnête homme ; car il faisait grosse dépense et payait ses *crédits* avant toute autre dette. On ne lui faisait en somme qu'un seul reproche : il était trop bon, c'est ce qui l'avait ruiné. Ce trop bon est charmant, n'est-ce pas, appliqué à Samelet. C'est ainsi que l'on disait... et que l'on dit encore de ceux qui se ruinent, faute d'énergie et d'activité, et qui dévorent à belles dents intérêts et principal. Trop bon ! n'est-ce pas une profonde ironie, une raillerie amère que ce jugement porté sur le malheureux qui dilapide le modeste patrimoine qui eût fait vivre sa famille. Trop bon ? c'est-à-dire buveur, désœuvré, faible, incapable, sans religion surtout et sans noblesse de cœur. Tel était Samelet.

Charles avait donc vu que son père était incorrigible, que le domaine allait être perdu et que la misère était imminente ; et placé dans des circonstances aussi défavorables, il n'avait osé faire aucune démarche en vue d'obtenir la main de Judith ; enfin aigri et découragé, craignant un refus et trop fier pour s'y exposer, il s'était enrôlé pour le service de France. Il n'avait pas été trois mois à Paris qu'il s'en était repenti, mais il était engagé, et ne pouvant reculer, il s'était mis à son service avec toute l'ardeur d'un homme qui ne veut pas

être seul avec lui-même. Peu à peu la tristesse s'était envolée et il s'était acclimaté, oubliant même le pays de Vaud si beau, où il aurait pu se faire une existence, et peut-être plus heureuse. La lettre de son ami lui fit faire pourtant un retour sur lui-même. Ce ne fut d'abord qu'un regret assez vague, mais bientôt tout ses souvenirs, toutes ses affections se ranimèrent, et il ne songea plus qu'à se faire libérer le plus tôt possible. Il ne cessa pas toutefois de donner au service toute l'aptitude dont il était capable. Tout d'abord et sans autre information, il écrivit à Judith, pour lui dire ce qu'il venait d'apprendre et lui donner à entendre qu'après un certain temps de service, il pouvait demander son congé et rentrer au pays. Pour être sûr que la lettre parvint sans être ouverte par une tierce personne, il l'adressa à sa mère, lui recommandant surtout qu'elle fût remise de la main à la main ; mais il n'avait pas tout prévu : le messenger la remit à Samelet qu'il rencontra sur la route de Lausanne, et celui-ci, curieux de ce qu'on pouvait écrire à sa femme, se hâta de rompre le cachet. Comme il lisait quelque peu, il parvint à déchiffrer ce qui suit :

Paris, caserne de Babylone, ce 12 novembre 1816.

Chère mère,

Je te prie bien de faire tenir la présente à Judith à Pierre à Claude ; Charlot Blanc m'a fait savoir que le mariage avec le cousin n'aura pas lieu, et je me remets sur les rangs. Je t'envoie 20 francs que j'ai gagnés en faisant des écritures pour le fourrier. Adieu ! Je suis passé sergent l'autre semaine, et comme je sais faire

les comptes de semaine, je pourrai d'ors en avant gagner de l'extra, et je n'oublierai pas la maison. Que fait le père ? Je le salue bien. Adieu ! Il me faut aller à la parade.

Salut de cœur !

CHARLES.

Le Gris que Samelet venait d'acheter d'un autre charretier s'était instinctivement arrêté devant l'auberge du Chalet-à-Gobet, et instinctivement aussi notre homme s'arrêta et lorgna la porte ; résister n'était plus possible, il fallait entrer, et il entra. Il trouva là deux bons enfants, trop bons comme lui, et l'on fit écot. Le vin rend sentimental et fait causer, et Samelet avait le vin sensible plus qu'aucun autre ; il causa donc et longuement, il brailla même, le tout admirablement semé de jurons et d'imprécations. On sut ainsi que son fils allait passer fourrier, qu'il gagnait de l'argent en masse, et que cette fois Pierre à Claude ne pourrait plus refuser ; qu'au reste lui, Samelet, allait acheter un joli domaine pour son fils ; que s'il avait des dettes il était bon pour les payer, et qu'il aimerait mieux se voir coupé en quatre que de mourir sans laisser du bien à ses enfants. Les compagnons dirent amen à toutes ces belles paroles, et lui supposèrent vraiment des ressources inconnues. Dès le lendemain, ces nouvelles passèrent par la langue des commères ; toutes ces vanteries furent brassées, ressassées et grossies le plus capricieusement du monde : Charles était devenu officier, caporal ou bien général, on ne savait pas encore ; il était riche, et Judith, qui avait pour lui un

œil au moins, allait sûrement accepter un si beau parti.

Quant à Samelet, il était tout heureux de cette sorte de renommée qui publiait les espérances de son fils, mais de jour en jour il s'abrutissait davantage, vendant jusqu'à ses outils de campagne pour en dépenser l'argent au cabaret.

IX

Tout le monde avait repris quelque gaité au Fond de Mauverney, depuis que les choses s'étaient si bien arrangées : Judith redisait de temps à autre sa jolie ronde des trois feuilles d'orge, l'oncle avait recommencé à taquiner sa Judiette et à raconter la campagne des petits Cantons, et Jeanne-Marie s'était un peu rassurée sur l'hiver. Pierre à Claude seul voyait l'horizon nuageux et sombre, mais il n'en disait rien, il n'en faisait rien paraître, et il s'appliquait davantage à mettre de l'ordre dans ses affaires, comptant, supputant, cherchant enfin à se tirer d'embarras. La démarche de Judith l'avait vivement impressionné ; il avait été pris par le point d'honneur, il était honteux de ce qu'il appelait à part soi une déconvenue, et son amour-propre, autant que son affection pour sa fille, l'excitait, et lui faisait secouer son apathie ordinaire.

Le cousin arriva comme il l'avait promis. On était aux premiers jours de novembre. Heureusement, Samelet n'avait pas encore reçu la lettre de son fils et tout se passa comme à l'ordinaire, on fut en famille et

bons amis. Jeanne-Marie fit au cousin un accueil encore plus aimable qu'à l'ordinaire ; Judith, de son côté, était trop bonne et trop simple pour cacher sa joie, elle en fit part à tout le monde. Il y eut toute la soirée un feu superbe ; l'oncle, assis sur les fagots au coin de la cheminée, se trouva chargé de l'entretenir et il s'en acquitta noblement.

— Vive le feu ! disait-il, il y aura du bois après nous. Voilà-t-il pas un feu de hivac, hein ? Ma foi, Judiette, si tu es économe du bois comme je le suis, au moins le fricot sera cuit, mais tu brûleras le bien du cousin.

— Je sais bien ce que je brûlerais si je pouvais, répliquait Judith.

— Et quoi ? et quoi ? demandait-on.

— Un petit bout de la langue de l'oncle, sans lui vouloir du mal.

— C'est bien dit, mais sais-tu, Judiette, le mot du maréchal qui se plaignait de la cherté du charbon ?

— Oui, oui, que je le sais : il disait que si toutes les mauvaises langues brûlaient, le charbon serait pour rien.

— Puisque tu le sais, il n'y a pas besoin de te le dire.

La causerie retombait ensuite sur le mauvais temps, le froid précoce et les signes qui présageaient un long hiver ; puis la vieille Françoise, qui venait quelquefois passer la veillée chez Pierre à Claude, entamait un long récit légendaire ou traditionnel ; et elle racontait si bien qu'elle seule pouvait entrer en lutte avec l'oncle, dont les histoires étaient caractérisées par un débit original et fleuri.

La veillée avait été des plus agréables, et le cousin surtout devait être heureux, car il avait pu avoir un long entretien avec Judith, qu'il avait trouvée au four, occupée à trier des poires qu'elle voulait faire sécher. Il vous semble aussi qu'il devait l'être, n'est-ce pas ? Eh bien ! non, il ne l'était pas. Une confidence que Judith lui avait faite lui donnait à réfléchir, et en s'en retournant il lui vint d'étranges idées.

Comme il n'était pas mal intéressé, il commençait à craindre que sa femme n'eût qu'une dot minime et peut-être nulle. De Mauverney à Montpreveyres, il ne fit que tourner et retourner cette pensée, et arrivé chez lui, il en fit part à sa mère.

— Ah bah ! ils ne sont pas bien dans leurs affaires, fit celle-ci. C'est du moins une brave fille, cette Judith, de te l'avoir dit franchement. Il faudra voir s'ils pourront payer le cautionnement. Il te faut faire attention, si ça va mal, ils te cajoleront pour avoir ta signature. Tiens ! je suis bien contente qu'on ait tout retardé, on aura le temps de réfléchir.

Dès lors le cousin fut singulièrement refroidi à l'égard de son mariage. Il lui semblait cependant qu'il aimait assez Judith pour la prendre sans dot, mais le vrai, c'est qu'il ne l'aimait pas avec beaucoup de désintéressement et de franchise. Il aimait surtout l'argent et, vanités des vanités ! il voulait qu'on pût dire de lui : Sa femme a eu quelque chose. Cependant il continua ses visites à Mauverney, comme par le passé ; seulement il observa, et sans changer sa manière d'être avec Judith, il fit en sorte de voir plus avant dans la vraie situation de Pierre à Claude. Il essaya même de

tâter l'oncle à ce sujet, mais en vain ; celui-ci était trop fin pour se laisser prendre, et il s'attacha toujours à dérouter les idées du questionneur. Judith, qui ne savait des affaires de son père que ce qu'elle en avait appris fortuitement et pour ainsi dire malgré elle, n'en disait guère plus que l'oncle, et le cousin, si désireux qu'il fût de connaître l'état des choses, avait cependant assez de pudeur pour ne pas la questionner. Peut-être aussi craignait-il de se compromettre aux yeux de la jeune fille, en lui laissant remarquer l'intérêt qu'avait pour lui la question de la dot. Bref, il ne sut rien et il prit son mal en patience. Comme il habitait à plus d'une lieue de Mauverney et de Chez-les-Blanc, il n'apprit rien non plus du bruit qu'avait fait Samelet à propos des lettres de son fils, bruit qui s'était si promptement répandu dans la contrée, mais qui avait été arrêté du côté de Montpreveyres, faute de communications. Les gens du Jorat sont essentiellement casaniers ; ils ne sortent de chez eux que pour aller au marché de Lausanne ou pour conduire leurs bestiaux aux foires des environs. Du reste Judith, âme candide et d'une parfaite bonne foi, avait promptement répondu à la lettre de Charles, de manière à couper court à tous les bruits et à faire bien voir qu'elle était toujours la fiancée du cousin. Charles se le tint pour dit et n'écrivit plus, mais dès lors le pauvre garçon n'eut plus le cœur au métier.

Au milieu de ces petites vicissitudes, la Saint-Martin était arrivée ; c'est le moment où les valets de campagne engagés pour la saison des travaux regagnent leur domicile, emportant leur modeste bagage au bout

d'un bâton, vêtus de chaude milaine et chaussés à neuf. L'oncle aussi s'en retourna vers Chez-les-Blanc. On eût voulu le garder pendant l'hiver, et tout le monde le vit partir avec peine. Petit-Jaques s'attacha à son garde-habit et pleura ; Judith le suivit longtemps des yeux, et jetant un long regard sur la forêt et les arbres voisins tout chargés de givre, elle rentra frissonnante et dit à sa mère :

— Voilà l'oncle parti, c'est à l'hiver de venir maintenant, et il est déjà là. Nous voici enfermés pour cinq ou six mois dans notre fond.

— Hélas ! oui, ma fille, et il y a bien à penser, car nous avons bien peu de provisions cette année. Dieu veuille nous venir en aide ! Mets du feu dans le mortier, Judiette, tu seras mieux pour filer ; ce brouillard perce comme des aiguilles et je suis toute gelée. A propos, qu'as-tu répondu à Charles à Samelet ?

— Ce que je t'ai dit, mère, je ne pouvais pas répondre autre chose, puisque... tu sais bien.

— C'est vrai, tu n'avais rien d'autre à dire. Pourvu que le cousin n'ait rien su de cette affaire !

— Oh ! je ne pense pas, mère, d'ailleurs je n'ai fait que mon devoir et il n'aura pas à se plaindre. Que s'il apprend quelque chose des mauvais propos de Samelet, je ne sais qu'y faire.

— Que rien de tout cela ne te fasse de la peine, Judiette, souviens-toi de ce verset des Proverbes : « Ce » lui qui marche en intégrité marche en assurance ;
» mais celui qui a les lèvres insensées, tombera. »

X.

Le cousin revint la veille de Noël, et certes on dut lui savoir gré de sa visite car il y avait deux bons pieds de neige, et la bise était d'une âpreté intolérable. La saison était si rude que les corneilles venaient becqueter jusque sur le seuil de la grange en compagnie des moineaux et des rouges-gorges ; mais comme le bois ne manquait pas, on n'était pas bien malheureux, de ce côté-là du moins. Vers le soir, on mit au feu une énorme tronche de sapin et l'on forma le demi-cercle. Petit-Jacques voulait qu'on fondit des plombs, et il importuna si bien son père, que celui-ci, de guerre lasse, alla chercher quelques balles de mousquet et une vieille poche * à fondre. Petit-Jacques eut alors son affaire. Il faisait fondre le plomb, puis Pierre à Claude approchait la poche d'un baquet plein d'eau en disant : Pour qui cette fois ? — Pour le cousin, répondait Petit-Jacques, ou pour Judiette. Le métal fondu tombait alors, en rendant un bruit sourd ou sifflant, selon qu'il était plus ou moins chaud et qu'on le versait plus ou moins vite ; et on le sortait sous des formes bizarres et capricieuses, dont Jeanne-Marie savait tirer toutes sortes d'emblèmes et de pronostics.

— Oh ! comme le pomb du cousin est drôle, cria Petit-Jacques, mère, explique-le vite, s'il te plaît.

* On dit *une poche*, un *pochon*, pour signifier une grande cuiller ronde.

— Mais oui, il est assez curieux, en effet. Voici d'abord une corne d'abondance, avec toutes sortes de belles et bonnes choses, et puis, là autour, voyez-vous? c'est une guirlande; elle signifie que le cousin est lié, et Jeanne-Marie riait aux éclats. Le cousin riait aussi.

— Ho ho! dit encore le petit, Judiette a une grosse bourse, vois-tu mère; prrrt! comme c'est chaud!

— Judiette, ma fille, voici d'abord une quenouille; ici c'est une gerbe de lin et de chanvre: tu auras de l'ouvrage, beaucoup d'ouvrage; tant mieux, tu auras du pain; ensuite, voilà en effet une fort belle bourse; hé! qui sait, la fourmi s'enrichit grain à grain, et la femme active amène l'aisance à la maison.

Le cousin se mit à rire de bon cœur cette fois, et il pria Judith de garder ce plomb.

— Et le mien, mère, ne veux-tu pas me l'expliquer? demanda Petit-Jacques.

— Oh! pour le tien, ce sera vite fait. Regarde, voici d'abord une navette; c'est-à-dire que tu seras toujours l'enfant gâté, le petit gourmand; mais prends garde, voici tout à côté une bonne petite baguette, et quelque chose qui ressemble à un pré; ce qui signifie que pour être bien sage, tu devras t'en aller garder les vaches, et les ramener si elles vont en perte, si non... vois-tu la petite baguette?

L'enfant n'était pas content, il voulait racommoder le sort qui lui était échu, en faisant refondre le plomb.

Petit-Jacques et Gros-Jacques se ressemblent beaucoup, il y en a peu qui soient satisfaits; tous veulent refondre le plomb. Le cousin, lui, emporta de la soi-

rée une impression plus agréable ; il avait ri d'abord parce qu'il fallait rire, puis il avait ri tout de bon. La grosse bourse promise à Judith l'avait rassuré quant aux doutes qui lui étaient venus. Un grain de superstition se mêlait alors à ces amusements de la veille de Noël ; aujourd'hui même on sourit encore, on sourit et l'on accepte l'augure, quand le plomb est beau, c'est-à-dire enguirlandé et enrichi d'une corne d'abondance.

L'hiver, cependant, suivait sa marche lente et monotone, et le silence glacé de la contrée n'était troublé que par les pas des rares piétons que la misère ou des affaires pressantes chassaient hors de leurs demeures. Les plus riches, ceux qui avaient quelques épargnes, allaient acheter à Lausanne un ou deux *quarterons* de blé, d'abord au prix d'un *écu-neuf** la mesure, puis au prix fabuleux de deux écus-neufs. D'autres, moins heureux, fabriquaient un pain grossier en mélangeant trois quarts de son et un quart de farine. Bon nombre n'avaient pas même cette ressource et s'en allaient mendier. Aussi longtemps que la campagne avait été découverte, les pauvres gens avaient assez bien vécu : ils avaient bêché et retourné les champs de pommes de terre pour y chercher les tubercules oubliés et déjà atteints par le gel ; les profits étaient minces, mais, ajoutés au produit des aumônes, ils suffisaient à soutenir la vie. Pierre à Claude avait encore huit ou neuf sacs de blé, et ce qui l'aidait encore mieux, une certaine quantité de pommes de terre que la nature du sol avait préservées de l'humidité et qu'on avait pu

* L'écu-neuf valait 40 batz.

arracher avant le gel. Il en avait même vendu quelques mesures, soit dans le voisinage, soit à Lausanne, pour faire de l'argent, comme il disait, et il en avait fait quelque peu, car le prix de la mesure avait monté jusqu'à un écu-neuf. A ce prix, beaucoup de gens trouvaient encore la pomme de terre à meilleur marché que le grain. Il faut bien dire que chez Pierre à Claude et les gens aussi charitables que lui, on laissait faire la mesure à l'acheteur. Celui-ci y mettait du temps et de la patience, si bien qu'avec un peu d'adresse, il réussissait à élever de vrais châteaux : il enchâtelait, selon la charmante expression populaire. Quelquefois un mendiant arrivait à la nuit. On lui donnait la meilleure place devant le feu, qu'on ranimait pour lui, et il avait sa part du souper. Il était fatigué et demandait un peu de paille à l'étable. Pierre à Claude consultait sa femme, et si elle approuvait, il allumait la lanterne et le conduisait au gîte. C'était presque toujours un pauvre des contrées voisines. On le connaissait, on savait son histoire, lui, de son côté, savait des nouvelles ; c'était une visite agréable, il n'importunait pas, on le faisait causer, et Pierre à Claude lui offrait du tabac. Un soir il en vint un qu'on nommait le vieil Abram ; il jouissait depuis des années et dans tout le pays environnant, de privilèges étendus et jamais contestés ; mais c'est qu'aussi jamais il n'était à vide, en fait de récits et de nouvelles ; c'était une vraie gazette et dès qu'on lui avait dit : Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau, maître Abram, — il ne tarissait pas. Telle est la question que lui adressa Jeanne-Marie.

— Hélas ! pas grand'chose, répondit-il, c'était son

exorde habituel. On m'a dit vers Chez-les-Blanc que l'huissier du juge de paix a pincé Samelet, et qu'on n'a pas de bonnes nouvelles de son Charles ; il paraît qu'il se déroute.

Judith, qui filait, s'arrêta court et regarda le mendiant. Celui-ci savait bien pourquoi Charles se déroulait, mais il fit l'ignorant et ajouta qu'il n'en savait pas davantage. Judith, cela va sans dire, était loin de vouloir le questionner ; mais la pitié l'avait saisie, et son émotion s'était traduite par cette brusque immobilité. Pauvre garçon ! se dit-elle bien bas, en pressant de nouveau le marche-pied de son rouet.

— Et qu'a donc fait Samelet ? demanda Pierre à Claude.

— D'abord il ne payait plus rien depuis quelque temps ; ensuite il a vendu frauduleusement un cheval déjà saisi par un créancier, et la Justice ne badine que tout juste avec des tours comme celui-là.

Le vieil Abram raconta bien d'autres choses, mais Judith n'écouta plus rien. Elle ne put se défaire de certains souvenirs et, retirée dans sa chambre, elle associa dans sa prière deux noms qu'elle n'y avait jamais réunis, celui du cousin et celui de Charles ; elle pria Dieu de protéger l'un et de sauver l'autre.

Jeanne-Marie apprit plus tard que la femme et les enfants de Samelet se trouvaient dans une misère extrême, et de l'avis même de Pierre à Claude, elle envoya Judith leur porter un bon gros pain.

Dire combien la jeune fille fut heureuse de cette commission n'est pas possible, et pourtant jamais elle n'eût voulu s'en charger si Samelet avait été chez lui,

car elle avait peur du charretier. Elle s'en alla donc bravement, malgré le froid et la neige, frapper à la porte de Samelet. La pauvre femme pleura de joie et, faisant asseoir Judith, elle lui raconta tous ses malheurs. Quand elle en vint à parler de son Charles, ses larmes tombèrent plus abondantes et sa voix fut entrecoupée. Mon Dieu, s'écria-t-elle, tout ce qu'il a vu ici l'a découragé, le dépit l'a perdu... J'ai cru un moment que tu serais notre belle-fille, Judiette ; mais voilà, Dieu ne l'a pas permis. Oh ! ce Samelet, comme il doit réfléchir dans sa prison ! Mais il a du pain, tandis que ces pauvres enfants n'en ont pas toujours. Remercie mille et mille fois tes parents, ma fille. Samuel, va-t-en jusqu'au bout du bois avec la Judiette ; la nuit vient si vite. — Judith s'en revint émue et troublée, et elle se garda de parler à sa mère de ce qu'on lui avait dit à propos de Charles. Elle eut besoin, ce soir-là, d'une longue et fervente prière, pour s'endormir en paix avec elle-même.

XI.

Déjà les nuits sont étoilées,
Et les chants plus joyeux et les rayons meilleurs ;
Réveillez-vous doux échos des vallées,
Voici, voici les oiseaux voyageurs.

Ouvrons, ouvrons nos cœurs à l'espérance !
La joyeuse alouette a chanté dans les airs,
Et l'hirondelle en jouant se balance
Au loin sur l'onde, au loin sur les prés verts.

Le printemps de 1817 ! Oh ! comme les mêmes pensées, les mêmes joyeux rayons durent pénétrer tous les cœurs, après ce long et rigoureux hiver qui était venu s'ajouter aux malheurs de 1816 ! Avec quel bonheur les pauvres habitants du Jorat, qui avaient tant souffert, durent se livrer à l'espérance, et comme les âmes durent s'élever à Dieu ! car c'est au Jorat que la misère avait été grande, dans les hameaux écartés, dans les maisons foraines de cette contrée rude et boisée, où les ressources sont à peine suffisantes en temps ordinaire, où les familles sont toujours le plus éprouvées quand l'année est ingrate.

On était aux premiers jours de mai. Les portes, les fenêtres restaient ouvertes, et les maisons avaient l'air d'aspirer les brises douces et légères qui montaient de la vallée du Léman. Déjà quelques vieillards, assis au seuil de ces rustiques demeures, souriaient au soleil, se reprenaient à la vie et bénissaient le nouveau printemps qu'ils n'avaient pas espéré. Sur les pruniers et les aubépines, déjà fleuris et odorants, les pinsons babillards répétaient à plein gosier leur joyeux kikirriri.

Une des plus joyeuses parmi ces maisons semées sur la lisière des bois, c'était bien celle du fond de Mauverney, et voici pourquoi : Pierre à Claude avait réalisé un dernier à-compte qui devait le libérer du malheureux cautionnement, et dès lors il ne prévoyait rien qui pût mettre obstacle au mariage de sa fille. Les blés d'automne ondoyaient déjà, et l'on avait pu faire en temps convenable les semailles du printemps. Il n'y avait plus de grain à la maison, mais grâce à la prévoyance du gouvernement, on pouvait acheter, à

un prix modéré, à Lausanne et ailleurs, un pain d'excellente qualité. Enfin l'oncle était revenu de Chez-les-Blanc, et sa présence ne contribuait pas peu à déridier tous les fronts, même les plus soucieux : il était de si bon conseil et toujours de si belle humeur.

Judith cependant ne partageait pas entièrement ces sentiments de joie et d'espérance. Elle n'avait pas revu le cousin depuis le milieu de mars, où il avait fait sa dernière visite à Mauverney, et elle trouvait un peu longue cette absence de deux mois. Il lui arrivait quelquefois de suivre des yeux le sentier qui allait rejoindre la route de Berne, et n'apercevant rien, elle reprenait son travail, sans se trahir autrement que par un calme, une tranquillité qui ne lui était pas habituelle. Elle causait et riait moins qu'à l'ordinaire, mais personne ne s'en apercevait, personne ne la questionnait et la jeune fille était seule à tourner et à retourner ses rêveries.

C'est l'oncle qui s'était chargé d'aller terminer l'affaire du cautionnement, à la prière de Jeanne-Marie qui voulait obtenir un rabais sur les frais dus au procureur, frais déjà considérables, qui avec l'intérêt accroissaient la dette d'une centaine de francs.

— Allez, s'il vous plaît, l'oncle, avait-elle dit ; Pierre à Claude ne sait rien demander, et qui ne demande pas n'a rien ; allez et faites pour le mieux. Et il était parti un matin pour Lausanne, ayant mis ce jour-là son vieux tricorne et son garde-habit de milaine à gros boutons plats ; il faut ajouter que Judiette lui avait donné une cravate de siamoise, et qu'elle avait poli les boucles de ses souliers, de sorte qu'il avait très bon air et qu'il pouvait se présenter avec avantage.

Sa mission réussit à souhait ; il obtint le rabais , solda le billet et se le fit remettre bien et dûment quittancé. La bonne pipe qu'il fuma en remontant de Lausanne ! Je crois qu'au retour il eût embrassé Judith , bel et bien , s'il n'eût pas trouvé Pierre à Claude qui faisait du bois sur le sentier , et qui lui rabattit toute sa joie.

— On est de Berne ! * s'écria l'oncle en l'abordant , tout est fini , j'ai eu le rabais et ils sont payés. Nous sommes de Berne !

— Ma foi ! non , que nous ne sommes pas de Berne , répondit tristement Pierre à Claude.

— Hé bien , qu'y a-t-il encore ?

— Il y a que le cousin a tout rompu et qu'il ne veut plus entendre parler de Judith , ni en blanc ni en noir !

— Ah ! ça , mais il est donc fou ?

— Fou ou non , c'est comme ça. Il y a quelque chose par là-dessous que je ne comprends pas. On lui aura monté la tête , on lui aura dit que nous n'avons plus rien. Si on avait voulu me croire , ce serait fait , maintenant.

— Ha ! ha ! c'est ainsi que le cousin veut jouer des tours. Eh bien ! qu'il prenne garde de se trouver sur mon chemin , car il pourrait bien arriver que je lui fisse passer un mauvais quart-d'heure ; ce n'est pas ainsi que l'on quitte une brave fille.

L'oncle était furieux ; il ne s'était pas attendu à ce dénouement ; il croyait le cousin plus honnête homme.

— Tenez , continua Pierre à Claude , voilà la lettre qu'il a fait écrire et que la Jeanne-Marie a reçue ce

* Etre de Berne , c'est-à-dire hors d'embarras.

matin. C'est l'écriture du régent ; à voir , mais c'est bien l'autre qui a signé.

L'oncle prit la lettre et lut ce qui suit :

« Le soussigné à l'avantage de vous faire savoir qu'il
» retire les promesses de mariage qu'il a faites à votre
» fille Judith. Il a de plus l'avantage de vous dire que
» c'est parce que vous ne lui avez pas dit votre situa-
» tion.

» Le soussigné vous salue de cœur.

» David CHOLLET. »

— La Judiette sait-elle ce qui en est ?

— C'est elle qui a lu la lettre ! Je n'étais pas là et Jeanne-Marie ne sait pas lire. La pauvre fille a pleuré toute la journée et nous ne l'avons pas revue.

— Ce diable de cousin ! ce que c'est que l'argent ! et comme les gens sont les mêmes. Au fond c'est un hypocrite : il a fait bon semblant à la Judiette , parce qu'il lui savait quelque bien , et maintenant qu'il croit s'être trompé , il n'en veut plus , et pourtant il n'a pas de quoi faire tant le fier , lui ; il a deux vaches et dix poses de terrain , ce n'est pas le diable. Mais on serait bien fou de se casser la tête pour ce qui est arrivé ; puisque le cousin se moque de vous , moquez-vous de lui ; quant à la Judiette on tâchera bien de la consoler et de lui trouver quelque chose de mieux que deux vaches et dix poses de terrain , attendez seulement. D'ailleurs elle est encore jeune , elle a le temps de réfléchir. Et que dit la Jeanne-Marie ?

— Pas grand'chose , mais elle fait tout de bisingue par la cuisine.

Voici ce qui s'était passé à Montpreveyres. Les comères avaient appris au marché de Lausanne des bruits fâcheux sur le compte de Pierre à Claude qui, disait-on, était fort mal dans ses affaires, et ne pouvait pas se libérer du cautionnement. Charles à Samelet, disait-on encore, allait rentrer au pays, acheter un domaine et demander la main de Judith qui ne lui serait pas refusée, et grâce aux coups de langue, tous ces on-dit s'étaient si bien répandus, que bientôt tout le monde en parla à Montpreveyres.

— Tiens, disait-on, il l'a laissée là quand il a vu qu'elle n'aurait rien dans son tablier; il fait bien voir ce qu'il est, un fiertaud, qui se redresse comme s'il avait le grand grimoire.

— Tant pis pour lui! pourquoi s'en va-t-il chercher par là-bas, quand il y a ici la fille de l'assesseur qui l'aurait bien voulu.

— On a pourtant dit qu'ils ont du bien, ces gens : vingt poses de terrain et une bonne maison, mais qu'est-ce que ça vaut à ce Mauverney, un pays de loups.

— Sans doute, ajoutait quelqu'un, et d'ailleurs on voit toujours ce qui est au soleil, et les dettes sont à à l'ombre.

Ces dernières paroles étaient revenues au cousin, et il n'en fallait pas tant pour le détourner, car il était plus indécis que jamais. Il finit donc par se persuader que si Judith n'avait rien, il n'avait pas, lui, du bien pour deux; et il ne fit plus de visites à Mauverney. Sa mère, de son côté, n'avait pas peu contribué à le faire changer de résolution; comme toutes les femmes de la campagne, elle ne comprenait pas une union où il n'y a pas quelque argent des deux côtés.

Prends bien garde , au moins, disent-elles pour la plupart, ne prends pas une femme qui n'ait rien. Hélas ! c'est à la campagne comme à la ville. A la campagne on dit : Sa femme n'a eu que trois cents écus , ou bien : Elle en a eu mille, ou encore : Elle n'a pas eu ce qui ferait mal dans un œil ; à la ville on dit autrement : Il a épousé une femme de cinquante mille francs ; ou bien, en souriant : Il a épousé sa servante.

Pour toutes ces raisons , le cousin ne devait pas épouser une femme qui pouvait ne rien avoir. Pensez donc ! les voisins , les mauvaises langues , l'honneur , le rang, et cette vilaine phrase surtout, qui pouvait lui revenir : On dit qu'elle n'a rien , sa femme. Décidément, me il devait chercher mieux. Quelques jours après il alla chez le régent et le pria d'écrire à Pierre à Claude pour lui faire savoir qu'il retirait sa parole ; le tout appuyé des motifs très plausibles que vous avez pu voir.

Il résulta de la démarche du cousin que Judith lui retira immédiatement toute l'affection qu'elle lui avait donnée. Ses yeux s'étaient ouverts enfin ; le cousin ne l'avait pas aimée. Mais se sentir le cœur vide et froid lui était si douloureux, qu'elle revint peu à peu à ses jeunes souvenirs, à tout ce qui la reportait au temps heureux où , sans le savoir , elle aimait Charles à Samelet.

Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours ,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours !

Nous disons tous ainsi. — Et pourtant quel abîme la séparait de ces jours paisibles ! La lettre, la terrible

lettre que Charles avait dû recevoir ! Elle ne pouvait y songer sans être profondément triste et découragée , car elle ne pouvait plus rappeler le passé, et l'avenir était plus qu'incertain, malgré la lueur d'espérance qui restait encore.

XII.

— Heuh ! où sommes-nous ? Bonsoir à tous !

— Bonsoir , bonsoir , maître Abram , ça va-t-il toujours ?

— Mais, grâce à Dieu, pas plus mal.

— Et quoi de neuf, par le monde ?

— Hélas ! que voulez-vous que je vous dise, pas grand'chose. On dit que David Chollet se marie.

— Bah ?

— Ils m'ont dit par Chez-les-Blanc que c'est avec la fille de l'assesseur de Montpreveyres. Il paraît qu'on crie un peu contre lui, à présent qu'on sait les choses. A propos, ce pauvre Charles à Samelet ne va rien qui vaille par Paris. Sa mère a reçu une lettre. Ils ont écrit qu'il est à l'hôpital et qu'il lui faut l'air du pays , ou qu'on ne répond de rien. Voilà ce que c'est aussi, tous nos jeunes tend-l'air s'imaginent qu'il n'y a qu'à s'enrôler quand on a un chagrin ; prenez les uns, prenez les autres, ils sont tous les mêmes ; et puis ça se déroute, où ça meurt à l'hôpital. C'était pourtant un gentil garçon que ce Charles.

— Et un garçon qui travaillait comme quatre , continua Pierre à Claude ; c'est dommage, mais que vou-

lez-vous, avec le train du père il n'y avait pas moyen d'y tenir.

— Sa mère veut qu'il revienne tout de suite. Je l'ai vue hier, la pauvre femme, elle pleurait comme une fontaine ; elle voulait aller chez le ministre aujourd'hui, pour lui dire ce qui en est. Bien sûr que le ministre écrira. Samelet ne sait encore rien de tout ça ; sa femme en a encore pitié et ne sait pas comment lui faire savoir la nouvelle.

— Est-il toujours dedans ?

— Il doit sortir ces jours, il y était pour trois mois.

— Bon vèpre, Jaques. Comme il a grandi ! Aimes-tu toujours bien ta Judiette ? Quel âge a-t-il finalement ?

— Il aura dix ans à la Saint-Jean.

— S'il avait au moins l'âge de Judith, ajouta Jeanne-Marie, on n'aurait plus besoin de domestique. Eh bien ! mon petit Jaques, comment dit-on à l'oncle Abram ?

— On dit bon vèpre. Mère, écoute voir.

— Que veux-tu ? On dirait que tu as pleuré.

— Ecoute, je veux te dire quelque chose à l'oreille.

— Eh bien ?

— Ecoute, dit l'enfant à voix basse, la Judiette pleure au jardin.

Jeanne-Marie sortit sur-le-champ. Elle trouva en effet sa fille toute en larmes devant la touffe de marjolaine, au coin de la plate-bande aux fleurs. Petit Jaques, le cœur gros, avait suivi sa mère.

— Qu'as-tu, Judiette ? — Jaques, va-t'en vers l'oncle, il est à la grange, il fait les pâtures. — A présent, qu'as-tu, ma fille ? Viens t'asseoir sur le banc.

— Mon Dieu !... mère... mère... ce pauvre Charles.

Et Judith fondait en larmes. Elle avait entendu le vieil Abram et, vaincue par l'émotion, elle-s'était enfuie au jardin pour y pleurer à son aise. Elle était profondément désolée, aussi toutes les bonnes paroles de sa mère furent inutiles, et loin de lui procurer quelque soulagement, elles ne firent qu'exciter ses larmes et ses sanglots.

On fut triste, ce soir-là, au fond de Mauverney, et malgré le vieil Abram, qui acheva sa chronique de la quinzaine, on parla peu. Pierre à Claude ne fuma pas et l'oncle laissa éteindre le feu, ce qui lui arrivait bien rarement. Quand on eut conduit le mendiant à l'étable, on tint conseil, et selon l'usage l'oncle fut admis avec voix consultative. Jeanne-Marie raconta la scène du jardin, puis s'adressant à Pierre à Claude :

— Vois-tu, Pierre, elle s'est mise ce Charles par la tête, et ce qu'Abram nous a dit lui fait de la peine. C'est dommage, il n'a rien ce garçon, et bientôt le domaine du père sera entre les mains des créanciers.

— Ce tonnerre de Samelet!... exclama Pierre à Claude les poings fermés. C'est lui qui est la cause de tout ça.

— Et Judiette l'aime tout de bon, ce Charles? demanda l'oncle.

— Il faut bien, sans quoi elle n'aurait pas tant pleuré.

— Oui, mais si l'autre ne l'aime plus?

— Je n'en sais rien, répondit Jeanne-Marie; mais je sais bien dans tous les cas que ma pauvre fille souffre, et qu'elle pourrait bien en partir. Pour moi, je n'ai plus ni cœur ni courage.

L'oncle éteignit sa pipe et la mit dans sa poche.

— Dites-donc, Pierre, s'écria-t-il, il me vient une idée. Je m'en vais filer demain matin Chez-les-Blanc, pour aller voir chez Samelet de quoi il retourne, et comment on pourra faire revenir Charles; car il ne faut pas le laisser périr par là-bas, ce garçon. Sa mère n'a peut-être pas un crutz à lui envoyer. Laissez-moi faire. J'ai juré de bien marier ma filleule, et si Charles est toujours un brave garçon... c'est bon... Judith est ma filleule, encore une fois... et quand le diable y serait, il faut que je fasse enrager celui de Montpreveyres avec son assesseuse. Allons, ne vous tourmentez pas, et laissez-moi faire. Ma foi, si Charles ne l'aime plus, c'est fini pourtant.

— Tonnerre de Samelet! exclama encore Pierre à Claude.

— Mon Dieu! Pierre, il est plus à plaindre que nous, s'écria Jeanne-Marie, peut-être que la prison l'a corrigé.

— Ah! bien oui, à présent qu'il a tout mangé, et mes cinq cents francs avec. Tonnerre de Samelet!

— Allons, allons, dit l'oncle, à quoi sert de se faire du mauvais sang? C'est entendu, je vais Chez-les-Blanc. Mais, dites-donc, à propos de l'autre, de celui de Montpreveyres, le laissez-vous quitte comme ça. Il y avait promesse écrite, et je crois qu'on peut lui réclamer des dommages-intérêts. C'est que ce n'est pas un badinage; s'il n'y avait que la parole, passe encore, mais l'écriture!

— Parbleu oui, j'y ai bien pensé; et il n'est pas au bout, l'autre. Coûte que coûte, je veux consulter; s'il y a quelque chose, ce sera pour Charles.

— Vous seriez bien fou de faire autrement ; il faut le tenir, il a bon moyen.

Le lendemain Pierre à Claude et l'oncle partaient chacun de leur côté.

XIII

Le vieil Abram avait dit vrai ; quand arriva la lettre du ministre, Charles était à l'hôpital depuis trois semaines. Un camarade qui le visitait journellement fut prié de la lui communiquer, et de lui annoncer qu'au bout de quatre ou cinq jours il pourrait partir pour le pays. Cette nouvelle ne fit aucune impression sur lui, mais quand il entendit la fin de la lettre, où se trouvaient certaines paroles d'espérance et de consolation, et un court récit, dicté par l'oncle, de ce qui s'était passé au fond de Mauverney, ses yeux s'animèrent, et il voulut prendre connaissance lui-même de ce qu'il n'avait pas espéré.

— Ami Bérard, dit-il enfin, voilà qui me raccroche à la vie. Je n'ai pas la force d'écrire, je tremble encore ; prends la plume, toi, s'il te plaît. Ecris d'abord quelques mots à ma mère pour lui dire que ça va mieux, et que Dieu aidant je pourrai supporter le voyage. Quant au domaine, qu'elle ne s'inquiète pas, je le reprends des créanciers, si je puis trouver quelqu'un pour m'aider, et il paraît que l'oncle m'aidera ; qu'elle lui dise bien qu'il peut compter sur Charles, et qu'elle le remercie mille et mille fois. Qu'elle salue bien mon

père... mais ils ne m'en disent rien dans la lettre... il paraît qu'il n'a pas changé. Ensuite, si tu veux être un bon enfant, ami Bérard, écris-moi deux mots à Judith, mais tu ne mettras pas la salutation, je la mettrai moi-même... Ah! dans l'autre lettre, dis à ma mère qu'elle aille voir le ministre, ce qu'il me dit là me fait autant de bien que le reste... c'est bien vrai au fond, si je m'en étais fié à celui qui a fait le manche des cerises, je ne serais pas venu ici. Mets les deux lettres l'une dans l'autre. Tu adresseras à Marianne Barbaz née Pache, aux Râpes, rière Lausanne, canton de Vaud en Suisse.

La lettre partit le même jour. Quinze jours après, Charles partait aussi, par le coche de Besançon, et grande fut la surprise au Jorat quand le fils de Samelet reparut, non plus en habit de milaine mais en habit rouge, avec les galons de sergent. Il était encore pâle et faible, mais le printemps, le bon air de la contrée, les soins de sa mère surtout et les visites de l'oncle qui lui apportait les vœux et les bonnes amitiés de Judith, lui rendirent bientôt la force et la santé.

— C'est une année de misère que tu as passée là-bas, lui disait l'oncle; ça t'aura fait sage; il n'y a point de mal, seulement c'est bien heureux que l'autre, le fiertaud de Montpreveyres, n'ait pensé qu'à l'argent, car autrement il enmenait Judith, et bernique pour le sergent. Maintenant il ne s'agit plus d'être malade; nous voici au quinze mai, les prés sont superbes, le blé troche, il te faut vite l'arranger avec ton père et ses créanciers; c'est comme je t'ai dit: j'ai vendu mon terrain et ma maisonnette, ça ne faisait que me tracasser, et je te prête l'argent, au quatre, si ça te va et que tu veuilles être un brave homme.

Ainsi fut fait. Charles reprit le domaine, paya les intérêts arriérés, et se mit courageusement à l'œuvre pour rattraper le temps perdu. Samelet ne fit aucune opposition ; le pauvre homme, depuis sa sortie de prison était morne et abattu, il allait s'affaiblissant chaque jour. Bientôt il tomba sérieusement malade et malgré toutes les recettes de la vieille Françoise et les soins du médecin, il mourut dans le mois de juillet. Pierre à Claude et l'oncle furent priés pour l'enterrement. Le soir de la cérémonie, comme on se séparait après avoir pris ensemble, à la grange, le repas funéraire, Pierre à Claude tendit la main à Charles et lui dit à demi-voix.

— C'est sans rancune au moins, rapport à ton père ; si tu as besoin d'un service, viens à Mauverney. Consolez-vous, Samelet est plus heureux que nous, puisqu'il a reconnu ses torts et qu'il est mort en paix. Ce pauvre Samelet, ce n'est que le vin qui le faisait méchant, et puis nous avons tous nos mauvais côtés.

En regagnant le fond de Mauverney, Pierre à Claude et l'oncle se communiquèrent leurs observations sur Charles et sur l'état du domaine depuis qu'il l'avait repris ; les choses avaient en effet bien changé depuis deux mois : la maison avait été réparée ; le grand pré devant la maison promettait de rendre le double de ce qu'il avait rendu jusque-là, grâce à une irrigation régulière et bien entendue ; enfin tout avait repris cet air de bien-être qui n'appartient qu'aux propriétés convenablement soignées.

— Charles s'en tirera bien, vous verrez, Pierre ; il ne boude pas l'ouvrage, s'écriait l'oncle.

— Ma foi, je crois que s'il me demande ma fille, il

l'aura, avec les cent écus que l'autre devra payer, le trousseau qui est prêt, et ce qui se trouvera après ma mort, si Dieu me donne force.

— Eh ! bien, Pierre, puisque vous pensez comme moi, nous sommes de Berne, cette fois... et ma filleule aussi, hein ?

— Ce que j'ai dit, je l'ai dit, et Jeanne-Marie ne me contredira pas.

— Bon, l'autre bisquera, et je n'aurai pas juré pour rien... Voilà du seigle superbe, Pierre ; le Bron pourra garder son avoine, cette année ; on ne la lui prendra pas pour faire du pain. C'est comme disait ma tante Luson ! Après une année il en vient une autre. Tant mieux pour la Judiette, elle a tant pleuré, la pauvre fille, qu'elle me faisait pitié ; mais ce n'est pas l'embarras, on se souviendra de l'an 1816... et aussi de l'an 1817, puisque nous sommes de Berne.

LES CLOCHES DE SALVAN

PAR CHARLES DU BOIS

I

A Salvan, la paroisse était sans cloches. Les anciennes avaient fait leur temps, elles dataient de 1250, et il y avait déjà cent ans que la dernière s'était fêlée en carillonnant un baptême.

Depuis bientôt vingt-cinq ans on parlait d'en faire de neuves.

Le curé s'adressa enfin à l'évêque, le châtelain à son conseil de commune. L'évêque répondit qu'il ferait son possible, le conseil qu'on verrait voir, — ce qui fut protocolé par le greffier et inscrit au procès-verbal. Enfin les gens s'aidèrent, après bien des paroles. Les cloches neuves furent commandées : deux belles cloches brillantes et sonores, une petite pour le carillon, une grosse pour sonner de volée, elles arrivèrent à la Chandeleur. On les monta par les bois, comme on put,

la route était mauvaise, et l'on n'y passait guère qu'à mulet. Depuis longtemps aussi il était question d'en faire une autre. Quant aux cloches, on dit dans le pays qu'il fallut quatorze hommes pour faire avancer la grosse, encore eurent-ils assez de peine. Mais lorsqu'il s'agit de les placer, le curé Guernon et le châtelain Marcolaz eurent chacun une idée, et malheureusement ce ne fut pas la même.

— Il faut placer la grosse du côté du couchant, avait dit le châtelain, car par là ça renvoie mieux le son, à cause de la bise.

— Au levant, c'est plus à l'abri de la pluie, et puis la charpente est plus solide, avait dit le curé.

Le fait est que la cure était au levant, et la maison du châtelain au couchant; l'un et l'autre étaient flattés d'entendre la grosse cloche appeler les gens à l'office et de la voir gaillardement sauter en branle rien qu'en levant la tête. Chacun avait donc là son intérêt particulier; s'ils parlaient de l'intérêt public, c'était par habitude. A Salvan, c'est un peu comme partout: on ne fait bien ses petites affaires qu'en ayant l'air uniquement occupé du bien de la commune.

Peut-être se seraient-ils entendus à la fin, mais le châtelain était soutenu par son greffier, et le curé avait pour lui le marguillier Jean Renaud, puis sa servante Allyssie. Chacun persistait donc et soutenait son dire.

Voyant cela, Desbaillet, dit Païllasse, maçon de son état et chargé de l'ouvrage, ne savait auquel entendre; aussi depuis quinze jours passait-il le temps au cabaret, pour voir venir et laisser faire.

Pâques approchait, on était au dimanche des Rameaux, et les cloches n'étaient pas placées. Le curé

tenta un coup de fortune, car il avait de la tête. On dit qu'il fit écrire par l'évêque au conseil de commune, bien que la chose fût niée plus tard par sa servante. Il est certain que les cloches furent montées au clocher la veille de Pâques, et que la grosse fut placée au levant. On l'entendait bien, si vous voulez, dans toute la vallée, mais depuis le jardin de la cure, c'était plaisir de l'entendre.

Quant au châtelain Marcolaz, il conserva de cette affaire un ressentiment énorme ; s'il n'en montra rien au curé, ce fut par fierté seulement ; mais quand il rencontra Allyssie, sa servante, il fallait voir comme il tournait la tête !

Depuis ce jour, il se borna simplement à affirmer qu'on n'entendait pas bien la grosse cloche, à cause de la bise. Ce lui fut consolation, aussi le disait-il par tous les temps et à tout venant. Deux ans après, étant un soir au cabaret de l'endroit, comme on parlait des impôts de commune et du petit prix des châtaignes, il dit, en regardant de travers le marguillier, qui buvait chopine, que ça n'irait jamais bien dans le pays tant que les répondeurs de messe et les moucheurs de chandelles tiendraient les deux cornes de la charrue. Mauvaise parole ! et qui furent rapportées à la cure le soir même. — Le marguillier en parla à la servante, la servante à son maître, et le curé se promit bien d'en rendre compte à l'évêque. En attendant il fit son prône du dimanche et tança l'esprit du malin qui rôde autour de la bergerie comme un loup dévorant. On remarqua qu'il se tournait avec intention du côté du banc d'œuvres où était assis, selon son habitude, le châtelain Marcolaz, son grand parapluie rouge entre les jambes.

Celui-ci ne bougea, bien qu'il eût assez colère, mais il curé venant ensuite à parler des soutiens de l'Eglise et de l'échelle de Jacob, le châtelain eut souvenance qu'il en avait justement prêté une le printemps dernier à la servante du curé, ses abeilles ayant essaimé sur le gros tilleul du cimetière, et qu'on ne l'avait jamais rendue, cette échelle. Aussi dès le lendemain il la fit reprendre.

Dans ce temps-là le neveu du curé revint du service. C'était un joli garçon que le sergent Prosper, solide au travail et le cœur sur la main. Dans l'endroit toutes les filles lui trouvaient bonne grâce, et s'il eût voulu femme, il aurait pu choisir sans peine. Mais, comme dit le proverbe, où il n'y a pas de peine, il y a peu de plaisir, il alla précisément s'adresser à la plus malaisée, Louise Marcolaz, la fille du châtelain. C'était, il faut bien le dire, une jolie brune, et puis gentille et de bonne rencontre.

Quand ils furent d'accord, ils en parlèrent à leurs familles. — Louise Marcolaz ! dit le curé à son neveu, à toi la fille du châtelain Marcolaz ! Jamais le père ne consentira, mon garçon.

— Pourquoi ?

— A cause des cloches. Et le curé raconta l'affaire.

— Tout ça n'empêche pas que la Louise m'irait assez, dit le sergent.

— Tâche donc de l'avoir, répondit l'oncle.

Mais chez les Marcolaz, ce fut bien une autre affaire. Prosper Guernon ! s'écria le châtelain. Le neveu du... — tu me parles d'un Guernon ! dit-il à sa fille, tu as donc oublié l'affaire des cloches, toi ?

— Les cloches ! quoi, les cloches ! est-ce de sa faute à ce garçon, lui qui était au service ?

— Tais-toi, mauvaise ! tu n'as que la langue. Ça ne te fait rien, à toi, qu'il vitupère le châtelain Marcolaz en pleine église, ça ne te fais rien, dis !...

— Mais puisqu'on s'aime ! dit la pauvre fille en pleurant.

— Tais-toi, je te dis ! grande dégradée !... Sur ce mot, le châtelain prit brusquement son chapeau et alla faire un tour dans les bois de la commune. C'était sa ressource habituelle dans les moments de crise. Comme il sortait, les choches sonnaient vêpres.

— Encore si ce n'était pas la grosse ! pensait-il.

Louise Marcolaz se le tint pour dit, et n'en parla plus à son père. Mais un mois après, un certain soir que celui-ci revenait tard d'une expertise communale, il la rencontra à la brume vers la source des Mousses, à cinq minutes du village.

— Qu'est-ce que tu fais là ? toi ! dit le châtelain d'un air sévère. Il y a longtemps que tes chèvres sont rentrées.

— Je... cherche mon mouchoir, se hâta de répondre Louise.

— L'as-tu perdu de ce côté ?

— Je l'avais au cou en ramenant les chèvres...

— Voyons voir, dit le père. C'est vers la source que tu dis ?

— Comme il se baissait pour regarder près de lui, il entendit du bruit dans la feuillée.

— Hé! Louise! qu'est-ce que c'est que ça? fit-il en se redressant brusquement.

— C'est le vent dans les fayards, répondit-elle.

— Hum!... c'est bon. Alors va toujours devant, je le trouverai bien, moi, ce mouchoir.

Louise interdite s'éloigna en silence. Un moment après le châtelain Marcolaz trouva effectivement quelque chose. C'était un bonnet de police, de sergent, à l'ordonnance des Suisses et Grisons au service de France.

— Que je t'y retrouve! avait-il dit le lendemain à sa Louise, en levant, sans frapper, la main sur elle; puis il était allé visiter les bois de la commune.

Louise se le tint encore pour dit, on ne la revit pas du côté de la source, et le châtelain commençait à croire tout de bon que cette affaire était terminée.

— C'est tout dit, jamais les Guernon ne reprendront une Marcolaz, pensait-il, et ça leur apprendra une autre fois à bien placer les cloches. Tout lui semblait aller au mieux; n'était, que depuis quelque temps, il se trouvait chaque nuit réveillé par le cri de la chouette.

— Elle ne crie qu'une ou deux fois, toujours à la même heure. C'est des bêtes toutes d'habitudes, ces oiseaux de nuit, le mâle passe comme ça le temps à appeler sa femelle. Je veux la veiller un soir, — dit le châtelain. Louise, tu me chercheras le fusil.

• Mais ce soir-là, on n'entendit pas la chouette, ni le lendemain, ni les jours suivants.

— Elle aura quitté l'endroit, pensa le châtelain. Ça cherche toujours ses habitudes, ces oiseaux-là. — Et dès ce moment il s'endormit sur les deux oreilles. En sorte que chaque nuit, lorsque la grosse cloche son-

nait une heure, il n'entendait jamais un bruit léger de pas sur l'escalier et deux voix qui chuchotaient dans l'ombre.

Deux mois après, le curé vint trouver le châtelain Marcolaz, et cela fit causer dans l'endroit, car on savait leur mauvais accord. Ce qu'ils se dirent, on ne put le savoir, mais après bien des paroles, le châtelain sortit avec colère, et ne voulant rien entendre. Puis il passa huit jours à courir par les bois de la commune et les chemins vicinaux ; se faisant suivre partout par le garde, qu'il malmenait rudement, bien qu'il n'en pût davantage, ce pauvre homme !

Mais tout se tranquillise avec le temps, et tout vient à point à qui sait attendre. Le curé fit tant avec de bonnes paroles, qu'il en vint à calmer le châtelain ; ils eurent ensemble de nouveaux entretiens, semblant arranger entr'eux quelque affaire de famille. Pour Louise, elle passait le temps à pleurer toute seule, ne sortant plus que pour aller le soir à l'église, ou vers la servante du curé. Un jour que celui-ci l'avait fait demander à la cure, elle le trouva dans son jardin avec le châtelain son père et Prosper Guernon. Tous trois causaient en bonne intelligence. Comme elle n'osait s'approcher, le cœur lui battant et se sentant rougir : — Avance... Toi, dit son père, et toi, prends-là, puisque aussi bien elle est tienne et que la sottise est faite. On est tous d'accord, et puis c'est bon, on fera la noce vers la Noël.

C'est ainsi que le sergent Guernon prit pour femme une Marcolaz.

Jamais cette année la grosse cloche de Salvan n'avait si bien sonné à toute volée que le premier dimanche de l'Avent, et cela pour trois raisons excellentes. Le marguillier voulait flatter son curé, qui mariait son neveu, — puis il voulait flatter la servante Allyssie, qui s'intéressait à l'affaire, puis enfin il était flatté lui-même, étant de la fête, et s'étant mis en noces avec son ami Paillasse depuis la veille, et noçant ce jour-là depuis le grand matin.

Quelques mois après, la petite cloche carillonnait joyeusement à son tour. Il s'agissait d'un baptême.

Comme la cloche sonnait encore, et qu'on replaçait l'enfant dans son berceau tout près de l'accouchée, le châtelain s'approcha, et sortant de sa poche une vieille bourse de cuir à la mode du pays, il la dénoua lentement, et en tira deux beaux écus de six livres qu'il mit dans la couchette. — Voilà pour l'enfant, dit-il bravement. Et voilà pour le père, ajouta-t-il en remettant à Prosper quelque chose qu'il cachait sournoisement dans son grand chapeau. C'était le bonnet de police.

II

Quinze années s'écoulèrent. Que de belles fêtes carillonnées, dont les cloches de Salvan avaient célébré le retour. Combien d'heureuses noces, de joyeux baptêmes elles avaient fêtés, combien aussi elles avaient vu déjà d'âmes chrétiennes quitter cette terre aux accents solennels de leurs lentes volées ! Allyssie d'abord,

la servante du curé, puis le curé lui-même, puis le pauvre Paillasse. Un bien joli homme ! disait encore son compagnon de bouteille Jean Renaud, le marguillier de la paroisse. Enfin le châtelain Marcolaz s'était aussi endormi pour toujours. Tous ces enfants de la paroisse reposaient là dans ce petit cimetière de montagne, et vers le soir le même rayon de soleil glissait sur l'herbe verdoyante de leurs tombes.

Pourquoi le temps qui renverse et détruit l'homme et ses œuvres, en anéantissant ses projets les plus sages et ses plus légitimes espérances, laisse-t-il parfois ses petites passions lui survivre, en sorte que longtemps après lui elles germent, se propagent, entraînant à leur suite d'imprévues conséquences?... C'est au sujet des volontés dernières du châtelain Marcolaz que cette réflexion me vient à la pensée.

C'était certainement un bon homme que le châtelain Marcolaz, mais trop fier — beaucoup trop fier — même pour un châtelain de commune. Cette malheureuse affaire des cloches lui était revenue trop souvent en mémoire, et depuis le mariage de sa Louise encore. Puis il avait une autre fille mariée à un sien cousin « Une vraie Marcolaz celle-ci, et son homme encore plus ! tandis que ces Guernon !... »

C'est ainsi que le châtelain en prenant de l'âge s'était peu à peu éloigné de sa fille Louise et de sa famille. Chaque jour on le voyait se promener tout seul dans son jardin ; alors si les cloches venaient à sonner vèpres ou matines, il s'arrêtait d'un air mécontent et branlait la tête sans mot dire.

Quelque temps après, il mourut, laissant son patrimoine à sa fille Marcolaz. Les Guernon sont assez

moyennés, disait-il dans son testament, comme voulant excuser lui-même son mauvais vouloir par devant le monde. Mais il n'y avait pas un homme en Salvan qui ne sût dire alors la cause véritable de sa volonté.

Pauvre conseiller que l'orgueil, sans compter que de l'autre côté de la tombe on voit peut-être les choses avec plus de justice et d'équité. Ce fut l'idée de la fille aînée du châtelain. — Tandis que le greffier achevait la lecture du testament, elle regardait sa sœur. Louise s'essuyait les yeux dans un coin de la chambre. Prosper semblait aussi attristé ; tous deux bien plus sensibles au mauvais vouloir de leur défunt père qu'à la perte de ses héritages. Catherine Marcolaz vit tout cela. — Louise, dit-elle, le père avait ses mauvaises lunes, on sait ça, et puis on n'est pas des anges, que veux-tu ! Mais quand il y a remède, faut encore prendre patience, n'est-ce pas ? Laissons ces écritures, et faisons le partage, chacun par moitié, et puis c'est bon. Qu'en dis-tu, Prosper ? — Le bon Dieu vous assiste, Catherine ! et c'est tout ce qu'il put dire, tant il avait de saisissement. Quant à Louise Guernon, elle se jeta dans les bras de sa sœur aînée, en l'embrassant de tout cœur. « Pour toi, tu es bien toujours la même, » dit-elle. Tandis que les deux sœurs s'embrassaient ainsi, les cloches de Salvan se mirent à carillonner si joyeusement l'angélus du soir, qu'on eût dit qu'il s'agissait d'une bonne fête. Aussi en était-ce une, et bien belle, que cet accommodement de la famille. Dans la paroisse chacun parla de Catherine à sa manière : Une brave femme ! un cœur d'or ! disaient les uns. « Elle s'est bien un peu pressée, » disaient les autres. » Jean Renaud, le marguillier, se trouvant à la Grande-Pinte,

et entendant causer les gens, en voulut dire aussi son mot. « Dans Salvan et Fin-Haut, et dans tout l'Entremont, il n'y en a point à la Catherine, dit-il. Le testament est en l'air ! et puis c'est bon. Que dirait le vieux, s'il revenait ? mais il est mort, faut qu'il patiente. N'y a pas de dimanche ! »

Ainsi s'accommodèrent les deux sœurs, et ainsi les choses restèrent pendant plusieurs années. Tout en eût été mieux si l'on eût continué de même, et parmi ceux du pays qui connaissent cette histoire, il n'en est pas un qui voulût aujourd'hui me contredire. L'héritage du vieux châtelain était cultivé par les deux familles. On rentrait les foin, on faisait les semailles, on moissonnait les orges. En automne, on partageait les fruits et le laitage, le tout de bon accord et sans mauvaise pensée. Dans ce temps-là les enfants des Guernon et des Marcolaz couraient ensemble dans le verger de leur défunt grand-père, secouant ses pruniers, abattant ses belles pommes rouges ; le tout avant maturité et de bon accord aussi. Catherine et Louise laissaient faire. Après tout, disaient-elles, c'est tout nôtre.

Mais après les bons jours, la saison morte. Celui qui abrège les journées d'automne et ramène chaque année la neige sur les hauteurs, chassant les troupeaux des montagnes bien avant la Saint-Martin, le temps vint encore changer toute chose.

Catherine mourut ; que de gens la regrettèrent dans la paroisse ! Elle était de bon conseil et de bon secours, aimant à rendre un service et n'en parlant jamais. Com-

bien de fois les fileuses parlèrent d'elle pendant les veillées d'hiver ! Elle laissait deux beaux enfants qui commençaient tous deux à grandir.

« Louise, avait-elle dit à sa sœur, tu veilleras sur eux, pour qu'ils réussissent, et si ton Julien se marie un jour, pense... » Elle n'en put dire davantage ; mais sa sœur, qui la tenait embrassée, savait bien déjà ce qu'elle voulait lui dire.

La mort venait. — Et quand il plut à Dieu de rappeler à lui cette âme, les cloches de Salvan sonnèrent tristement sa dernière heure.

Gaspard Marcolaz, son homme, alors châtelain de la commune, et c'était bien le septième du nom inscrit au registre du conseil, Gaspard montra pour un temps avoir grand'peine, faisant l'éloge de la défunte à sa manière, et disant que rien ne va bien à la maison quand il y manque la ménagère. Puis, comme il arrive souvent, il finit par se trouver trop seul dans le ménage, et au bout de l'an il reprit femme, « ne se pouvant suffire, » disait-il.

Se remarier, c'était moitié mal, disait Jean Renaud, qui était veuf depuis trente-six années, et ne s'en portait pas plus mal, mais ne pas prendre une fille de la montagne, c'était là son tort, son grand tort, dont plus tard bien mal lui en prit, comme chacun put le connaître. Pourtant en Salvan il ne manque pas d'honnêtes filles, vaillantes au travail, et de belle humeur. Enfin c'était son idée.

Le châtelain Gaspard avait assez vu de pays ; c'était un homme qui faisait le commerce avec ceux de la

plaine, exploitant les forêts, et débitant les mélèzes et les bois de chauffage, qui s'en vont par le Rhône, pour les Messieurs de Genève. Il alla donc chercher femme au loin, et se maria avec une fille de Saint-Gingolph, en Chablais, Toinon Chausson, qu'on disait assez honnête, mais grêlée, pas trop belle, mais pas trop bonne non plus. Il la prit tout de même. « Ça ne veut pas te réussir, » lui dirent les gens. « C'est mon idée, et puis c'est bon, » répondait-il.

Il était entêté, le châtelain Gaspard, entêté et faible, il en va presque toujours ainsi, mais bon homme, facile à conduire, et puis croyant tout faire. Sa Toinon était une sucrée qui voyait courir le vent, et orgueilleuse, Dieu sait ! Il n'y avait que trois mois qu'elle était dans la montagne, et déjà elle rebutait le pauvre monde, maltraitant les deux enfants de Catherine, Antoine et Favette, et voulant diriger toute chose.

Voyant cela, Louise Guernon redemanda les enfants de sa sœur. « Laisse-les venir, dit-elle au châtelain ; tu vas recommencer une famille, toi, c'est à croire ; pour nous qui n'avons que notre Julien, tes enfants sont les nôtres, les garçons s'élèveront ensemble, étant de même âge, et pour ta petite Favette, nous l'aimons tous, et tu es certain que je veillerai sur elle. »

Le châtelain Gaspard promettait à demi, puis il changeait d'idée. Sa Toinon avait ses projets, car c'était une ambitieuse, le testament du défunt châtelain lui revenait souvent à la pensée. Ces Guernon, dit-elle une nuit, veulent t'ôter jusqu'à l'amitié de tes enfants, tu ne vois rien, toi ! ces gens-là voudraient tirer toute la couverture. Ne sont-ils pas satisfaits d'en avoir la moi-

tié? Ah! si ta Catherine n'avait pas été si faible!... La mauvaise graine germe toujours, dit-on. C'est la-bonne qui vient avec peine, encore ne réussit-elle pas sans culture. Gaspard Marcolaz regarda peu à peu les Guernon de mauvaise grâce. « Après tout, c'est vous qui leur avez mis le pain à la main, » lui disait sa femme, se faisant ainsi l'écho de ses mauvaises pensées. Ce n'était pas vrai, on peut le dire, car les Guernon et les Marcolaz étaient, comme on le sait dans le pays, de familles aisées, tous travailleurs, sobres et économes, comme le sont les gens des montagnes. Pour cette Toinon Chausson, son père était un petit cabaretier de Saint-Gingolph, toujours pris de vin, et qui dans le temps battait sa fille à journée faite. Ce n'était pas là de quoi faire tant la mauvaise. Une année ou deux passèrent ainsi. On vivait en mésintelligence, mais sans rupture; l'héritage était toujours bien cultivé, et si dans les partages, Toinon Chausson faisait des siennes, les Guernon étaient trop fiers pour en médire.

Pour elle, que les gens appelaient toujours la Gingolette, elle n'était pas aimée. — Il n'y a qu'un diable et qu'une Toinon Chausson, disait Jean Renaud, lorsqu'on parlait d'elle après boire: « Aussi vrai que je suis marguillier de Salvan, si celle-là était à prendre, et qu'elle ne voulût pas de moi, nous serions vite d'accord, je crois, car pour la mauvaise grâce, elle n'a pas sa pareille; mais si je sonne à sa dernière, je la carillonne à grande fête, n'y a pas de dimanche! »

Les enfants du châtelain étaient, comme on le pense, plus souvent chez leur tante Louise que chez leur père. La petite Favette surtout, qui était déjà gaie comme un pinson de montagne. Elle avait alors ses douze ou treize ans, et conduisait ses chèvres dans les chalets d'en-haut, depuis le printemps jusqu'à la Saint-Michel. On n'entendait qu'elle sur la montagne, et jamais plus gentille chevrrière n'avait corné le soir le rappel des troupeaux. Au son de sa corne, qu'on entendait depuis le village, les gens savaient bien dire : C'est la Favette Marcolaz qui ramène ses chèvres par les sentiers du bois Noir.

Antoine et Julien, les deux garçons de la famille, étaient alors plus souvent aux noisettes qu'à l'école, tous deux grands et forts garçons pour leur âge, Julien surtout et si celui-là n'était pas très avancé pour les chiffres, ni pour les écritures, on peut dire qu'il n'y en avait pas un comme lui pour courir sur les rochers et connaître tous les passages de la montagne. « Tu n'avances pas, lui disait quelquefois sa mère, à peine sais-tu lire et écrire, garçon ! et le régent dit qu'Antoine te va passer devant. Il te faut faire courage, mon enfant, et ne pas rester en arrière. »

Mais Jean Renaud, qui l'avait vu naître et qui l'aimait de bonne amitié depuis ses premières années, Jean Renaud lui donnait de bien autres conseils.

— Ecoute, disait-il, j'ai sonné à ton baptême, moi, et j'ai connu les anciens. Tu es un Guernon, et puis un solide, et si ton grand oncle vivait encore, il saurait assez te connaître. Pauvre curé Guernon ! Dieu le voie en gloire !... et Paillasse aussi ; c'était ça un joli homme. Mais pour ce qui est de toi, garçon, ne va pas trop à

l'école, crois-moi, ça abîme les créatures, c'est comme ça qu'ils se dépérissent et s'affaiblissent mutuellement par un travail précoce et malsain. Regarde-moi ! est-ce qu'il y en a un pour me faire la queue quand il s'agit de sonner les cloches de Salvan, y en a-t-il un, dis ? Et bien, je n'ai pourtant jamais été à l'école, moi... qu'une fois, et encore par force. Vois-tu, l'instruction de l'homme, ça vient naturellement. Ça m'est venu comme ça, moi ; en causant avec le monde, dans les pintes, avec Paillasse surtout... ainsi, va toujours. Tu es un Guernon, laisse-les dire. L'an prochain, tu demandes la carabine de ton père, et je te conduis pour te poster au passage, faut que tu tires un chamois, n'y a pas de dimanche !

Julien Guernon, entendant tout cela, goûtait bien plus les conseils de Jean Renaud que ceux de sa mère. Mais le moment était venu où les tracasseries et les mauvaises paroles devaient paraître et se faire entendre dans la famille.

Un jour d'automne les femmes partageaient les noix dans la grange. La Gingolette faisait le partage à sa mode et selon son habitude. Louise prenait patience, et ne la regardait pas faire ; mais la petite Favette se prit à dire : Tante Louise ! pourquoi qu'elle passe le rouleau sur vos mesures, et qu'elle prend les siennes si pointues ?

— Mauvaise ! s'écria la Gingolette en lui appliquant un soufflet sur la joue.

— Pourquoi la battez-vous ? lui dit Louise vivement.

— Pourquoi ment-elle ? répondit la Toinon avec colère.

— Elle dit la vérité, et c'est bien ce qui vous fâche ; d'ailleurs ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on connaît vos mesures.

— Mes mesures ! c'est bien à vous de vous plaindre, vous qui depuis trois ans vivez tous sur notre bien.

— Savoyarde ! reprit Louise, notre grand-père a planté les noyers, et nous avons travaillé cette terre avant que tu y viennes, entends-tu !

— Qu'y a-t-il, femmes ? dit Prosper, entrant au bruit.

— Elle bat la Favette, et nous affronte, reprit sa femme. Mais que je la voie encore porter la main, devant moi, sur l'enfant de Catherine !

— Est-ce vous qui lui gagnez sa vie ?

— Effrontée ! dit Prosper, sa vie était gagnée quand tu mendiais la tienne par le pays d'en-bas. Sors de la grange, sorcière ! et si ton homme n'est pas content, qu'il le dise.

La Gingolette sortit furieuse, en leur montrant à tous deux un poing menaçant.

Ce jour-là, le châtelain Gaspard, revenant de la foire, trouva sa Toinon tout en larmes, et recueillit ses plaintes. S'il fût bravement allé trouver les Guernon, l'affaire se fût encore arrangée, mais la Gingolette ne trouvait pas là son compte. Il ne parla plus dès ce jour à ceux de sa famille, et défendit aux enfants de retourner chez leur tante ; puis un jour il descendit au bourg, emportant un vieux papier sous son bras. C'était le testament du défunt grand-père.

Quinze jours après, l'huissier de Saint-Maurice, Polyte Baluchet, dit Copie, qu'on n'avait pas vu dans la paroisse depuis trois années, se mettait en route pour Salvan, monté à son habitude sur son grand mulet borgne. Il mit pied à terre devant la maison des Guernon; et remit un papier timbré à Prosper, qui se trouvait devant sa porte.

— Qu'est-ce? dit Louise avec inquiétude.

— C'est pour paraître, dit tristement Prosper.

— Et à la requête de qui?

— De Marcolaz Gaspard, agissant comme tuteur des mineurs Antoine et Flavie Marcolaz, ses fils et fille, ajouta l'huissier.

— Une assignation à comparaître! et de Gaspard notre frère!...

— Oui, il veut reprendre le bien.

— Est-ce possible! dit Louise atterrée.

— On verra voir, reprit Prosper avec calme, venez toujours prendre un verre de cidre, Copie. — Un peu après, comme l'huissier redescendait la montagne, Louise et Prosper, tous deux silencieux, le regardaient s'éloigner. « C'est de l'argent qu'on va manger, dit enfin Prosper, se parlant à lui-même. »

— Et dis que jamais cela ne serait arrivé, s'il n'avait pas pris une Gingolette, ajouta Louise. Chez les Marcolaz, Gaspard lui-même était mal à son aise et repentant à demi. La Toinon seule était triomphante.

Comme l'avait dit Prosper, c'était bien de l'argent qu'on allait manger, et le tout en pure perte.

Après la comparution des parties, renvoi en conciliation devant le juge suppléant du district, puis, les

Marcolaz ayant fait défaut, second renvoi pour l'instruction de la cause, puis encore, audition des témoins, recherches des titres, ordonnance du grand châtelain, portant séquestre des propriétés en litige. Mais c'était là le difficile, Prosper Guernon ayant bien juré de casser la tête du premier homme qui mettrait le pied sur sa terre, et l'on savait l'ancien sergent très capable de tenir parole. L'hiver se passa ainsi. Les beaux jours revinrent, et firent place à l'automne, sans que le temps ramenât la paix dans ces familles. Il fallait presque chaque semaine quitter les travaux pour descendre à l'audience du district ou chez les procureurs et les avocats. — Que de journées perdues ! pensait Louise. Comme si c'eût été trop peu d'un gros procès pour les Marcolaz, ils en intentèrent encore un petit sur l'avis des hommes de loi, — une action incidente, comme ils disent — les Guernon ayant passé outre après l'ordonnance de séquestre, et continuant de travailler leurs terres et de rentrer les récoltes absolument comme par le passé. A la fin du second hiver, la cause était instruite, ou peu s'en faut. Les plaidoiries commencèrent tant sur le fond que sur l'incident, et semblèrent devoir durer encore plus longtemps que l'instruction de la cause.

Le grand châtelain du district tâchait de suivre l'affaire, suant sang et eau dans son harnais, et disant n'avoir jamais vu pareille cause à l'audience. Mais en automne, à la rentrée des tribunaux, il manqua perdre la tête tout à fait, apprenant que les Marcolaz intentaient une seconde action incidente, dont voici le motif :

Jean Renaud, le marguillier, avait un soir invectivé

la Gingolette à la Grande-Pinte de Salvan, l'appelant vieille sorcière et femelle du diable, ce dont, au terme de la plainte, il était requis de fournir preuve avant huitaine. Vers Noël le procès était enfin jugé en première instance, la convention des deux sœurs invalidée pour manque de forme, et le testament du défunt châtelain confirmé dans sa teneur et son action civile. Jean Renaud était mis hors de cause, et en était quitte pour une admonition sévère, avec injonction de s'abstenir à l'avenir de paroles injurieuses envers quiconque.

— Il faudra donc quitter l'héritage de notre famille, dit Louise, mais qu'ils fassent ! Le bien mal acquis ne veut pas leur profiter.

Prosper Guernon rendit compte au procureur des intentions de sa femme.

— Etes-vous fous ? dit celui-ci. Nous sommes condamnés en première instance, eh bien ! c'est une bataille perdue ; qu'est-ce que cela prouve ? vous voyez bien que les frais sont compensés, c'est déjà au moins six mille florins que ça leur coûte. Laissez-moi faire seulement. Je vous dis que nous tenons la partie. C'est ainsi que la cause Marcolaz et Guernon fut portée à Sion devant la cour d'appel.

Pendant ce temps, Favette Marcolaz se faisait jolie fille, et soignait en paix ses troupeaux sur la montagne. Julien Guernon chassait déjà le chamois autour du glacier et par les abîmes du Mont-Ruan. Tous deux sans soucis du lendemain, sans inquiétude de l'avenir. Pour Antoine, son père avait son idée, on l'avait mis dans la plaine, où il se poussait au latin chez les capucins de Saint-Maurice.

Quelquefois en revenant de chasse, Julien Guernon descendait par les roches de Chavornay, et passait au chalet des Fillettes, où Favette demeurait alors tout l'été avec d'autres filles de la paroisse. Il y a des communes où les hommes s'occupent des troupeaux, mais dans l'Entremont et le Val-d'Illiers, ce n'est pas la coutume: ce sont les femmes et les enfants qui les soignent tout l'été sur la montagne. Il n'y a guère que le grand chalet de la commune, de l'autre côté de la Sallanche, qui soit habité par des bergers, encore sont-ils presque toujours Fribourgeois et engagés chaque année seulement jusqu'à la Saint-Michel.

Lorsque Julien passait au chalet des Fillettes, il ne manquait pas de s'arrêter un instant, un peu à cause de la source, qui est excellente, puis un peu aussi pour parler avec les chevrières. Si Favette se trouvait alors dans la prairie, ils échangeaient ensemble quelques paroles joyeuses et de bonne amitié.

Peu à peu Julien prit l'habitude de revenir par cette route, et il y avait peu de semaines qu'on ne le vit au chalet. Favette lui faisait accueil et commençait à lui trouver bonne grâce. Déjà l'on disait en Salvan qu'ils se parlaient de mariage, bien qu'il n'en fût rien. Sur quoi Toinon Chausson qui, depuis le procès, devenait chaque jour plus méchante, battit un jour sa belle-fille appelant Julien « grand vagabond de montagne, » et défendant à Favette de lui parler encore. Sur quoi aussi Favette battue se promit bien de désobéir à sa marâtre et de parler toujours un peu plus, de bonne amitié, avec Julien, rien que pour se venger de la Gingolette.

III

Cette année on vit encore arriver en Salvan un Savoyard qui venait s'établir au pays. C'était un homme de la plaine, cousin de Toinon Chausson, et qu'elle faisait venir, disait-elle, pour travailler le bien de la famille. Gaspard Marcolaz, depuis qu'il plaidait en seconde instance, étant plus souvent hors de chez lui qu'à ses affaires. Ce Gingolet — car il était aussi de Saint-Gingolph — n'était pas bien grand de taille, mais fort des bras, et puis large d'épaules, avec ça portant la barbe longue, ce qui ne lui donnait pas trop bon air. On disait qu'il avait été longtemps maître ramoneur, courant le monde, et battant les pauvres enfants qu'on lui louait pour trois années et qui bien souvent ne revenaient pas au pays. Il était vêtu de camelot bleu, et les jours de fête portait un gilet rouge. Mais avec ses paupières enflammées et son air en dessous, quoiqu'il eût ramassé « des poignées d'écus par les pays » disait-on, il y avait peu de filles dans la paroisse qui eussent voulu devenir siennes.

— On voit bien que c'est encore un Chausson, disait Jean Renaud; avec son air en dessous et ses petits yeux rouges, j'ai idée que ça fait un méchant homme tout de même. Ne va pas boire avec ce mal peigné, dit-il un jour à Julien, qu'il continuait de conseiller en toutes choses.

— C'est qu'il veut venir au chamois avec moi, ré-

pondit Julien, et puis j'ai beau faire, c'est lui qui paie tous les jours.

— Méfie-toi ! je te dis. L'homme instruit se méfie, nous disait Paillasse. C'était ça un joli homme ? Pour ce qui est de ce mal peigné, quand vous serez par là-haut, s'il te pousse du pied dans l'abîme, faudra bien que tu sautes, n'y a pas de dimanche ! Après tout, qui sait si ce n'est pas la Gingolette qui te l'envoie ?

Mais Julien avait bon courage ; c'était alors un fort garçon de vingt-deux ans, et quand il avait l'ancienne carabine de son père sur l'épaule, il n'y avait pas un homme sur la montagne qui eût pu se dire son maître. C'est pourquoi pendant quelque temps il chassait les chamois avec Jérémie Chausson, partageant loyalement le butin, comme le font les honnêtes chasseurs en tout pays. Mais c'est à la mouture qu'on connaît le bon grain, et ceux qui chassent ensemble ne tardent pas à savoir ce qu'ils valent.

Un jour d'automne, Julien et le Gingolet, chassant sur les hauteurs de la Grandieu, perdirent un chamois qui venait d'être blessé à mort. La bête forcée se précipita dans les rochers, et le brouillard venant avec la nuit, il fallut renoncer à sa recherche.

« On le trouvera demain, » dirent-ils, mais le lendemain la bête avait disparu. On voyait pourtant encore la trace de sa chute au pied des rochers. — C'est là qu'il devrait être, disait Julien.

— Tu l'auras blessé dans les entrailles, et ils vont loin avec cela.

— Qu'en sais-tu, toi qui étais derrière ? Je l'ai blessé à l'épaule, et rien n'est plus sûr. Je l'ai vu s'abaisser au coup de feu, et quand ils sont touchés à la tête, au

cou ou à l'épaule, on sait qu'ils tombent morts, il n'y a pas d'enfants qui ne puissent le dire. Mais il y a dans le pays des gens qui se lèvent de bonne heure. Voilà tout.

— Que veux-tu dire? reprit Jérémie, faisant l'étonné.

— Je dis que voici des traces d'homme toutes fraîches dans la broussaille, et qu'il n'y a pas à dire le contraire.

— Alors ce sera quelqu'un des Fins-Hauts, c'est à croire.

— N'en parlons plus, dit Julien, qui se sentait venir la colère.

Mais depuis ce jour il chassa sans Jérémie, se doutant bien où le chamois était passé. D'ailleurs la tristesse lui était venue et il songeait à quitter le pays. — Comme les filles sont capricieuses! pensait-il. Favette ne me dit plus quatre paroles quand je passe au chalet des Fillettes, et, depuis un mois, on dirait qu'elle me dédaigne. Qu'ai-je donc fait qu'elle puisse dire? Oui, qu'ai-je fait? dit-il un jour en parlant devant sa mère.

— Je veux assez le savoir, lui dit Louise. Laisse-la venir dimanche à la paroisse. Après la messe elle viendra bien me voir à son habitude, et il faudra qu'elle parle. Pauvres enfants que vous êtes! n'est-ce pas assez que vos pères se mangent tout ce qu'ils ont de beaux biens au soleil, avec ce procès de malheur, et faut-il encore que vous vous mêliez de la brouille?

Quelques jours après, Julien Guernon apprit de sa mère la cause véritable du changement de Favette. — Ils lui ont dit que tu faisais l'amour avec une fille des Fins-Hauts, et que tu te moquais d'elle, et puis voilà!

— Qui a dit ça ? dit Julien frappant du pied sous la table.

— C'est ce méchant paysan de Jérémie, qui en parle à qui veut l'entendre. Il l'a dit exprès devant elle chez les Marcolaz.

— Alors c'est bon, dit le chasseur, serrant le poing de colère. Mais il n'en dit pas davantage devant Louise, ne voulant pas donner de crainte à sa mère. Voilà, pensait-il, ce mauvais Gingolet, qui n'est pas content de voler ma chasse et de la vendre ensuite au marché de Saint-Maurice. Il lui faut encore médire de moi et me noircir devant la Favette ! Et puis il viendra me faire fête, et prendra encore l'air d'un camarade. Mais qu'il y revienne seulement !

C'est dans ces dispositions que Julien entra le soir à la Grande-Pinte de Salvan. Les gens étaient à boire dans la salle, Jean Renaud dans son coin, parlant peu, mais écoutant le monde pour s'instruire tout en buvant sa demi-mesure. Comme Julien, encore ému par la colère, s'approchait du marguillier, pensant lui conter l'affaire, quelqu'un se mit devant lui en lui tendant une vilaine main. C'était Jérémie.

— Comment te va, mon compère ? dit-il au chasseur de son parler le plus câlin.

— Ça me va comme ça, répondit Julien outré de colère, et d'un coup de poing asséné en pleine figure il l'envoya rouler sous la table. Tous les bruits cessèrent dans la pinte, tant les gens demeuraient surpris de cette attaque imprévue. Mais le Gingolet s'était déjà relevé, et comme un taureau furieux, baissant la tête, il se précipita sur Julien.

— Méfie-toi ! cria Jean Renaud depuis son coin.

Le soulier ferré du chasseur venait d'atteindre encore le Gingolet à la tête, le sang jaillissait de son front et couvrait sa barbe noire.

— Prends encore ça ! lui cria Julien.

En ce moment tous deux tombèrent l'un sur l'autre, et roulèrent un instant à travers les bancs renversés. « Mon couteau ! que je le saigne ! » criait Jérémie, et d'une main il étranglait Julien Guernon, le tenant sous lui, tandis que de l'autre il cherchait réellement à tirer son couteau de sa poche. Mais le chasseur lui tenait cette main dans la sienne, et finit par le mettre sous lui, se redressant d'un coup de reins vigoureux, et malgré son étreinte. En ce moment Jean Renaud, Prosper Guernon et bien d'autres, voyant briller le couteau, accoururent, et parvinrent enfin à les séparer.

— En veux-tu encore, chien couchant ! criait Julien hors de lui.

— Que je te retrouve ! disait le Gingolet, redressant sa tête sanglante. Mais depuis ce jour, et malgré ses menaces, il ne reporta jamais la main sur le jeune homme, ayant appris sans doute ce soir-là ce que valait sa force.

— Pourquoi ne l'as-tu pas saigné ! dit la Gingolette à Jérémie.

— Patience ! lui dit-il d'un air sombre. — Tous deux se valaient et faisaient la paire. On disait dans Salvan que pour tout, hormis le bien, ils étaient d'entente. Depuis ce jour il n'y eut pas une maison dans la paroisse où l'on ne parlât de Julien, que pour en dire du bien.

— Ça sera un Guernon, et puis un tout malin, disait Jean Renaud, qui ne se sentait pas d'aise. Ce mauvais Chausson en a son compte, n'y a pas de dimanche !

— Favette Marcolaz entendait causer le monde, et ne disait pas sa pensée, mais depuis la rencontre des deux chasseurs, elle se prit à détester Jérémie, qu'à la vérité elle n'aimait pas auparavant.

Pour Julien, il s'habitua de nouveau à passer au chalet des Fillettes.

Toinon Chausson, voyant comment les affaires s'arrangeaient sans elle, fit tout à coup redemander Favette au village, envoyant à sa place une servante avec les chevrières, et pendant un temps les deux jeunes gens ne purent pas se revoir.

— Si tout cela continue, je m'engage pour Naples avant l'automne, se dit Julien toujours plus triste. Depuis quelque temps il voyait ses parents dans la peine et sa mère pleurer presque chaque jour. En effet le procès, déjà bien coûteux en première instance, semblait vouloir emporter tout le bien depuis qu'il était devant la cour d'appel. Les avocats et les plaideurs étaient constamment à Sion. Une simple comparution là-bas coûtait plus de trois cents francs, puis les procureurs et les hommes de loi se faisaient entretenir pendant les plaidoiries, indemniser à chaque déplacement, sans parler de leurs honoraires, des frais de justice, et de bien d'autres choses. Les procureurs connaissaient, il faut le dire, toutes les finesses du métier, et jouaient serré depuis qu'ils étaient en appel. Cependant, à force de se retourner, celui des Guernon finit par découvrir que le grand châtelain du district était cousin au troisième degré des Marcolaz, son aïeul ma-

ternel ayant épousé une fille de leur parenté en secondes noces. Aussitôt il attaqua en nullité toute la procédure, et à sa requête la cour d'appel refusant de prononcer sur le fond, cassa le premier jugement, renvoyant les parties devant le juge suppléant du district, qui en pareil cas doit présider l'audience du châtelain lorsque celui-ci se récuse.

C'était alors la fin de la troisième année, et pour en venir là, plus de quinze mille florins étaient déjà dépensés dans les deux familles.

— Il faudra vendre les vaches et les attelages, disaient les Guernon.

— Il va falloir abattre toute la réserve et couper par le pied jusqu'au dernier fayard, disait Gaspard Marcolaz. Procès de malheur, va! S'il y avait seulement moyen de s'entendre et d'en finir.

La Toinon seule était inflexible.

— Les enfants se parlent encore, lui dit un jour son homme, s'il y avait pourtant moyen...

— Quoi! s'écria-t-elle, donner la Favette à ce grand vagabond de montagne, peut-être? J'aimerais mieux rester sur place que de voir jamais pareille affaire. C'est quelqu'un des nôtres qu'il lui faut.

La Gingolette pensait à Jérémie Chausson, mais n'osait pas encore le dire. Pour Gaspard Marcolaz, il commençait à trouver en son particulier que sa Toinon était trop processive. C'est du bon bien au soleil qui s'en va chaque jour, pensait-il, et si l'on trouvait cependant un moyen honnête de tout arranger, m'est avis qu'il faudrait le faire. En attendant, il lui fallut,

quand revint l'automne, vendre encore ses deux attelages.

— Bon ! Il mange à présent ses quatre mulets, disait Jean Renaud. C'est ça qui est dur pour un joli homme !...

Un jour la Gingolette envoya sa belle-fille porter le sel au chalet de la commune. C'était un vieux Fribourgeois qui préparait alors les fromages sur cette montagne, demeurant là-haut presque tout l'été avec les vachers qui gardent les troupeaux au pâturage. Mais en approchant du chalet, Favette ne vit personne dans la prairie. Les bergers étaient descendus pour entendre la messe à Salvan, car c'était jour de fête. Les troupeaux étaient parqués, ainsi qu'on le fait d'habitude pour les nuits d'automne. — Le vieux Jacob sera resté seul, pensait Favette, et sans doute il dit ses patenôtres auprès du foyer. C'est ça un bon homme, qu'on peut approcher sans crainte. Mais lorsqu'elle entra, elle pensa reculer de surprise ; l'Allemand n'était pas au chalet, et à sa place Jérémie, qui avait probablement vu venir la jeune fille, était assis vers le feu, la regardant d'un mauvais air, et passant sa main sur sa barbe noire.

— Bon vèpre, dit Favette, qui regrettait déjà d'être venue.

— Bon vèpre à vous, répondit l'autre.

— Le vieux Jacob n'est pas au chalet ?

— Non, il est en dévotion à Saint-Garin, sa sœur est malade, il a fait un vœu pour elle ; à présent c'est moi qui fais les fromages.

— Voilà le sel qu'ils envoient.

— C'est bon , pose-le , et viens t'asseoir ici vers le feu.

— Non, dit Favette, j'ai hâte, le soleil se couche, et la route est longue.

— Et le lit ? dit le Savoyard avec un méchant regard et un plus méchant sourire. Il faut savoir que c'est la coutume du pays, et qu'une fille ne vient pas au chalet sans faire le lit du vacher. Mauvaise coutume peut-être, mais aussi vieille que les montagnes, en sorte que les gens n'oseraient s'y soustraire.

— Le lit ! et tout de suite ! reprit impérieusement le Gingolet qui s'était levé. Puis prenant Favette par la taille, il l'entraînait vers la soupente.

— Laissez-moi donc, si vous voulez que je le fasse ! lui dit Favette, qui prenait son parti, et pensait mieux faire en évitant de le contredire. Mais le Gingolet ne tint compte de ces paroles.

— Ne fais pas tant la fière ! dit-il , en lui arrachant d'une main hardie le mouchoir qui couvrait son sein.

En cet instant un soufflet lui arriva sur la joue, comme en savent donner quelquefois les filles outragées.

— Lâchez-moi, ou je crie, méchant homme ! dit Favette rougissante, qu'il étreignait avec force.

— Crie, ne crie pas, c'est tout un. Nous sommes seuls, et tu vas me payer ça, capricieuse !

— Au secours ! cria Favette effrayée et s'efforçant de regagner la porte.

— Au diable ! dit l'autre.

Une lutte suivit, lutte inégale et odieuse, comme parfois Celui qui voit tout permet qu'il s'en fasse sur notre

pauvre terre. La montagnarde repoussait avec énergie les attaques du Gingolet furieux. Un instant elle se dégagea de ses étreintes et s'élança hors du chalet en poussant un cri désespéré. Le Savoyard se précipita sur ses traces. La croix solitaire de Chavornay était au bout de la prairie, la jeune fille courut de ce côté. — Au secours ! cria-t-elle encore. L'écho seul répondit dans la montagne, et cependant le secours arrivait déjà aussi prompt que le vent dans la tempête.

Depuis quelques instants un chasseur était arrêté sur les hauteurs de la Grandieu. A ses pieds gisait un chamois tué depuis quelques heures, et tandis que les sommités voisines s'empourpraient des feux du soir, l'homme se reposait un moment, mordant avec appétit dans un morceau de pain de seigle, et s'aidant parfois d'une gorgée d'eau de gentiane, qu'il tirait de sa gourde de cuir. Il s'arrêta tout à coup. Un cri vibrant semblait s'élever de la prairie.

— Que diable se passe-t-il ce soir en Chavornay ? se dit-il en s'appuyant sur son arme ; puis il fixa un regard perçant aux alentours du chalet dont les sombres pâturages s'étendaient à ses pieds. En ce moment une femme sortait de la cabane, les vêtements en désordre ; un vacher semblait la poursuivre à travers la prairie.

— Favette ! s'écria Julien Guernon, car c'était lui puis se frappant le front de colère, il enleva sa carabine, contourna rapidement les rochers par le seul endroit praticable, et s'élança sur la pente terrible du

dévaloir de Chavornay avec l'audace d'un homme accoutumé aux plus mauvais passages. Déjà les pierres roulaient sous ses pas et bondissaient devant lui sur la pente. Dans la forêt, les troncs d'arbres renversés encombraient le dévaloir. Une fois il glissa sur les débris du bois mort, et faillit se briser la tête. Au dernier cri de Favette, il traversait les ronces et les charmillles qui bordent la lisière des bois, et s'élançait dans la prairie.

Dans ce moment le Gingolet venait d'atteindre sa proie : en le voyant, le chasseur comprit tout et poussa un cri de rage.

— A genoux ! lui cria-t-il, armant et enjouant son arme à vingt pas.

A sa voix furieuse Jérémie se retourna en pâlisant sans mot dire.

— Julien, à moi ! s'écria Favette, s'enfuyant éperdue.

— A genoux ! répéta Julien, qui dans sa rage ne voyait plus que Jérémie.

— Est-ce que tu vas m'assassiner, à présent ? reprit le Savoyard devenu livide et essayant de sourire.

— A genoux, ou je fais feu ! s'écria le jeune homme d'une voix si vibrante que cette fois l'autre eut le vertige et se laissa tomber sur les deux genoux, baissant la tête et n'osant dire une parole. Le chasseur immobile le tint ainsi sous son arme, le doigt crispé à une ligne de la détente, puis il redressa la carabine, disant à l'homme : « A présent, lâche, va te cacher ! »

— C'est bon, dit l'autre qui s'éloignait lentement, regardant de côté comme un loup pris au piège. On voit bien que tu es armé !... toi.

— Voyons ça ! dit Julien, et au même instant la dé-

tonation de son arme retentissait dans la prairie. Il venait de faire feu en l'air.

— Attends-moi, garçon ! s'écria le Gingolet, redressant subitement la tête, et courant au chalet.

— Qu'as-tu fait, Julien ! dit Favette au désespoir. En ce moment Jérémie ressortait, brandissant une hache.

— Ah lâche ! brigand de la plaine ! lui cria Julien qui voyait alors son imprudence ; mais viens seulement, je veux encore t'abattre.

Un combat à mort était engagé cette fois, et à voir la force des combattants, il devait être de courte durée. La hache du Gingolet volait autour de Julien, dont il s'efforçait de saisir la carabine ; mais le jeune chasseur le tenait à distance, tantôt cherchant à le frapper de pointe, tantôt le forçant à se rejeter en arrière, en faisant tournoyer rapidement son arme. Favette terrifiée se cramponnait à la croix, suivant avec angoisse toutes les chances du combat. Tout à coup elle poussa un cri perçant. La hache du Gingolet venait d'atteindre le chasseur au bras gauche. Le sang teignit aussitôt toute la manche de chemise. Julien ne put retenir un gémissement.

— Vois-tu ton rouge qui coule, garçon ? Laisse faire, si je t'abats, je te coupe la tête.

A ces paroles horribles, Favette avait saisi une pierre.

— Prends toujours ça ! cria-t-elle.

La pierre lancée par la jeune montagnarde vint frapper le Savoyard au visage.

— Vipère ! s'écria-t-il, toi aussi je veux te... Mais il n'en put dire davantage, l'arme de Julien s'abattit au-

dessus de sa tête, glissa de côté, et lui fracassa l'épaule ; il s'affaissa sur la terre. La pâleur de la mort couvrit son visage et presque aussitôt il perdit connaissance.

— Sauvons-nous, Julien ! dit Favette, entourant le chasseur de ses deux bras. J'ai peur ici, à présent qu'il est mort.

— Ah bien oui ! mort ! Il est étourdi, pas autre chose. Je crois bien tout de même qu'il a l'épaule dérangée, dit le jeune homme en se penchant sur le blessé ; enfin il l'a bien cherché, n'est-ce pas ?

— Partons, j'entends les bergers qui remontent par le bois Noir, dans un moment ils sont ici, et je crains encore qu'ils nous trouvent.

— Folle ! qu'avons-nous fait pour craindre ? Enfin c'est égal. Ils le verront en arrivant et veulent assez lui porter secours.

Julien avait repris sa carabine, et tous deux descendirent à travers le bois, évitant le sentier de Chavornay, qu'on suit d'ordinaire. Le chasseur souffrait de sa blessure, et deux fois ils s'arrêtèrent, ses forces venant à lui manquer. Il était nuit close lorsqu'ils arrivèrent enfin à la source des Mousses.

— Julien ! mon pauvre Julien ! dit Favette retenant ses larmes, laisse-moi un peu laver ton bras, l'eau fraîche fermera la plaie, et puis je te remettrai bien le mouchoir.

— Fais seulement, dit tristement le chasseur, à présent, je te laisse faire. Je n'ai plus la force. Il s'assit sur l'herbe, et la jeune fille à genoux près de lui se mit à panser sa blessure.

— Si le nerf est coupé, me voilà estropié ! disait le

blessé, se parlant à lui-même; que va dire la mère à présent?

— Mon Dieu, que tu me fais peine! dit Favette essuyant ses larmes.

— C'est que je voulais aller à Naples, vois-tu, c'est ça qui me contrarie.

— T'engager! quitter comme ça ceux qui t'aiment! dit la jeune fille se rapprochant de lui avec tendresse.

— Je sais bien. Il y a la mère, dit-il à voix basse et baissant la tête.

Comme il parlait encore, il sentit sur sa joue la joue humidé de larmes de la jeune fille.

Et moi? dit-elle.

.....
L'eau murmurait à la source, tandis qu'à travers la feuillée, un rayon de la lune éclairait leurs visages dans le calme de la nuit: leurs lèvres se rencontrèrent. En ce moment la grosse cloche de Salvan se prit à sonner l'heure. Le son retentit un instant dans l'espace, devint plus faible et s'évanouit.

— Huit heures! dit Favette, se levant en hâte. Il faut rentrer. Mon Dieu, comme le temps passe!

Les deux amoureux se séparèrent à l'entrée de Salvan, se promettant, quoi qu'il arrivât, le procès gagné ou perdu, d'être désormais l'un à l'autre.

IV

Le lendemain chacun parlait dans la paroisse de la rencontre de Chavornay; on sut bientôt tous les détails

de l'affaire, et bien que Toinon Chausson s'efforçât encore de jeter le blâme sur Julien, il n'y eut qu'une voix dans le pays pour approuver la conduite du chasseur. Quant à celle du Gingolet, c'est un fait heureusement si rare dans ces montagnes qu'une tentative de violence aussi hardie, qu'elle souleva contre Jérémie une réprobation générale. Le même jour les bergers de Chavornay descendirent à Saint-Maurice et ramenèrent le médecin du bourg. On apprit que le Savoyard avait l'épaule rompue, et qu'il faisait au premier pansement d'horribles souffrances.

— Il blasphémait comme un païen, dit un berger en se signant, et le médecin n'est pas sûr qu'il s'en tire.

— Faudra voir, disaient les gens. Egalement s'il en revient, on veut l'assommer à coups de pierre. C'est ainsi que l'opinion se prononçait déjà dans la paroisse.

Gaspard Marcolaz, en entendant Favette lui réciter ce qui s'était passé, jura que le Gingolet serait chassé de la commune ou traduit en justice criminelle.

Tu ne vois pas, lui dit sa méchante femme, que tout ça c'est des histoires de gazette. Ce vagabond de Julien lui en voulait déjà depuis leur rencontre, et pour la Favette, qui est toujours de moitié avec ces Guernon, elle aura crié de malice, j'en parie.

— Retiens ta langue! dit le châtelain, qui pour la première fois avait envie de la battre. Je sais ce que je sais, et puis c'est bon. La Favette est honnête fille, on peut le dire, et pour le garçon, si ce n'était ce procès de malheur...

La Toinon enrageait, lui voyant ces idées; mais elle était fine, et pensait bien qu'il n'était pas temps d'ar-

ranger l'affaire. Quelques jours après, elle monta seule au chalet, pour voir elle-même Jérémie. — Maladroit ! lui dit-elle, c'est comme ça que tu sais faire.

— Va-t'en, sorcière, dit le blessé, mordant ses draps de colère, et dis-leur que si j'en reviens, je mets le feu au village.

Mais son mal était bien plus grave qu'il ne pensait, et quand revint la froidure, le médecin lui fit quitter la montagne. Il fut conduit en civière jusqu'à l'hôpital de Saint-Maurice, et se guérit lentement ; jamais on ne le revit dans la paroisse.

Pour Julien, sa mère le gardait pendant la fièvre, priant Dieu pour lui et pansant sa blessure. Bientôt il se remit, et comme il craignait toujours d'être estropié, pour la vie, le médecin l'assura qu'avant Noël son bras lui rendrait encore service. En attendant, Favette et Jean Renaud venaient souvent le voir à la veillée, la première se cachant alors de sa marâtre bien plus que du châtelain.

— Guéris-toi ! lui disait le marguillier, qui maintenant savait l'amour des deux jeunes gens l'un pour l'autre. Guéris-toi, garçon. J'ai mon idée.

— Guéris-toi seulement, disait de son côté Favette, et peut-être aussi elle avait la sienne.

Malheureusement si Gaspard Marcolaz avait eu un moment quelques pensées favorables à son neveu Julien, de nouvelles circonstances les firent bientôt disparaître. Le procès fut de nouveau jugé.

Le testament était annulé cette fois, non par le com-

promis des deux sœurs, mais par un acte de partage des récoltes qui en avait été la suite et où les deux familles étaient intervenues. Du reste, les Marcolaz, déboutés des fins de leur instance, avaient quinze jours pour réfléchir et se pourvoir en appel.

— On se pourvoira ! dit le châtelain, frappant du poing sur la table. Le désordre et la gêne se mettaient déjà dans ses affaires, et les mauvais instincts reprenaient le dessus dans son esprit aigri. La Gingolette exploitait déjà sa peine au profit de sa méchanceté.

— Vont-ils faire les fiers, ces Guernon ! dit-elle ; et toi, comment laisses-tu la Favette y aller à la veillée quasiment tous les jours ?

— Laisse faire, dit son homme, ils ne la tiennent pas encore. On me la demande à Genève, c'est chez des gros de par là-bas. J'ai presque envie de la placer.

— Tu ne peux mieux faire, reprit l'autre, mais n'en parle qu'à la dernière. Je la connais, elle est dans le cas de se révolter.

Huit jours après, Favette en larmes vint trouver sa tante Louise. Je pars, dit-elle, la Toinon me chasse de la montagne, pour m'envoyer à maitre dans le pays d'en-bas !

— Que va dire Julien ! fit tristement la bonne Louise.

— Moi qui croyais qu'on s'arrangerait pour la noce ! ajouta Prosper, car lui aussi regardait Favette comme sa fille.

Mais quand Julien fut informé du prochain départ de sa cousine, il se montra résolu à quitter aussi le pays.

— Quand pars-tu ? lui dit-il.

— Après-demain. Le père m'accompagne jusqu'à

Villeneuve; après ça, ils disent qu'on va sur l'eau jusqu'à Genève.

— C'est bon, qu'ils fassent. Moi je suis presque guéri; et puisque tu t'en vas comme ça, je monte à Sion dans trois jours. On dit que les recruteurs sont arrivés, ils feront assez mon affaire. Moi aussi, j'irai à maître! Disant ces paroles, Julien se sentait désespéré. La Favette n'osait plus le détourner de son idée. Mais Jean Renaud le marguillier, qu'il trouva le soir à la pinte, n'en voulut tenir compte.

— T'engager! t'engager! parce qu'une jolie fille s'en va du pays! en manque-t-il de ces oiseaux? le premier buisson que tu vas battre, tu en fais lever cinq ou six, j'en parie. Crois-moi, cherches-en une autre.

— Non, c'est celle-là que je voulais, et pas une autre.

— J'entends bien, garçon, alors prends patience.

— Non, j'aime mieux m'en aller.

Jean Renaud, il faut le dire, ne comprenait plus bien les choses d'amour, ayant passé l'âge et prenant le temps en patience; mais il aimait Julien: c'était toujours pour lui le petit-neveu du défunt curé Guernon, puis il regardait le jeune chasseur comme son élève.

— Vois-tu, garçon, reprit-il, c'est comme nous disait Paillasse, les samedis soir, l'homme dans ce basmonde a besoin de se distraire; ça tient à la conformité de la nature; et pour ce qui est de l'amour, ajouta-t-il à voix basse, et se penchant mystérieusement vers le jeune homme, je te dis que c'est des distractions qu'il te faut. Crois-moi; reste, et je te donnerai la recette de la véritable graisse pour prendre les re-

nards au piège, tu sais. Il n'y a que moi qui l'ai. Paillasse me l'a donnée au moment de défunter. C'était ça un joli homme ! Dieu le voie en gloire !

— Mais ce n'est pas ça ! père Renaud, reprit Julien, repoussant son verre avec impatience ; il ne s'agit pas des renards. La Favette s'en va, c'est tout dit : il faut que je parte.

— J'entends bien, j'entends bien, dit Jean Renaud embarrassé et qui cherchait son idée. — Ainsi elle va à Genève, reprit-il après une pause.

— Oui, c'est chez un marchand de bois qui l'a demandée pour sa dame. — Des gens riches qu'ils disent.

— Bien oui, bien oui ! Ils sont tous riches par là-bas.

— Est-ce encore loin Genève ?

— Trois journées en marchant bien. Je connais assez le pays, moi. On y est resté trois jours avec Paillasse et les autres, l'année de l'alliance. Il y a bien trente-cinq ans de ça. On y avait été pour fraterniser militairement ; mais bonsoir, après trois jours de service dans les pintes, on nous commanda pour border la frontière. Comme ça je revins avec Paillasse qui était aussi volontaire.

— Un grand endroit, pour sûr ? continua Julien, qui ne se lassait pas d'entendre parler du pays où allait son amoureuse.

— Ah ! je crois bien. D'abord les maisons se touchent toutes, des maisons de dix étages, sans les greniers ni les fentères, et puis riches, Dieu sait ! Ces gens des villes, vois-tu, ce n'est plus comme nous autres, les plus petits sont couverts comme des syndics. Il y en a

qui remuent l'or à la pelle dans les banques, tous les jours dans des chambres bonnes chaudes, et le soir dans les pintes avec leurs dames. Avec ça, ils'font le commerce pour les horloges. C'est ça une vie !

— Tout ça est bon à dire ; en attendant, quand je pense qu'on va se quitter, Favette et moi, ça me met la mort dans l'âme.

— Diable ! fit le marguillier, cherchant toujours son idée. — Garçon, reprit-il après un moment ; puisque tu y tiens tant que ça, il n'y a plus qu'un moyen pour en finir, emmène-là ; voilà mon avis.

— Emmener la Favette ! dit Julien se levant de table.

— Oui, dit l'autre, le faisant asseoir et parlant à voix basse ; emmène-la pour quelques jours, cachez-vous aux Fins-Hauts ; encore, non, c'est trop près. Partez pour le val d'Illiers. Elle a de la parenté par là-haut, je crois. Enfin, n'y a pas de dimanche, faut que tu l'emmènes.

— Et les autres ?

— Laisse-les crier, faire le sabbat, se pourvoir en appel. Si vous êtes d'entente, faudra bien qu'ils s'arrangent.

— Elle ne voudrait jamais, reprit le jeune homme.

— Bah ! c'est à savoir. Laisse-moi faire, j'irai la trouver ce soir à la fontaine ; toi, n'y viens pas, car la Toinon se méfie.

— Et la mère ?

— Ne lui dis rien, elle pourrait faire le mal croyant bien faire. Les femmes, vois-tu, c'est tout cœur, c'est vrai ! mais après tout, ça n'a que la langue.

Dès le soir même, le vieux marguillier guetta la

jeune fille comme elle venait à la fontaine. En entendant parler de suivre Julien dans la montagne, Favette Marcolaz devint rouge comme une cerise et se cacha le visage.

— Que diraient le curé et le monde ! disait-elle.

— Que veux-tu qu'ils disent ? reprenait le marguillier. Pour notre curé, c'est un bon homme ; les Guernon ont encore de quoi payer la dispense ; et puis, il aime Julien, étant chasseur comme lui ; et pour les parents, ils veulent assez s'entendre quand vous serez loin. Vous reviendrez mari et femme et c'est la finition de l'affaire.

— Courir le pays avec un garçon !

— Il ne s'agit pas d'un garçon, que je te dis, reprenait le marguillier avec force ; c'est Julien ton cousin. Est-ce que tu te méfies ?

— Non, mais ça porte malheur d'affronter comme ça ses père et mère.

— La Toinon n'est pas ta mère d'abord, et pour le châtelain, mon idée est qu'il ne demanderait pas mieux que d'en finir.

— Que faire ! disait la pauvre fille.

— Faut qu'il t'emmène, n'y a pas de dimanche !

Le marguillier continua longtemps ainsi à raisonner Favette ; et lorsqu'ils se séparèrent enfin, elle était décidée.

Comme ils quittaient la fontaine, ils aperçurent Julien qui rôdait aux alentours.

— Je t'avais dit de ne pas venir, toi, lui dit Jean Renaud, comme il s'approchait.

— Qu'est-ce qu'on décide ? dit le jeune homme, prenant la main de Favette sans lui répondre.

— Elle ne veut pas que tu l'emmènes, reprit malicieusement le marguillier.

Julien se frappa la poitrine sans mot dire. Favette tremblante détournait la tête.

— Allons, allons ! ne te fais pas de peine, garçon ; la Favette est décidée, elle sait bien que tu la veux pour femme. Arrange-toi seulement pour l'emmener demain.

— Est-ce vrai ? dit Julien, qui, en l'écoutant, ne se sentait pas de joie.

On était à la fin de novembre, lorsque les nuits sont les plus longues. Il fut convenu que Favette sortirait de chez son père une heure avant le jour.

— L'aube blanchit à six heures, enfants, il faut qu'au jour vous soyez hors de la paroisse ; et puis, par où passez-vous ?

— Si on savait de passer le mont Ruan, c'est bien le plus court, et je connais assez les passages.

— Non, dit le marguillier, il ne faut pas chercher les malheurs. Il est déjà tombé de la neige par là-haut. Depuis la Toussaint, le glacier est plus dangereux qu'on ne peut dire, et le brouillard pourrait vous prendre. Descendez par Saint-Maurice, c'est le plus sûr, et gagnez la plaine sur les sentiers des bois. Il ne faut pas qu'on vous rencontre de ce côté. Ne vous arrêtez pas avant la croix de Trois-Torrents. La route est bonne et vers midi vous arrivez au val d'Illiers.

— C'est en règle, dit le chasseur ; n'est-ce pas, Favette ?

Tous trois se séparèrent, se promettant bien d'être prêts, le lendemain à l'heure convenue. Comme Favette rentrait pensive, elle rencontra sa marâtre.

— Tu prends ton temps, lui dit celle-ci, pour revenir de la fontaine ! toi.

La jeune fille passa sans répondre. Mais lorsque plus tard elle fut rentrée dans sa chambre, la Gingolette guettant à travers la porte mal jointe, la vit tirer ses hardes du bahut et les arranger dans sa caisse.

— Qu'est-ce que tu fais encore ? dit-elle entrant dans la chambre avec colère, au lieu de dire tes prières et d'aller dormir. N'as-tu pas demain la journée entière pour tout ça ranger ? Disant ces mots, pour contrarier sa belle-fille et la contraindre à se coucher, elle prit la lampe, laissant ainsi la Favette dans l'obscurité.

— Méchante ! dit à demi-voix la jeune fille ; Jean Renaud a raison, il faut enfin que tout ça finisse.

Mais l'autre, après être rentrée dans la cuisine pour recouvrir les braises du foyer, eut encore quelques secrètes pensées. — Après tout, se dit-elle, faut encore que je me méfie. Et lorsqu'elle repassa devant la chambre de la jeune fille, avant de regagner la sienne, Favette tremblante l'entendit tourner la clef en dehors.

— Elle m'enferme, se dit-elle désespérée ; c'est fini maintenant. Pauvre Julien ! que va-t-on faire ?

Comme les heures semblent longues pendant l'attente ! Favette entendit cette nuit la grosse cloche frapper toutes les heures, et à chaque fois, ce son triste et doux la faisait tressaillir. Tout reposait cependant à la maison et dans le village. Parfois seulement, les clochettes des troupeaux enfermés dans les étables venaient à se faire entendre, ou la voix éplorée d'un enfant au berceau s'élevait d'une maison voisine. Les étoiles scintillaient dans un ciel pur, et les eaux torrentueuses du Trient grondaient sourdement dans les

profondeurs de la vallée. Mais vers le matin, le ciel devint plus sombre et les nuées s'amoncelèrent. La cloche sonna cinq heures, et un instant après, le cri de la chouette se fit entendre derrière le mur du cimetière. A ce signal qu'elle attendait, Favette, déjà vêtue, s'approcha de la fenêtre. Jean Renaud et Julien étaient tous deux à l'angle de la maison.

— Prends tes souliers à la main et descends vite ! dit Julien à voix basse.

— Je suis enfermée ! répondit tristement la fille du châtelain.

Le chasseur laissa échapper d'une voix sourde une imprécation énergique, mais Jean Renaud le fit taire, et tous deux semblèrent se consulter un moment.

La maison du châtelain, comme toutes celles du pays, était construite en bois, avec une galerie de trois côtés au premier étage. Au-dessus, et presque sous le toit, était encore une seconde galerie plus petite, destinée à faire sécher les graines et les fruits avant de les rentrer au galetas. Les chambres habitées donnaient sur la première galerie et il eût été facile d'y pénétrer, la galerie étant peu élevée au-dessus du sol ; aussi toutes les fenêtres en étaient-elles grillées de petits barreaux de fer selon l'usage du pays. En un instant, le chasseur eut escaladé la galerie.

— C'est inutile, lui dit la prisonnière, voyant qu'il essayait d'arracher un des barreaux.

— Laisse faire, dit l'autre.

La contrariété doublait ses forces, et l'une des barres de la grille pliait déjà sous sa main, comme arrachée par des pinces de fer.

— Est-ce fait ? dit Jean Renaud, pendant qu'il cherchait à faire sauter le second.

— Arrête ! dit Favette ; ils ont bougé dans la chambre du père. Je tremble qu'il ne vienne ou que la Toinon ne se lève. C'est alors que je serais battue !

— Arrive ! lui dit son amoureux, l'enlevant par la taille et la déposant sur la galerie ; le second et le troisième barreau venaient de se tordre sous son étreinte vigoureuse. — Il faut descendre ! à présent, ajouta-t-il embarrassé.

— Ce n'est rien que ça, dit la montagnarde ; ne sais-tu pas que je l'ai fait bien souvent quand on se relevait le soir pour aller aux pommes dans le jardin du grand-père. Tiens seulement le paquet et mes souliers.

Elle enjamba la galerie, se suspendit hardiment en dehors et parvint sans bruit à mettre pied à terre. Un instant après, tous trois étaient réunis et se serraient la main.

— Pauvre Favette... dit Julien.

— Chut ! dit le marguillier d'une voix basse et véhémente. Les Marcolaz sont réveillés à présent !

En effet, on entendait causer dans la chambre du châtelain. Les trois conjurés prêtèrent l'oreille.

— Il me semble, disait Gaspard, qu'on a parlé dans la chambre de la fille.

— C'est qu'elle rêve de son Julien, rien autre, répondait Toinon couchée à ses côtés. D'ailleurs sois tranquille, je l'ai enfermée.

— C'est bon, c'est bon ! reprit son homme ; on voit bien que tu les sais toutes, toi ! et il n'y a pas de risque que jamais on t'attrape.

— C'est à croire, répondit encore la Gingolette à

moitié endormie. Et les deux époux satisfaits continuèrent leur paisible sommeil.

— A présent, partez, dit Jean Renaud mettant la main de Favette dans celle du jeune homme et retenant à peine son envie de rire. Puis se reprenant : — Bah ! je vous accompagne encore jusqu'au Meurguet, dit-il.

La roche du Meurguet est sur un tertre solitaire à dix minutes de l'église, et la vieille route passe à côté. C'est un granit brisé en deux blocs énormes par le feu du ciel, et qui semble encore sur la hauteur comme une sentinelle placée à l'entrée de la vallée. Depuis là, le sentier descend rapidement du côté de Saint-Maurice.

Arrivé à cet endroit, Jean Renaud dit à Julien : — A propos, garçon ! j'ai là deux écus anciens que j'avais mis à l'épargne dans le bahut. Il faut toujours garder une poire pour la soif, nous disait Paillasse, qui les connaissait toutes. Je les ai apportés, pensant bien que toi et la Favette vous n'étiez pas mieux garnis l'un que l'autre.

— Grand merci, dit le chasseur serrant la main du marguillier d'une étreinte cordiale ; mais les chanoines de Saint-Maurice m'avaient demandé un jeune chamois pour fêter l'évêque, qu'ils attendent, et je leur en ai porté un de soixante livres l'autre semaine. C'est vingt francs que l'abbé m'a payé. Ainsi j'ai encore trois pièces, ayant donné l'autre à la mère, comme de juste. Quinze francs neufs, on va loin avec cela, et il n'y en a pas tant qui les aient. Ensuite, j'ai aussi de la parenté par le val d'Illiers et les gens ne veulent rien nous prendre.

— Alors, c'est bon ! dit Jean Renaud remettant soi-

gneusement ses écus dans un vieux parchemin qui leur servait d'enveloppe. Je te les offrais de bon cœur, tout de même. A présent, il faut se quitter.... Enfants, j'ai sonné à votre baptême, moi ! et puis, c'est bon. Avant la Noël faudra bien que je sonne la noce, n'est-ce pas ? Allons ! Dieu vous garde.

— Conservez-vous ! répondirent les deux jeunes gens émus et s'éloignant en se donnant la main. Jean Renaud les vit disparaître au détour du sentier, et prêta un moment l'oreille au bruit de leurs pas sur la terre gelée. Le froid était très-vif et le jour allait paraître. — Oui, se dit-il, reprenant à pas lents le chemin du village, faut que je sonne à leurs noces avant la Noël ; n'y a pas de dimanche !

Le départ des deux fugitifs occasionna, quelques heures après, une surprise générale dans la paroisse.

— Ils ont bien fait, disaient les gens, qui détestaient toujours plus la femme de Marcolaz. N'est-ce pas une honte que ce procès de malheur emporte depuis cinq années le meilleur de leur bien de famille ? — Est-ce pas temps qu'ils s'accommodent ? — Qu'ils plaident et se séparent à présent, les enfants veulent assez s'arranger.

Mais le châtelain Gaspard, excité par sa méchante femme, entendait moins que jamais de cette oreille. Tantôt il parlait de faire arrêter Julien, qui serait, disait-il, jugé comme ayant détourné une fille de la maison paternelle et bien certainement envoyé aux galères. Tantôt il jurait, s'il revoyait jamais son neveu dans la commune, de lui casser la tête d'un coup de fusil. Pour sa fille, il ne voulait pas seulement qu'on en parlât devant lui, ne pouvant tenir sa colère, disait-il.

Le curé aussi, bien que ce fût un bonhomme, quand il vint à faire son prône du dimanche, blâma d'une voix sévère ces filles effrontées qui vont chercher leur déshonneur dans les sentiers de la perdition. Et s'il ne nomma personne, c'est seulement parce que Louise Guernon avait été la veille à la cure, le priant en grâce de ne pas diffamer devant le monde ces deux enfants de la famille.

Les jours se passaient et les Guernon ne savaient trop que faire.

Faut en finir ! n'y a pas de dimanche ! leur répétait à chaque instant le marguillier.

Prosper dit un matin à Louise : — J'ai idée de descendre au bourg et d'aller trouver le juge, il doit savoir déjà la chose et il me dira son idée. Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Je crois que c'est à faire, répondit sa femme. Ah ! que le temps me dure et combien ces pauvres enfants me manquent à toute heure.

C'était jour de fête. Prosper Guernon descendit au bourg, où il passa toute la journée. Le soir, il rentra chez lui avec le marguillier, qu'il avait été chercher à la Grande-Pinte. Louise filait vers le feu, et tous trois s'assirent sous le manteau de la cheminée.

— Que dit le juge ? demanda Louise.

— Il dit que décidément Gaspard en rappelle encore. Depuis le départ des enfants, il est pis qu'un diable ! mais cette fois, c'est bien à sa ruine qu'il court. Après ça, il peut encore gagner, dit le juge.

— Bien oui ! bien oui ! fit le marguillier d'un air entendu ; c'est si chanceux la justice !

— Il dit encore qu'il vaudrait mieux qu'on s'arrangeât. Je ne dis pas non, mais c'est les frais qui sont terribles.

— Qu'est-ce qu'il y en a ? demanda Louise attentive.

— Il y en a pour vingt-deux mille quatre cent six-vingts florins et demi !

— Miséricorde ! fit la pauvre femme. Ça fait en francs anciens ?

— Ça fait huit mille neuf cent quatre-vingt quatre francs et un batz.

— Combien que ça fait d'écus bons ?

— Ça fait trois mille cinq cent quatre-vingt treize écus bons et dix-sept batz.

— Ah ! Jésus Maria ! que de butin ! c'est pourtant terrible la justice !

— Ça ! c'est connu, repartit le marguillier ; c'est encore comme nous disait Paillasse : Elle est pour tout le monde la justice, — moyennant qu'on ait de quoi ! s'entend.

Les Guernon et le marguillier de Salvan causèrent longtemps ainsi, abordant cette grosse question d'argent avec une prudente réserve. Enfin l'amitié de Prosper et de Louise pour les enfants emporta la balance, et ils convinrent de faire une offre, si Gaspard toutefois consentait à un arrangement et à une alliance.

— On offrira moitié de frais et puis on verra, dit Prosper. Pourvu que la Gingolette ne vienne encore déranger l'affaire !

Et le lendemain il redescendit chez le juge. Quelques jours après, le grand-châtelain de Saint-Maurice mon-

tait lui-même en Salvan, malgré une piquante gelée, et se rendait chez le curé qu'il avait fait prévenir de son arrivée. Après lui avoir expliqué, assis devant un grand feu et en vidant une vieille bouteille, le but de sa visite, qui était d'essayer encore une tentative d'accommodement auprès du père de Favette, il le pria de l'accompagner chez les Marcolaz et de l'aider de son influence.

— Bien volontiers, répondit le curé. J'ai déjà tout essayé moi-même ; car au point où en sont les choses, monsieur le grand-châtelain doit savoir qu'une des deux familles sera ruinée infailliblement si l'on n'y met ordre. Pour les enfants, je sais où les trouver quand il le faudra. J'ai écrit à mon confrère du Val-d'Illiers, me doutant bien que la jeune fille s'était retirée chez une vieille tante qui est établie dans cette paroisse. On me prévient qu'ils sont en effet cachés de ce côté. Le garçon a trouvé de l'ouvrage et s'aide à descendre les bois coupés dans la plaine ; la Favette est chez sa tante, où elle se rend utile et gagne honnêtement sa vie.

— Tout cela est très-bien, mais ça ne peut durer, dit le magistrat ; allons voir le père ; et tout deux se rendirent chez les Marcolaz.

Gaspard, sans sa méchante femme, eût été plus facile en affaire. On lui offrait de le libérer de la moitié des frais et c'était une offre qui valait la peine d'être examinée. Mais la Toinon entretenait son ressentiment en l'excitant par de mauvaises paroles.

— On verra en appel ! disait-il toujours.

— Oui, on verra ! ajoutait la Gingolette avec un regard plein de haine.

Le grand-châtelain perdit patience.

— Ecoutez, vous ! dit-il, s'adressant à Toinon Marcolaz, je ne sais quel intérêt vous pousse à désespérer ces deux enfants et à ruiner leurs familles ; mais je vous avertis bien que si vous perdez à Sion cette fois, tout l'avoir de votre mari suffira à peine à payer les frais. J'ai fait évaluer les terres, et puis je sais ce qu'elles perdent dans les ventes forcées et par voies judiciaires. Trente mille florins ne vous tireront pas d'affaires.

— Trente mille florins !... répéta Gaspard ébranlé.

— Oui, pour le moins, reprit le grand-châtelain d'une voix assurée.

Marcolaz baissait la tête et gardait le silence.

— Résumons-nous, dit le juge, parlant comme s'il présidait à l'audience. Résumons-nous, et voyez vous-même ce qu'on vous offre. D'un côté, la paix dans la famille, un brave garçon pour travailler vos terres et onze mille huit cents florins environ... mettons douze mille, car les Guernon paieront encore pour la dispense avant le mariage. Ainsi, douze mille florins de moins à votre charge... De l'autre, les chances précaires d'un procès désastreux, qui peut amener pour vous et les vôtres une ruine prochaine et alors inévitable. Enfin la saisie de vos biens meubles et immeubles et pièce à pièce, puis après, — les regrets et la misère.

— Et le déshonneur de Favette, ajouta le curé, s'aidant aussi à faire pencher la balance.

Il y eut un moment de silence.

— Messieurs, dit Gaspard avec émotion...

— Prends garde ! toi ! dit la Toinon blanche de colère.

— Silence !! femme ! reprit le grand-châtelain d'une voix tonnante.

— Messieurs, continua Marcolaz, puisque c'est ainsi que vous dites, je me décide. Après tout, voyez-vous, il y a bien cinq années que la désolation de la misère s'est assise à notre foyer. Toujours dans les craintes ; les jours d'œuvre et les fêtes, pas un bon moment, et puis travailler sans savoir pour qui la récolte, c'est bien la pire des conditions, pas vrai ? Pour ce qui est des enfants, qu'ils se marient puisque c'est leur idée ; d'ailleurs le bien comme ça ne sort pas de la famille.

> — C'est donc convenu, dit le grand-châtelain lui tendant la main avec satisfaction.

— C'est en règle, reprit l'autre.

— Sans cœur ! vociféra la Gingolette.

A ces mots, la main de Gaspard Marcolaz, qui s'avavançait respectueusement vers celle que lui tendait le juge, changea brusquement de direction et retentit sur la joue de la Savoyarde.

— Prends ça, toi ! et puis tiens ta langue devant notre châtelain. Faites excuses, Messieurs, notre curé peut dire que je ne l'ai jamais battue, mais quand je vois tout ce qu'elle m'a fait faire, je me sens en train de commencer.

Le grand-châtelain et le curé échangèrent un sourire qui pouvait passer pour une demi-approbation.

— Allons trouver les Guernon ! dit le curé ; et tous trois sortirent, tandis que Toinon, exaspérée, allait se cacher dans sa chambre.

Deux jours après, les deux familles étaient pacifiées, le procès abandonné et le mariage convenu, moyennant les dispenses de l'Eglise. Non-seulement les Guernon s'étaient engagés pour eux-mêmes, ils avaient encore cautionné leur beau-frère, dont la position gênée ne permettait pas qu'il pût se libérer complètement avant plusieurs années.

— On n'a qu'un garçon, avait dit Louise, on fera tout ce qui est possible. Moi, s'il fallait, je sens que je vendrais ma jupe. Après tout, pour qui est-ce qu'on travaille ici ?

La Gingolette avait essayé encore de ranimer la querelle, invectivant les Guernon et sa belle-fille. Mais cette fois Gaspard l'avait battue, et comme elle l'invectivait lui-même, il la battit plus fort, en sorte qu'elle finit par se résoudre à se taire.

— Toi, faut que tu patientes, n'y a pas de dimanche ! disait le marguillier passant devant elle et en manière de réflexion consolante.

— A quand la noce ? demandèrent les Guernon à leur beau-frère.

— Ah ! pour dire ça, il faut d'abord que les enfants reviennent, répondit-il.

— C'est juste, dit Louise. En sorte que, dès le lendemain, on leur manda ce qui s'était passé et qu'ils eussent promptement à revenir.

Cette année, le dimanche avant Noël, aux premières lueurs du jour, les deux cloches de Salvan sonnaient encore de volée, et il n'est besoin de dire si Jean Renaud cette fois y allait de bon cœur.

— Favette, rentrée la veille avec Julien dans la paroisse, avait attendu la nuit pour pénétrer dans le

village, tant la crainte d'être diffamée lui causait de peine. Mais les caresses de Louise et l'accueil des bonnes gens lui rendirent bientôt sa gaieté qui, depuis trois semaines, l'avait abandonnée. La nouvelle du mariage était déjà répandue et chacun dans le village s'en faisait une fête. La Toinon seule demeurait cachée et refusait obstinément de paraître.

— Laissez-la faire, disait le châtelain Marcolaz, faudra bien que ça lui passe. A présent, d'ailleurs, je sais comment la prendre.

» Sauter, Joyeuse ! disait le marguillier, se démenant dans son clocher et regardant la grosse cloche lancée en branle. Les garçons de Salvan faisaient détonner les boîtes sur la place. Le cortège sortait de l'église, et sur le passage de la mariée, toutes les femmes jetaient avec des cris de joie des poignées de froment que Favette recevait dans son tablier ouvert.

— Et toi, carillonne à présent, belle Colarde ! Il faut aujourd'hui réveiller les morts, et que les anciens qui sont couchés là-bas sous l'herbe se réjouissent en vous entendant sonner le mariage. C'est pourtant vous, mauvaises ! qui avez failli à ruiner ces deux familles, les meilleures du pays, on peut le dire. Hardi, Joyeuse ! c'est pour Julien ; souviens-toi de son grand-oncle, c'est bien lui qui vous a placées ; pas vrai ? Ce brave curé Guernon, Dieu le voie en sa gloire !

Puis les cloches cessèrent et le vieux marguillier descendit du clocher pour s'établir de noces et prendre sa part de la joie générale.

— Que Catherine serait heureuse ! disait la bonne Louise assise au repas de noces à côté du curé et

•

regardant avec tendresse les deux mariés, heureux et glorieux dans leurs habits de fête.

— Femme ! dit le curé, notre passage est si court ici-bas et les fleurs pour nous sont sitôt fanées ! Ne regrettez pas trop ceux qui nous devancent ; s'ils ignorent nos joies, nos peines aussi leur sont inconnues. En attendant la fin du jour, jouissons en paix du rayon de soleil quand Dieu l'envoie, et laissons vivre les jeunes.

— A la santé des mariés !... disait Jean Renaud, qui était déjà gris de noces. J'ai connu les anciens moi ! et Paillasse aussi. Faut boire un bon coup ! n'y a pas de dimanche !

Et les paroles indulgentes du curé se perdirent au choc des verres et au milieu de la gaieté générale.

L'EXPLOIT DE FRÈRE POLYCRATE

PAR PAUL FEUILLAGE

> Dieu ! qu'il est gentil ce petit village de Cully caché dans un repli de terrain, entre Vevey et Lausanne, comme un nid de caille dans un sillon. Ses maisons blanches et propres, alignées au bord du lac, ont un air de bien-être et de gaieté qui vous dilate le cœur. Quelques-unes sont entourées de jardins de rosiers et de lauriers, d'autres ombragées de grands arbres au feuillage d'émeraude chuchotant sous le vent ; et derrière elles, la colline élève triomphalement ses milliers de gradins de pierre chargés de pampres éclatants de sève et de fraîcheur.

Rien de plus charmant et de plus coquet que le coup-d'œil offert par ce village du pont des bateaux à vapeur qui, en été, troublent à tout instant de leurs roues bruyantes le limpide cristal de son port. Les passagers, attirés par la grâce pittoresque du paysage, quittent leur place et braquent leur lorgnette. J'en ai

vu qui tiraient un crayon, faisaient une marque sur leur Guide, ou prenaient à la hâte quelques notes.

Ceux qui sont observateurs s'approchent ordinairement du timonier et lui demandent comment on est parvenu à rendre à la culture ces pentes rapides qui s'étendent verdoyantes, à perte de vue, et qui, autrefois, ne devaient présenter que de longues parois de rochers âpres et nus. La date de cette conquête de l'homme sur la nature est si ancienne qu'on ne dirait pas qu'elle appartient à l'histoire, mais à la légende.

C'était au commencement du VII^e siècle. Un jour que l'évêque de Lausanne, Guy de Merlen, était en tournée pastorale dans les villages de Lavaux, Sa Grandeur fut fort étonnée de l'apparence sauvage et inculte de cette partie de ses Etats. Le contraste était d'autant plus frappant que tout autour de ce désert des vignes superbes étalaient leurs grappes dorées au soleil du bon Dieu.

De retour à Lausanne, un soir que l'évêque Guy, les pieds sur les chenets, contemplait avec amour, à la lueur de la flamme, la belle couleur de topaze d'un verre débordant de vin de Lavaux, sa pensée se reporta sur les pentes rocheuses qui dominent Cully, connues déjà alors sous le nom de Dézaley. Il se demanda si l'on ne pourrait pas tirer profit de leur position exceptionnelle. Cette idée l'obséda toute la nuit... Le matin, il se leva en souriant comme un homme qui a trouvé le moyen de réaliser un grand projet. Il prit une feuille de parchemin et écrivit aux trois monastères de Haut-Crêt, Montheron et Hauterive; il engageait ces moines à entreprendre les travaux nécessaires pour planter de la vigne sur les côtes abruptes.

tes du Dézaley, moyennant quoi il leur octroyerait la moitié des futurs vignobles.

Les abbés acceptèrent. Au mois de mars, des détachements de religieux se montrèrent, armés de piques et de bèches, sur les hauteurs de Cully. Et pendant douze ans ils creusèrent le rocher, ils amenèrent des pierres et de la terre, ils travaillèrent sans relâche ! Avec ces gigantesques murs d'étalement s'élevèrent aussi les murs non moins solides des bâtiments destinés à servir de demeure aux moines. Sur les uns et les autres les siècles ont passé sans laisser la moindre empreinte : terrasses des vignes et anciennes habitations des religieux sont encore maintenant comme au lendemain de leur achèvement. Seuls, les propriétaires ont changé : depuis la Réformation, les vignobles du Dézaley appartiennent à la commune de Lausanne, et les deux bâtiments — le Dézaley-dessus et le Dézaley-dessous — construits par les moines à mi-côte de la colline, sont devenus la demeure de vignerons vaudois, un peu buveurs, mais au demeurant les meilleurs fils de la terre. L'avocat plaide, le tailleur coud, le vigneron boit : chacun son métier. C'est ainsi qu'au Dézaley les vignerons raisonnent, et je vous le jure, ce n'est jamais comme des tonneaux vides !

L'automne dernier j'appris que quelques peintres de Lausanne ornaient de fresques bachiques les panneaux de la porte intérieure de la grande cave du Dézaley-dessous. Un jeudi après-midi, l'envie me vint d'aller les surprendre au milieu de leur travail. M. Barbaroux me donna un de ses excellents chevaux, et

me voilà galopant, par le plus beau temps du monde, sur cette magnifique route de Vevey qui tantôt se déroule majestueusement au milieu des vignes, tantôt borde le rivage du lac comme d'une dentelle blanche. Je ne connais pas de chemin plus capricieux et plus ravissant. Ici, il s'étale en plein soleil; là-bas, il se glisse furtivement sous une mystérieuse allée de noyers; plus loin, il se rapproche curieusement des bords que le lac caresse de sa vague bleue. Et, à chaque contour, l'œil est distrait par la rencontre de jeunes et belles villageoises aux joues roses et à l'air sémillant, par la vue d'une maisonnette mignonne qui émerge d'un fouillis d'arbres et de fleurs, et sous les tonnelles de laquelle jouent des enfants, au milieu d'un peuple roucoulant et gloussant de poules et de pigeons. C'est en voyant ainsi passer devant ses yeux une succession de paysages différents et de gracieux tableaux qu'on arrive au village de Pully, puis à ceux de Lutry et de Cully; ce dernier est le chef-lieu du district de Lavaux. Le Dézaley-dessous en est à vingt minutes. On suit la route qui serpente au pied de la montagne transformée en vignoble; Riez, Epesses, montrent sur la hauteur les façades de leurs maisons tapissées de vignes et qu'un éboulement de terrain a descendues de plusieurs centaines de pieds sans qu'aucune n'ait souffert.

Cela se passa en 563; ce fut l'effet d'un tremblement de terre terrible. On a célébré durant neuf siècles, à Epesses, la mémoire de cette délivrance attribuée à un miracle. La vieille tour crénelée qui se dresse, à peu de distance, sur une arrête de rocher, est connue sous le nom de Tour de Marsens. Plus bas, on voit le Dézaley-dessus. La route se tord comme un lacet et présente

une échappée de lac de toute beauté ; on fait quelques pas encore et on rencontre un chemin raboteux qui s'ouvre, à droite, dans le flanc de la colline : c'est le chemin du Dézaley-dessous.

L'ancienne demeure des moines est une agglomération curieuse de divers bâtiments élevés les uns après les autres, à mesure qu'on avait besoin d'espace. La construction la plus vieille est certainement celle qui servait de demeure aux religieux-vignerons ; la maison du pressoir, les grandes caves extérieures ont été bâties plus tard et sont comme soudées au corps principal. L'aspect de ces bâtiments, sans architecture et sans goût, est triste et austère. Ces murs roides et gris, garnis de petites fenêtres, sentent le couvent.

Au bruit des sabots de mon cheval qui faisait voler les cailloux du chemin, un gros homme joufflu, le bonnet sur l'oreille, en manches de chemise et les mains passées derrière ses bretelles de cuir, apparut sur le seuil de la grande cave ; il me regarda venir avec la placidité d'un hippopotame qui sort de son bain. Arrivé à quelques pas de lui, je m'arrêtai et lui demandai si « les peintres » étaient là. A cette question, sa figure incrustée de rouges bubelettes et aux joues vermillonnées, s'épanouit comme un tournesol. Un large sourire me montra ses trente-deux dents.

— Nos peintres ? Eh parbleu, ils travaillent depuis ce matin, s'écria-t-il. C'est bien intéressant ce qu'ils font, ils sont forts, très forts... n'y a pas à dire...

— Aussi, je viens les admirer.

— Il y a encore place pour un moine ; si vous voulez, on vous y mettra. Nous y sommes tous, nous autres, avec le syndic et des messieurs de Lausanne. Ma foi,

nous sommes drôles dans ces longues robes blanches et avec ces tonsures qui donnent à votre tête l'aspect d'un pauvre genou...

Tout en parlant, le gros vigneron tenait mon cheval ; j'avais mis pied à terre.

— Droit devant vous... entrez, me dit-il avec un geste protecteur.

Les peintres, à ma vue, levèrent leur verre en l'air et poussèrent un triple hurra. Ils étaient accroupis sur une planche que supportait des tonneaux, et, le brûlot aux dents, ils esquissaient sur la muraille, à grands coups de brosse, d'un côté des moines titubant qui dégustaient le vin nouveau, de l'autre, des vignerons au pressoir... Un pot de grès dressait son long cou à côté d'eux ; ils me tendirent un verre, je le bus à leur santé.

— Le reconnaissez-vous, ce petit moinillon dodu, qui lampe le vin avec la béatitude de ceux à qui il ne coûte rien ? me demanda le père Samson (c'est le nom du vigneron qui m'avait reçu).

— Voyons... Ces yeux noirs faits comme avec une vrille, ce menton grassouillet... Eh, palsambien ! c'est l'architecte M^{me}.

— Bien deviné ! Vous n'êtes pas si bête que je croyais.

— Merci ! le compliment est flatteur.

— Et celui-là qui dort contre un tonneau, après avoir trop flâné dans les vignes du Seigneur, savez-vous qui c'est ?

— C'est vous, père Samson, dis-je. Et si vos fils vous voyaient, ils imiteraient ceux de Noé.

— Hum !... Tout le monde me reconnaît... ce qui

prouve combien ces messieurs sont habiles. — L'autre, avec ce nez en arrosoir, et qui, son gobelet à la bouche, ressemble à un veau qui tête, c'est le syndic... Ha ! ha ! est-il bien *collé* ! Et de rire, et la bedaine du père Samson de galopper ! Il me donna des explications plus ou moins humoristiques sur les autres personnages de cette mascarade monacale. Pendant ce temps, le pot de grès avait exécuté une longue série de voyages à la cave... Les peintres commençaient à n'y plus voir et leur pinceau se livrait à des extravagances nouées : ils faisaient loucher leur modèle, ils leur mettaient la bouche et les oreilles dans les joues. Le père Samson poussait les hauts cris ; pour sauver sa tête, il eut recours à un de ses moyens extrêmes qui manquent rarement leur effet, surtout sur des estomacs de peintre : il annonça d'une voix lente et solennelle que le souper était servi... Aussitôt, comme par enchantement, les boîtes à couleurs se fermèrent, le pot de grès se vida jusqu'à la dernière goutte. Riant et babillant, nous nous dirigeâmes tous ensemble vers le vieux corps de logis.

La table était mise dans l'ancienne salle à manger des moines ; sur la nappe de lin, aux liserés rouges se tenait debout tout un chœur de bouteilles. Le père Samson, voulant faire les choses grandement, avait ordonné à sa femme de tirer sa vaisselle de prix, soigneusement cachée au fond d'une grande armoire

en bois de chêne sculpté. Les assiettes que nous avions devant nous, ornées de dessins fantastiques représentant des fleurs et des oiseaux, dataient de plusieurs siècles ; les verres, — nous en avions chacun trois ! — étaient aussi d'une forme singulière : des devises latines, à demi effacées, se voyaient encore sur quelques-uns d'entr'eux. Le vin y prenait une magnifique couleur d'or liquide ; c'était vraiment un plaisir de le boire.

Le père Samson, qui n'a pas de troupeaux de vaches à soigner, s'en console tant bien que mal en portant toute sa sollicitude sur sa basse-cour qui est la plus riche du pays en poulets, dindons, canards et pigeons. Afin de nous montrer avec quel art il les engraisse, il en fit passer une procession sur la table. Ah ! qu'ils étaient appétissants ces dindonneaux et ces poulets rôtis à la broche ! Mollement couchés sur un lit de croutons de pain garnis de foie et de persil hâchés, ils exhalaient un fumet qui vous mettait en extase ! Le couteau s'enfonçait dans leur chair succulente et délicate, comme si on l'eut planté dans du beurre frais. Quel festin ! Il durait encore lorsque le dernier train allant à Lausanne passa en sifflant.

Chaque coup de dent était suivi d'une lampée de vin, et chaque lampée de vin d'un mot piquant, d'une anecdote comique. Je ne connais pas de compagnie plus gaie et plus tapageuse que celle des peintres. Et ajoutez que celle au milieu de laquelle je me trouvais avait le plaisir de compter un artiste qui a reculé à ses dernières limites l'horizon du calembour. C'était étourdissant de l'entendre.

Je ne sais lequel des convives proposa de terminer la soirée par des histoires racontées à tour de rôle.

Le père Samson prit la parole le premier : un respectueux silence régna aussitôt d'un bout de la table à l'autre ; il nous semblait qu'un homme qui engraisse si bien les dindons devait avoir des choses extraordinaires à nous révéler. Il leva vers le plafond ses gros yeux gris à fleur de tête comme ceux des grenouilles et, après avoir réfléchi une minute, il nous dit : « Ce que je veux vous narrer est une histoire vraie, bien qu'aucun livre ne l'ait consignée jusqu'à présent. Les historiens ne savent pas tout, malgré les airs savants qu'ils se donnent. L'an passé, en creusant une rigole derrière la cave, ma bêche frappa sur quelque chose de dur qui la repoussa violemment. J'avais cru entendre un son métallique ; j'écartai la terre avec précaution et mis à découvert un coffret de fer rongé de rouille. Les cadenas ne tenaient plus ; j'ouvris la boîte sans peine, par le seul effort de la main. Je m'imaginais déjà tenir un trésor, j'écarquillais les yeux, mon cœur palpitait... Déception ! le coffret ne renfermait qu'un vieux bouquin relié en cuir et orné de fermoirs de laitou... Pendant les veillées d'hiver, j'ai essayé de déchiffrer les pages de ce grimoire. J'ai eu d'abord beaucoup de mal, mais quand on y met de la persévérance on arrive à bout de bien des choses... Au retour du printemps j'avais lu le livre entier, et je savais les plus petits événements qui se sont passés au Dézaley de 1472 à 1700. L'épisode que je vous demande la permission de vous raconter est tiré de cette chronique, écrite de la main de plusieurs moines. »

— Racontez, père Samson, fimes-nous en chœur, et

ne craignez pas d'être long, car vous racontez bien.— Et nos verres s'entrechoquèrent au milieu des cris de : « A votre santé, père Samson, à votre bonne santé ! »

Alors bonnement, d'une voix tranquille, tandis que nous emplissions la chambre de la fumée de nos cigares et de nos pipes, l'excellent vigneron commença de la sorte :

On était au mois d'octobre de l'an de grâce 1475. Les vendanges étaient ouvertes depuis quelques semaines ; de mémoire d'homme, les vignobles vaudois n'avaient produit si abondante récolte ; les ceps pliaient littéralement sous les grappes, le vin était un véritable nectar. Cette année-là, Dieu avait aussi répandu ses bénédictions d'une manière toute particulière sur les coteaux du Dézaley : on ne savait plus où mettre le moût, et les bons moines perdaient la tête. Les abbés de Montheron, Haut-Crêt et Hauterive avaient été appelés en grande hâte. Ils étaient arrivés les uns après les autres, montés sur leur mulet, et, depuis quatre ou cinq jours qu'ils présidaient aux vendanges, tout allait de nouveau pour le mieux. On s'était empressé d'aller chercher les fustes qui se trouvaient encore chez les tonneliers de Vevey : la crainte de ne pas pouvoir encaver la récolte entière avait disparu.

A cette époque, le siège épiscopal de Lausanne était glorieusement occupé par l'évêque Julien de la Rovère, né à Albizales, près Savonne, en Italie. Julien, possesseur de plusieurs évêchés et du titre de cardinal de Saint-Pierre-ès-liens, était neveu du pape Sixte IV.

C'était un noble et haut personnage, honoré autant pour ses titres que pour ses vertus.

Le propre jour de la saint Hilarion, en franchissant la porte du chœur de la cathédrale de Notre-Dame, l'évêque Julien rencontra sur son passage deux moines portant l'habit blanc des Citaux ; à sa vue, ils s'inclinèrent respectueusement et prièrent le digne prélat, au nom des trois abbés réunis à ce moment au Dézailey, de bien vouloir les honorer de son auguste visite.

Julien se montra enchanté de cette invitation et promit de partir le lendemain.

Il tint parole : comme il frappait dix heures à la tour de la cathédrale, il traversa la rue de Bourg précédé de son porte-croix, accompagné de son chancelier en camail, de ses vicaires, de quelques gros chanoines et d'une petite escouade d'hommes d'armes. Il chevauchait sur une mule richement caparaçonnée et ornée d'un collier de clochettes d'argent ; de sa main gauche, couverte d'un gant de soie semé de paillettes, il distribuait poliment force bénédictions aux nombreux groupes de femmes et d'enfants agenouillés le long de la rue.

Sa Grandeur portait un chapeau de feutre noir, aux ailes relevées et garnies d'une passementerie d'or ; son long manteau violet, que retenait une agrafe en pierres précieuses, retombait plus bas que ses étriers et cachait la moitié de sa monture qui dressait ses oreilles noires dans un mouvement d'orgueil. Il était d'une prestance superbe, ce prélat de haut lignage ; il se tenait aussi droit sur sa mule qu'un chevalier du Saint-Sépulcre sur son coursier au poil blanc. Sa figure, brunie par le soleil d'Italie et animée par des yeux étin-

celants, avait une expression d'une beauté remarquable.

A la porte de Saint-Pierre, les gardes de la ville formèrent la haie et lui présentèrent respectueusement les armes..

Dès que le cortège fut sorti du faubourg d'Etraz, il partit au trot... Il faisait une journée délicieuse ; le soleil nageait dans une teinte d'or et d'opale ; au pied des dernières fleurs les cigales donnaient leurs derniers concerts ; les oiseaux remplissaient l'air de gazouillements et les hirondelles qui n'avaient pas encore émigré s'égrenaient dans l'espace bleuâtre comme de grosses perles noires qui se détachent toutes à la fois du fil auquel elles sont retenues. Une animation extraordinaire régnait dans les vignes : on voyait les vendangeurs pesamment chargés descendre les coteaux en s'appuyant sur un échalas en guise de bâton ; les vendangeuses, au visage réjoui, cueillaient les grappes en chantant ; le ciel et la terre échangeaient fraternellement leur joie et leurs sourires.

Julien promenait un regard ravi sur ce spectacle enchanteur ; il ne pouvait surtout se lasser d'admirer ces hautes montagnes de Savoie aux sommets voisins de la nue, aux lignes brusques et austères, aux masses sombres et énormes. Le lac, couché à leur base et frappé en plein soleil, avait des rayonnements éblouissants ; sa surface ressemblait, avec ses rides légères, à une cotte de mailles d'argent massif. Les mouettes trempaient dans ses flots pleins d'une matinale fraîcheur le bout de leurs ailes triangulaires ; des barques, voiles au vent, couraient se perdre dans le lointain vapoureux : l'eau était aussi animée que la terre.

Le curé de Lutry, prévenu du passage de son évêque, n'avait eu qu'un mot à dire à ses zélés paroissiens pour qu'ils improvisassent un arc-de-triomphe. Celui-ci dressait ses colonnes légères et sa voûte de verdure à une portée d'arbalète de l'église ; on l'avait décoré d'une pompeuse inscription latine qui servait depuis un temps immémorial à ces sortes de fêtes. Comme c'était la première fois que l'évêque Julien passait à Lutry, il trouva l'inscription neuve et charmante.

A l'approche de Sa Grandeur, les cloches avaient sonné à grandes volées, et le vénérable curé de Lutry s'était porté au devant de Julien. Son vicaire et son chapelain marchaient à ses côtés, puis venaient le banderet, les propriétaires les plus considérables du village, enfin les hommes, les femmes et les enfants en habits de gala. Le curé adressa à Sa Grandeur un discours de bienvenue auquel Elle répondit en quelques mots. Lorsque le cortège épiscopal s'arrêta devant la cure, Madelinette, la jolie servante du curé, tira son mouchoir rouge de sa poche : c'était un signal. Aussitôt s'élancèrent de derrière les tonnelles du jardin un essain de jeunes filles qui portaient, sur des plateaux d'argent, des fruits, des liqueurs, du vin. L'évêque fit honneur à cette réception inattendue, en buvant à la santé du village de Lutry et de son digne curé. Ah ! que celui-ci avait l'air glorieux et content !

A son tour, vers onze heures, la cloche de la chapelle du Dézaley-Dessous se mit en branle. Elle sonnait le plus joyeux rigodon que les échos du mont de Gourze aient jamais répété. La brave petite cloche ! Elle qui ne tintait tout le long de l'an que des angelus, des messes et des enterrements, la voilà qui pouvait

enfin une fois se trémousser à l'aise, dans un accès de folle gaité, et révéler aux oreilles les doux trésors d'harmonie recelés dans ses flancs. Ses sons clairs, argentins, se succédant avec une rapidité inaccoutumée, attirèrent aussitôt l'attention des moines; ils portèrent leurs regards sur le chemin qui conduit de Lutry au Dézaley. « Sa Grandeur Monseigneur l'évêque ! » s'écrièrent en levant les bras ceux qui avaient la meilleure vue. Et ce fut de la part de chacun des cris, des exclamations ! Ils sautaient comme s'ils eussent eu envie de danser. On courut avertir les abbés qui descendirent aussi vite que le leur permettait leur robuste corpulence : précédés de leur vénérable bedaine, suant et soufflant, ils dégringolèrent au-devant de l'évêque Julien de la Rovère qui débouchait près du jardin.

L'accueil fut, de part et d'autre, des plus touchants.

L'évêque mit lentement pied à terre ; deux moineillons relevèrent avec respect les pans de son manteau de soie, et, majestueux comme un roi de la Bible, il monta à la chambre qu'on lui avait préparée.

Il ne faut pas croire, Messieurs, que les moines ignorent les petits agréments de la vie. Le jour de l'arrivée de Monseigneur l'évêque de Lausanne au Dézaley, ils firent bien voir qu'ils connaissent ces mille riens qui peuvent rendre un séjour confortable et attrayant. Ainsi, en entrant dans sa chambre, Julien de la Rovère trouva le plancher dissimulé sous un épais tapis ; sur chaque meuble, des bouquets de fleurs s'épanouis-

saient dans des vases reluisants comme l'or ; près de la fenêtre entr'ouverte et encadrant le tableau du lac, un escabeau garni de moelleux coussins avait été disposé devant une espèce de guéridon chargé de fruits, de miel et d'un énorme hanap débordant de vin.

Si les moines savent qu'il faut boire frais durant les chaleurs, ils n'ignorent pas combien il est agréable de manger à l'ombre d'une tonnelle, alors que le soleil darde sur la terre ses brûlantes flèches de lumière.

L'automne de 1475 ressemblait à une prolongation de l'été. Aussi, fut-ce sous le feuillage des figuiers du jardin où je vous ai servi hier le café, que les abbés dressèrent la table à laquelle devaient s'asseoir l'évêque de Lausanne et sa pieuse suite. Un siège plus élevé que les autres, surmonté d'un dais de satin avec un Saint-Esprit brodé au milieu, indiquait la place de Sa Grandeur.

Je ne vous donnerai pas le menu de ce repas qui fut exquis, et dont plusieurs mets, comme, par exemple, le potage d'écureuil aux amandes, ont disparu du répertoire culinaire moderne, — ce qui prouve une évidente décadence gastronomique... Les abbés avaient un faible bien compréhensible pour les truites saumonées du Rhône ; celle qui figura à ce repas, dit la chronique du Père Eusèbe, était de la grosseur d'un garçon de quinze ans... Les novices étaient chargés d'aller remplir les coupes au pressoir, et le petit dieu Bacchus eût pu s'imaginer, ce jour-là, que son culte avait retrouvé des disciples parmi ceux de Jésus.

On avait servi le dessert lorsqu'un paysan, arrivé à cheval, se présenta, encore tout couvert de poussière,

sans se faire annoncer, au père prieur qui occupait le bout de la table...

— Révérend Père, dit-il d'une voix fortement émue, en se penchant sur son épaule, Révérend Père, les Bernois sont descendus cette nuit de leurs montagnes, ils s'avancent de ce côté en ravageant, pillant et incendiant tout ce qu'ils rencontrent. Le village d'Aigle brûle; Vevey est en ce moment mis à sac et à sang.

Le Père prieur faillit laisser tomber la coupe de vin qu'il portait à sa bouche carminée et lippue... Il serra convulsivement le manche de son couteau, comme si l'ennemi était déjà aux portes, et demanda au paysan :

— Vous pensez donc qu'un danger réel nous menace ?

— Oui, mon Révérend Père ; j'en suis persuadé. Les Bernois n'aiment pas votre ordre qui a toujours été dévoué aux ducs de Savoie. Ils savent d'ailleurs que les caves du Dézaley sont pleines; et ils saisiront l'occasion de les vider.

— Et pourquoi cette invasion, Seigneur-Jésus ? Sous quel prétexte ces brigands viennent-ils semer l'incendie dans cette contrée bénie de Dieu ?

— Les Bernois usent de représailles, Révérend Père. Vous savez que le duc Charles de Bourgogne avait rallié à ses armées plusieurs nobles maisons du pays ; c'est pour punir ceux qui ont pris part à l'expédition du Téméraire, qu'il y a une semaine, les castels d'Oron, des Clées, de Montagny et de Champvent ont été livrés aux flammes. Monseigneur l'évêque Julien de la Rovère, ici présent, pourrait vous rappeler, au besoin, qu'il a sauvé la ville de Lausanne en payant à l'ennemi 200 écus d'empire sonnants.

— Que faire ? dit le Père prieur horriblement embarrassé. Ah ! les coquins, ils auraient pu attendre la fin du mois. Je n'ose pas annoncer cette nouvelle à nos augustes convives.

— Aimez-vous mieux que les Bernois l'annoncent eux-mêmes ? Le temps presse, il faut agir. Parlez, ne cachez rien, rassemblez vos moines, barricadez-vous, défendez-vous. Bon courage, mon Révérend Père ; je cours donner l'alarme à Cully.

— Priez le banderet de nous envoyer du secours ; s'il n'a pas assez d'hommes, eh bien ! qu'il nous prête au moins des armes.

— Et je lui dirai d'y joindre un chef.

Le Père prieur se leva de son escabeau à trois pieds et alla répéter, à l'oreille de l'abbé de Haut-Crêt, la phrase du banderet de Villeneuve, car le paysan qui sortait en ce moment du jardin, était lui.

Une légère pâleur se répandit sur les joues rubescentes et échauffées de l'abbé de Haut-Crêt ; cependant, se ravisant, il se souvint du proverbe : *Un bien averti en vaut deux*, et annonça tout haut la fatale nouvelle : elle tomba au milieu de la fête avec l'apropos d'un coup de foudre... Les abbés se regardèrent d'abord muettement, puis ils fixèrent leurs yeux anxieux sur le visage de l'évêque. Quant aux Pères et aux Frères, la bouche béante, on eut dit qu'ils avaient été changés en statues de marbre.

— Ah ! les Bernois reviennent, s'écria Julien ; eh bien ! cette fois-ci nous les receyrons... avec des hal-lebardes. — Et là-dessus il quitta son siège, en se secouant, comme un lion qui a achevé son repas. Ses yeux étincelaient d'une colère concentrée.

— Rassemblez vos moines et vos gens, dit-il aux abbés ; nous aviserons aux moyens de défense.

Quelques minutes plus tard, la cloche de la chapelle qui avait tinté si joyeusement à l'arrivée de Monseigneur l'évêque de Lausanne, jetait dans les airs des sons lugubres et saccadés, auxquels accouraient de tous côtés des moines et des moinillons relevant bravement jusqu'aux genoux leur longue robe de drap, pour ne pas culbuter en chemin.

« Qu'y a-t-il ? demandaient ceux qui arrivaient hors de souffle... — Miséricorde ! leur répondait-on, les Bernois approchent et se préparent à nous attaquer. »

— Je vous laisse à penser l'impression que faisait cette nouvelle sur ces religieux, la plupart gros à pouvoir à peine se tourner, et tous sans la moindre notion du maniement des armes... Ils ouvraient des yeux comme le poing et restaient ahuris. Les plus vieux prenaient leur chapelet de noyaux d'olives, et, assis sur le banc qui court le long de la maison, ils marmotaient des prières ; les jeunes s'agitaient, conseillaient, voulaient commander. La confusion était extrême. Heureusement que l'évêque Julien, homme d'initiative, au caractère fortement trempé, ne tarda pas à se montrer sur l'escalier extérieur qui conduit au pressoir... Il dominait la foule des moines rassemblée sur la petite place : sa vue seule suffit pour imposer silence. Drapé héroïquement dans son manteau violet, la flamme dans le regard, il prononça d'une voix retentissante le discours suivant, relaté au long dans la chronique du Dézaley :

« Soldats du Christ, la croix sied sans doute mieux à nos mains que la lance ou l'épée ; cependant, n'oublions pas que si le Dieu que nous servons est le Dieu d'amour et de charité, il est aussi le Dieu des armées. Il a présidé aux victoires d'Israël, et c'est en chantant ses cantiques que nos ancêtres ont expulsé les infidèles des Saints-Lieux. O mes chers frères, le Ciel me garde de chasser de vos âmes l'esprit de paix pour y souffler l'esprit de guerre !... Mais vous savez quel terrible danger nous menace. Je ne vous demande donc, mes frères, que d'unir vos efforts pour l'écartier... Ah ! Seigneur, quels sont-ils, ces ennemis qui s'avancent sur nous ? Des hordes de montagnards sauvages que l'amour de la rapine, la soif du carnage pousse dans nos riches vallées, comme la faim pousse les loups hors des forêts. C'est l'enfer qui les vomit pour éprouver la vertu des bons. Avec l'aide de Dieu, nous saurons les repousser... Mes chers frères, le banderet de Cully nous a dépêché un messager qui annonce l'arrivée d'un convoi d'armes, accompagné d'un vétéran des guerres du duc de Savoie. M'est avis que nous devons nommer ce soldat vieilli sous le harnois, commandant en chef de la place. Nul mieux que lui ne saura utiliser les forces que je vois groupées devant moi... Obéissez à ses ordres ; unissez à la discipline du moine la discipline du soldat ; plutôt que de reculer ou de vous rendre, mourrez héros et martyrs sur la brèche ! — Je vais vous donner ma bénédiction. »

Les abbés, les pères, les frères, tous s'agenouillèrent dévotement... L'évêque dit alors d'une voix solennelle, en levant sa main droite aux doigts chargés d'anneaux précieux :

« Seigneur Jésus, vous qui avez arrêté le soleil sur les campagnes de la Judée, remplissez d'un saint courage le cœur de vos enfants ! — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous bénis. Amen. »

En ce moment on entendit un sourd roulement de roues. Un des moines courut dans la direction d'où partait le bruit et revint en criant : « Les armes ! les armes ! »

Un char attelé de quatre chevaux et chargé de gerbes de paille qui cachaient mal des fers de lance et des pointes de hallebarde, déboucha en effet quelques minutes après sur l'étroite place où étaient encore rassemblés l'évêque et sa troupe sacrée. Dressé sur ses étriers, casque en tête et épée en main, le capitaine Thébaut de Longepierre dirigeait le mystérieux convoi... C'était un véritable colosse que ce vieux guerrier aux sourcils grisonnants et hérissés comme des broussailles, aux yeux remplis d'éclairs, à la bouche dont les lèvres minces dénotaient un caractère mâle et résolu. Le capitaine Thébaut était malheureusement défiguré par un nez aplati comme une galette. Un coup de massue avait un jour brisé la visière de son casque et donné à sa membrane nasale cette forme peu gracieuse.

— Halte ! cria-t-il au conducteur du convoi, comme s'il se fût adressé à un escadron de cavaliers.

Et, piquant des deux, il fit caracolier son cheval, après quoi il s'approcha de l'évêque et des abbés groupés sur le seuil de la maison :

— Messeigneurs, dit-il en essayant une légère révérence, je ne vous conduis pas de soldats mais les instruments qu'il faut pour en faire.

L'évêque Julien et les trois abbés remercièrent le vieux capitaine et le prièrent d'accepter le commandement général de la petite troupe du Dézaley. Thébaut répondit qu'il était flatté de cet honneur; puis, sans perdre une seconde, il ordonna la distribution des armes.

Ah ! Messieurs, que j'aurais voulu assister à ce spectacle ! Vous représentez-vous ces gros Pères aux mains potelées et délicates, soulevant une lourde famberge ou une longue hallebarde ? Je vois d'ici leurs grimaces ; j'entends leurs murmures et leurs gémissements. La cuirasse est sanglée avec effort autour de leur taille épaisse, le poids du casque rentre leur tête dans leurs épaules ; le capitaine Thébaut les regarde d'un air gouailleur et fronce de temps à autre ses sourcils incultes pour ne pas éclater de rire ; c'est une véritable mascarade.

Dès que l'armement en fut achevé, Thébaut ordonna à cette milice sainte de se mettre en rangs ; et, au commandement de : « Marche ! » il la dirigea vers le jardin. Là, il partagea sa colonne en détachements de dix à vingt hommes qu'il posta en observation sur les premières terrasses qui nous entourent. Des sentinelles furent aussi échelonnées jusqu'à une certaine distance, afin que le corps principal se trouvât à l'abri d'une surprise... Après avoir pris ces prudentes dispositions, Thébaut de Longepierre barricada lui-même les portes de la maison, du pressoir et du jardin ; puis, comme on l'attendait dans la salle de réception, il s'y rendit en partant du pied gauche, très satisfait de ce qu'il

venait de faire, le bras fièrement arqué sur la coquille de son épée.

Il trouva l'évêque et les abbés tenant conseil de guerre autour d'une table pesamment chargée de vins et de liqueurs... L'abbé du couvent de Haut-Crêt alla au-devant de Thébaut et lui offrit un siège à côté de Sa Grandeur Monseigneur l'évêque de Lausanne. Le vieux capitaine, rehaussé par l'éclat d'un tel voisinage, se rengorgeait comme un paon. On l'interrogea sur la manière dont il pensait repousser l'attaque des Bernois, et divers projets de défense lui furent soumis. A ses yeux, le plan le plus logique était de rester bien tranquille dans la place, d'amuser l'ennemi tout en le tenant en respect, et, pendant ce temps, d'avertir les hommes de Cully qui tomberaient sur les assiégeants par derrière. On effectuerait alors une sortie et les Bernois trouveraient leur retraite coupée. L'évêque approuva fort cette ruse de guerre. Quant à l'abbé de Hauterive, il opinait pour qu'on démolit quelques murs de vigne et qu'on en roulât les pierres sur les assaillants.

Tandis que le temps se perdait dans les discussions, la nuit arrivait à pas pressés. Les montagnes s'estompaient dans une brume argentée, et le lac, se confondant avec les vapeurs du soir, semblait se dérouler jusqu'à l'horizon, où le soleil avait laissé quelques taches cuivrées, semblables à des îles volcaniques. Bientôt les taches de feu disparurent et la lune se montra au-dessus de la Dent-du-Midi ; sa lumière, ce soir-là,

était fauve comme celle d'une lanterne entourée de papier huilé... Aux alentours du Dézaley, on n'entendait pas un bruit, si ce n'est, à de longs intervalles, quelques furtives paroles échangées entre deux sentinelles qui se rencontraient, ou les chuchotements des factionnaires cachés derrière les massifs du jardin et les arbres du verger.

La double porte de la salle où l'on tenait conseil avait été fermée avec soin ; on en avait confié la garde au Père prieur qui se promenait devant, avec l'attitude menaçante d'un Cerbère. Tout à coup un moine, à l'œil enflammé, au petit nez terminé en pied de marmite rougi par la braise, au corps rondelet comme une dame-jeanne, s'arrêta, hors d'haleine, devant le Père gardien, et le supplia de le laisser pénétrer dans la salle. « J'ai une communication de la plus haute importance à faire au capitaine Thébaut, s'écria-t-il en démenant ses bras en forme d'anse de cruche... Ouvrez-moi cette porte... ouvrez vite ! » — Le Père prieur, impassible, toisa le moinillon de haut en bas, et, à toutes ces supplications, il répondait comme un invariable écho : « Ma consigne me le défend. » Le petit moine, rouge comme un homard, suait à grosses gouttes et était hors de lui. Un instant il eut la pensée de repousser violemment le Père prieur, qui s'était appuyé contre la porte, et d'entrer de force, mais renonçant aussitôt à ce projet vraiment indigne d'un homme de Dieu, il se mit à arpenter le corridor, les mains derrière le dos, la tête penchée sur la poitrine...

Vous saurez, Messieurs, que ce singulier religieux portait le nom de frère Polycrate... Il était connu dans tout le pays, voire même dans les montagnes du Va-

lais et du canton de Fribourg. Les paysans prétendaient qu'il savait certaines prières à l'aide desquelles on guérit les maladies des bêtes, et qu'il était doué d'une seconde vue si merveilleuse qu'il pouvait vous dire, quand on avait dérobé quelque chose chez vous, le nom du voleur et l'endroit où celui-ci avait caché l'objet volé. Au couvent, et surtout aux yeux des Pères qui parlaient latin, le frère Polycrate ne passait pas précisément pour un aigle. On le regardait plutôt comme une espèce de maniaque... Cependant, si quelqu'un savait que « *parler est d'argent et se taire est d'or*, » c'était bien lui : il était des semaines entières sans prononcer plus de paroles qu'une carpe frite. A cela, ajoutez qu'il jeûnait une grande partie de l'année, qu'il se donnait la discipline chaque soir et portait le cilice le plus rude de la communauté.

Si un autre frère se fût présenté au Père prieur, il l'aurait du moins écouté ; mais le frère Polycrate, quelle communication sensée était-il capable de faire ? Le prieur haussait les épaules chaque fois que le petit moine revenait à la charge, s'arrêtant brusquement devant lui et criant, en le fixant de ses yeux étincelants : « Une minute de retard peut nous perdre ; et, cependant, je le jure, j'ai trouvé le moyen de vous sauver tous ! »

Une heure se passa. Frère Polycrate la trouva aussi longue qu'un siècle... Soudain, le bruit d'une porte intérieure qu'on ouvrait se fit entendre ; le Père prieur se hâta d'introduire sa clef dans la serrure de la double porte qu'il gardait, et le capitaine Thébaut, solennel comme un héros des poèmes d'Homère, parut sur le seuil, le bras toujours majestueusement recourbé sur

la coquille de son épée... En trois bonds, frère Polycrate fut devant lui : il le tira brusquement à l'écart et lui parla à l'oreille en gesticulant. Les premières paroles qu'il dit provoquèrent sur les lèvres du vieux soldat un sourire incrédule et moqueur... Mais bientôt la physionomie de Thébaut changea d'expression, elle prit un air de gravité réfléchie, son œil s'illumina d'un éclair, et le mobile capitaine saisit soudain les mains grassouillettes de frère Polycrate et les serra dans une étreinte fraternelle ; puis, passant son bras sous celui du moinillon, il l'emmena avec lui dans la salle dont on lui avait, un instant auparavant, impitoyablement refusé l'entrée. En passant devant le Père prieur qui recula tout penaud, frère Polycrate marcha sur la pointe de ses sandales, leva haut le front et lui lança un regard superbe.

La chronique du Dézaley relate le curieux discours que frère Polycrate tint à Monseigneur l'évêque de Lausanne et aux vénérables abbés de Haut-Crêt, Montheron et Hauterive. Je vous en fais grâce ; qu'il vous suffise de savoir que, lorsque frère Polycrate eut fini de parler, sa proposition fut acclamée : l'évêque lui-même se leva pour le presser comme un sauveur, avec effusion, contre sa poitrine.

Le capitaine Thébaut et le frère Polycrate quittèrent la salle du conseil à la hâte, tout frétilant d'une joie maligne ; arrivés sur la terrasse du jardin, le premier porta à sa bouche une corne de bouquetin suspendue par des chaînettes d'argent au ceinturon de son épée ; et en tira une série de sons prolongés qui réveillèrent les échos. A ce signal convenu, les moines en faction et ceux qui étaient en embuscade dans les vignes et

derrière les amandiers du verger, remontèrent la côte les uns après les autres comme des fourmis chassées par la pluie et rentrant à la fourmilière... On entendait de toutes parts de lourds piétinements et de longs efforts de souffle. Il y en avait qui avaient pris les sons du cor pour un appel au combat; ils croyaient l'ennemi aux portes, et, blêmes d'épouvante, sentant leurs jambes se dérober sous eux, ils étaient près de chanceler comme de grosses toupies.

Le capitaine Thébaut adressa à sa petite troupe quelques paroles à demi voix : le courage revint aux plus épouvantés... Après avoir placé quatre sentinelles aux quatre ailes de la maison, il se mit à la tête de ses vaillants frères d'armes, et, armé d'un falot, il leur ordonna de le suivre.

Il était minuit; rien n'était encore venu troubler le profond silence qui régnait. Les chouettes et les hiboux qui, d'habitude, à cette heure, commencent leur triste duo dans les bois du mont de Gourze et sur les hauteurs rocheuses de Chexbres, se taisaient. La nuit avait perdu beaucoup de sa brillante splendeur: des nuages roulant comme de noirs tourbillons de poussière soulevés par le vent voilaient de temps à autre la clarté de la lune et celle des milliers d'étoiles semées comme des vers-luisants dans les champs du ciel... La surface du lac ne miroitait plus que par éclairs dans l'ombre, quand un rayon lunaire y promenait lentement sa traînée ruisselante de paillettes d'or... Ces interruptions de lumière n'étaient guère

propres à rassurer les quatre sentinelles isolées qui se cachaient derrière un rideau de vigne : en ces moments-là, elles se tenaient immobiles, elles arrêtaient leur respiration et ouvraient une oreille toute grande.

Frère Polycrate, un énorme trousseau de clefs à la ceinture, se montrait de temps en temps sur la terrasse du jardin ; une seconde après, il disparaissait subitement comme un spectre, puis il revenait ; parfois il s'avancait à pas de loup, en se baissant, jusqu'à l'extrémité du verger : là, il se couchait à plat ventre au pied d'un arbre, et aussi immobile que lui, il tenait ses yeux fixés dans la direction de Vevey.

Vers trois heures, les étoiles s'éteignirent comme des lumignons que l'on souffle ; le firmament devint complètement noir. L'anxiété des sentinelles redoubla, et lorsque les deux gros chiens que le capitaine Thébaud avait déchainés aboyèrent de leur large gueule, elles posèrent leur arme avec précaution et prirent en tremblant leur chapelet... Frère Polycrate était à son poste d'observation ; il tressaillit d'aise ; ses petits yeux s'illuminèrent et un sourire malin, pour ne pas dire astucieux, effleura ses lèvres. Il avança sa tête plus avant dans l'obscurité, ses narines se dilatèrent comme celles d'un animal carnassier qui flaire une proie... Bientôt de légers bruits de pas, puis de rauques chuchotements parvinrent jusqu'à lui... Sa prunelle de lynx ne tarda pas à distinguer de vagues formes humaines qui se mouvaient avec prudence au pied de la colline. « Ah ! les sacripants, murmura-t-il entre ses dents, ils voulaient nous surprendre... » Les ombres se rapprochaient : elles gravissaient silencieusement la côte, en se tenant dans la ligne d'ombre projetée

par le mur qui borde le chemin. Par un de ces hasards inexplicables, quelques étoiles se dégagèrent tout à coup des nuages qui les voilaient, et frère Polycrate, masqué derrière un cep feuillu, le cou allongé, reconnut d'une manière parfaite, à leur singulier accoutrement, ces sauvages montagnards Bernois dont le nom seul était un objet de terreur dans les riches contrées du Pays de Vaud. Leurs armes, volées dans les châteaux ou sur les champs de bataille, offraient le contraste le plus étrange : celui-ci portait une hallebarde magnifique, ornée de clous d'or et ciselée avec un art merveilleux ; celui-là n'avait qu'un simple épieu garni de fer ; chez un autre, la cuirasse était neuve, brillante et de grand prix, tandis que le casque était rongé de rouille, bossué et ne garantissait la tête qu'à demi... Ah ! Messieurs, quelle troupe de bandits cela faisait... Il vous dévalisait un castel en quelques heures et vidait une cave en une nuit ! Des ours qui seraient venus se saouler de raisin dans les vignes auraient exercé moins de dégâts que leur rapide passage... Arrivé devant la porte du Dézaley, ils se groupèrent comme un essaim de frêlons devant une ruche, et chuchotèrent entr'eux... Ils se consultaient... Un grand diable dont le casque était surmonté d'un panache rouge leva tout à coup son épée à deux tranchants, et ceux qui l'accompagnaient se rangèrent comme pour l'attaque. — Il y eut un de ces silences profonds qui précèdent les grands événements, car les chiens s'étaient subitement tu... Le colosse aux épaules d'Hercule qui semblait le chef de la bande, s'approcha de la porte, y colla son oreille, puis reculant d'un pas, il cogna de la poignée de son épée... Les coups résonnaient si fort dans

la maison qu'on eut dit les corridors pleins de voix effrayées... Frère Polycrate, portant une petite lampe de cuivre dont il cachait la flamme dans la paume de sa main, se tenait au fond de l'entrée, prêt à ouvrir. Il agita ses clefs, et sans même regarder à travers le judas, il demanda d'un ton résolu : « Qui est là ? » — « Ouvrez, ou nous mettons le feu aux quatre coins de la maison », répondit une voix terrible à l'accent barbare. » — Frère Polycrate tira bravement le verrou et ouvrit la porte toute large. Le grand Bernois était sur le seuil, l'épée en l'air, comme s'il s'attendait à être repoussé. A la vue du vieux moine sans défense, qui se ratatinait dans sa robe usée, au capuchon de travers, il laissa négligemment retomber son arme sur le sol, et mettant, comme un grapin, sa main nerveuse et velue sur l'épaule de frère Polycrate, il lui dit d'un ton impératif : « Nous sommes sur pied depuis le matin, nous avons soif : conduis-nous à la cave et apporte-nous à manger, si tu ne veux pas que nous livrions le Dézaley au pillage. » — Frère Polycrate, feignant d'avoir peur, répartit d'une voix soumise et tremblante : « Suivez-moi, la cave est pleine. » Et, agitant bruyamment son énorme trousseau de clefs, il passa au milieu de cette bande de brigands qui l'examinaient d'un œil scrutateur et louche, en poussant des grognements de satisfaction... Messieurs, quel sujet de tableau !... Vous figurez-vous ce pauvre moine tout pâle, avec sa lampe dont la lumière vacillait au vent et l'éclairait de reflets fantastiques ; autour de lui, ces figures sinistres à moitié noyées dans l'ombre, et ce ciel lugubrement éclairé, et ces silhouettes noires des bâtiments du Dézaley... tout cela présen-

tait une scène vraiment originale... Dans la serrure de la grande cave, la grosse clef du trousseau de frère Polycrate fit cric-crac, et aussitôt les mécréants qui le suivaient, en se pouléchant les lèvres d'avance, entrèrent sans le remercier. A l'aspect de cette double rangée de fustes, accroupies dans la pénombre comme des monstres mystérieux, les Bernois ne purent retenir une bruyante exclamation de joie. Frère Polycrate déposa sa lampe sur un tonneau renversé qui se trouvait au milieu de la cave, et, s'adressant au chef, il lui dit avec une humble révérence : « Les robinets sont mis, vous n'avez qu'à les tourner. Je vais me mettre en quête de pain et de jambon. » — Ah ! le bon petit moine que voilà ! s'écria le colosse, en cherchant, mais vainement, à adoucir sa grosse voix. » — « Quant à ces deux fustes, ajouta frère Polycrate, en frappant contre elles trois coups accentués, ne perdez pas votre temps à les mettre en perce, vous n'en tireriez pas plus de vin que d'une solive. » — « N'aie crainte, nous nous adresserons d'abord aux tonneaux pleins, mon gentil vieux ; — regarde : mes soldats n'ont-ils pas un flair merveilleux ? » — Frère Polycrate, en se tournant pour se diriger vers la porte, vit en effet cette bande d'ivrognes groupés autour des plus hautes fustes, et buvant à tire-larigot, qui dans un pot d'étain, qui dans une seille, voire même dans leur casque... L'orgie commençait..... Ils s'emplissaient jusqu'au cou... La gaité du vin ne tarda pas à dérider ces faces de possédés ; ils riaient en entrebaillant une bouche fendue jusqu'aux oreilles, et les plus jeunes essayaient de grotesques pas de danse aux sons d'une chanson obscène ! C'était un spectacle inouï que l'imagination se

figure mais qui ne se décrit pas. Le chef de la bande, les jambes arquées pour ne pas trébucher, ressemblait à Gulliver dans le pays de Lilliput. Il s'était emparé d'un tonneau de vin fin de cinquante pots, et il le vidait par la bonde comme on boit une bouteille au goulot... A mesure que ces coquins se grisaient, le tumulte grandissait... Il y en avait déjà qui se prenaient de querelle, mais comme ils avaient déposé leurs armes près de la porte, le sang ne coulait pas encore... Tout à coup, des aboiements furieux retentirent au dehors, et au même moment les deux futailles désignées par frère Polycrate s'ouvrirent comme par enchantement, leurs douves tombèrent avec fracas, et le capitaine Thébaut, son épée en l'air, se montra à la tête de sa petite armée de moines... Le Christ sortant du tombeau ne fit pas plus d'effet sur ceux qui le gardaient!... La bouche béante et barbouillée de vin, les bandits étaient là, tous immobiles et plus blancs que des statues de plâtre. Et je vous assure que leur ivresse se dissipât à moitié, lorsque, une seconde après, frère Polycrate, conduisant trois énormes boule-dogues en laisse et suivi d'une escouade de moines armés de flambeaux de résine, apparut à l'entrée de la cave... Les Bernois étaient pris, mais pris comme dans une souricière!... Et c'était frère Polycrate qui était le véritable auteur de ce beau coup de main. Les montagnards continuaient d'ouvrir de gros yeux : on eût dit qu'ils se demandaient s'ils n'étaient pas le jouet d'un rêve... Le capitaine Thébaut les fixait avec un orgueil mêlé de mépris ; enfin, il apostropha leur grand diable de chef en ces termes : « Si l'un de vous bouge, vous êtes tous morts. Ne nous forcez pas de verser un sang inu-

tile ; rendez-vous. » — Et l'épée haute, la pupille brillante et dilatée, il s'avança superbement vers le chef ennemi. Mais à peine fut-il à portée du bras du colosse, que celui-ci, qui s'était comme replié sur lui-même, se redressa de toute sa hauteur, et saisissant le long poignard attaché à sa ceinture, le brandit en poussant un sauvage cri de guerre... A la voix de leur chef, les montagnards sortirent de leur stupeur ; ils répondirent par un hurlement lugubre et coururent à leurs armes ; mais frère Polycrate avait l'œil sur eux, il lâcha ses chiens, qui sautèrent au cou des premiers et les terrassèrent sans pitié... Les autres, effrayés, reculèrent en pâlisant... Le capitaine Thébaut n'avait pas bougé : il était encore à trois pas du colosse, il le fixait de ses grands yeux noirs, prêt à lui barrer passage s'il faisait un mouvement... A la vue de ses soldats qui fuyaient se cacher derrière les tonneaux, le chef Bernois, rapide comme l'éclair, s'élança d'un bond vers la porte, avant même que le capitaine ait eu le temps de se jeter, l'épée au poing, au-devant de lui... Frère Polycrate était sur la marche la plus avancée de l'escalier ; à la vue du géant qui surgit tout à coup devant lui, en agitant son poignard et en poussant un cri de mort, le vieux petit moine eut assez de présence d'esprit pour se glisser entre les jambes du colosse ; surpris, celui-ci tomba lourdement sur le sol, à la renverse... Les chiens se ruèrent sur lui ; le capitaine Thébaut accourut et lui mit la pointe de son épée sur la gorge, pendant que frère Polycrate se débarrassait de son froc à la hâte pour lui lier les pieds et les mains... Ce grand diable était horrible à voir. Une écume sanglante sortait de sa bouche, il grinçait des dents,

ses prunelles flamboyaient d'un feu sombre. De sa poitrine haletante sortaient des plaintes sourdes, comme les rugissements d'un lion mortellement blessé... Les chiens aboyaient et faisaient un vacarme infernal. Les Bernois, blottis derrière les tonneaux de la cave, montraient dans la pénombre leur grosse figure où se peignaient l'anxiété et l'épouvante ; ils regardaient cette scène en silence... Il est vrai que les moines qui formaient l'escorte du capitaine Thébaut les tenaient en respect ; cependant ces gros religieux, à la face rubiconde et au menton à triple étage, n'avaient pas l'air bien martial, mais ils étaient armés de longues halberdes, de lances et d'épées, dont l'acier menaçant brillait d'un éclat fauve.

Lorsque le colosse fut solidement garrotté, on le traîna par les pieds dans un coin de la cave, puis le capitaine Thébaut se dirigea vers les soldats bernois privés de leur chef, et les somma de se rendre. Ils obéirent à cette injonction avec la docilité d'un troupeau d'agneaux. — Les moines, que cette victoire rendait glorieux comme des héros, les lièrent deux à deux, et les enfermèrent dans cette cave où quelques heures auparavant ils étaient entrés comme dans une salle de ripaille.

Quand frère Polycrate et le capitaine Thébaut sortirent de cette prison improvisée, les premières lueurs du matin coloraient l'horizon de leurs douces teintes rosées. La surface du lac était polie et étincelante comme un miroir, quelques mouettes voltigeaient dans

l'air transparent et frais comme des flocons de laine emportés par le vent ; on entendait dans les arbres de doux frôlements d'ailes, et déjà les hirondelles laissaient tomber des hauteurs du ciel bleu leurs petits cris remplis d'ivresse et de joie.

Sur le seuil du Dézaley, frère Polycrate et son compagnon rencontrèrent l'évêque de Lausanne et les trois abbés de Haut-Crêt, Montheron et Hauterive ; ils connaissaient déjà la bonne nouvelle, et ils en étaient si joyeux, qu'ils sautèrent au cou de frère Polycrate et embrassèrent le capitaine Thébaut. « Vous nous avez sauvés ! » répétaient-ils d'une commune voix.

Ah ! que cette scène était touchante ! Et quel honneur, je vous le demande, pour frère Polycrate et le capitaine, d'être l'objet d'une si profonde déférence ! Ils allèrent tous ensemble visiter les prisonniers. Julien leur fit un petit sermon en quatre points qu'ils ne parurent pas comprendre, puis il ordonna de transporter dans un caveau séparé ce grand coquin de chef bernois.

Les moines déposèrent avec empressement les armes et se rendirent ensuite à la chapelle, où un *Te Deum* fut solennellement chanté par l'évêque Julien en personne. Jamais la voix de Sa Grandeur ne trouva des accents plus pénétrants : ils faisaient courir un frisson de reconnaissance dans le cœur des religieux en prière...

Dans l'après-midi, le capitaine Thébaut se mit à la tête d'une compagnie de soldats de Cully et transféra les prisonniers au château de Lausanne.

L'évêque Julien resta au Dézaley jusqu'à la fin des vendanges ; c'était chaque jour des réjouissances, des

fêtes et des repas de Balthazar. Deux soirs consécutifs on dût transporter l'abbé de Haut-Crêt dans son lit...

Enfin, le jour du départ de Julien de la Rovère arriva, mais sa suite comptait un personnage de plus : c'était frère Polycarte dont l'exploit héroïque avait entouré le nom d'une auréole de gloire. Le petit moine, du haut de sa mule noire, sou riait d'un air triomphant ; sa face ascétique semblait rajeunie de plusieurs années.

L'évêque Julien, lorsqu'il quitta le siège épiscopal de Lausanne, pour gouverner la chrétienté sous le nom de Jules II, emmena frère Polycrate avec lui à Rome, où il devint un de ses plus vaillants capitaines. Il se distingua dans mainte bataille et mourut, aux portes de Florence, dans un duel en champ clos. Son oraison funèbre fut non-seulement prononcée du haut de la chaire de St-Pierre, mais aussi dans les églises des couvents de Haut-Crêt, Montheron et Hauterive. Et son nom, inscrit dans la chronique du Dézaley, a été vénéré de tout temps par les trois communautés...

Le père Samson acheva son récit par un grand coup de poing frappé sur la table, qui fit bruyamment s'entrechoquer les verres et les bouteilles : un peu confus, nous nous réveillâmes en sursaut.

Eh ! mon Dieu, que voulez-vous, nous avions cependant bien lutté, mais l'homme est si faible !

Le père Samson, après ce premier mouvement de colère, prit une attitude penchée comme la tour de Pise ; un voile de mélancolie flotta sur sa figure tou-

jours épanouie comme une tulipe ; il devait évidemment faire des réflexions amères et se demander si nous ne nous étions point joués de lui... Heureusement que les bouteilles vides avaient été remplacées et que cet excellent vin de Dézaley, aux mélodieux glous-glous n'est à nul autre pareil pour ramener le rire et rallumer la chanson sur les lèvres !

Au lever du jour, nos voix se mariaient joyeusement à celle de l'alouette, et c'était le père Samson qui, renversé dans son fauteuil, les mains jointes sur son abdomen arrondi comme une mappemonde, ronflait à l'instar d'un tuyau d'orgue.

Nous étions quittes.

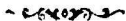


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Les Revenans de la Porte du Scex, par C.-L. de Bons,	1
Marie la Tresscuse, par Pierre Sciobéret	89
L'Année de la Misère, par L. Favrat	146
Les Cloches de Salvan, par Charles Du Bois-Meilly .	215
L'Exploit de Frère Polycrate, par Paul Feuillage .	271
